

**TOUTES LES CIGOGNES
NE REVIENNENT PAS**

David Ouairy

Avant de remettre l'espèce humaine à la place qui lui correspond, elle envoya quatre signaux. Une danseuse, un immigré, une avocate et un intellectuel placés en observation.

Après quelques consultations à l'échelon supérieur, les directeurs d'hôpitaux donnèrent leurs premières consignes : isoler les patients pour éviter tout risque de contagion et faire taire les rumeurs jusqu'à ce qu'une explication scientifique soit trouvée. En coulisses, les quatre cas parvinrent aux oreilles gouvernementales.

« J'espère que vous avez une bonne raison pour me réveiller à une heure pareille ! » lança le ministre de la Santé au messenger qui avait hérité de ce rôle ingrat.

Une heure plus tard, le ministre se réunit avec ses conseillers, quelques médecins et un analyste. On lui remit plusieurs rapports. Jugeant que lire toutes ces pages lui ferait perdre un temps précieux, il exigea un résumé de la situation. L'analyste fut le premier à intervenir. Un déluge de chiffres s'abattit sur l'auditoire.

« Quelqu'un va-t-il me dire ce que j'ai besoin de savoir ? » coupa le ministre en allumant sa troisième cigarette.

L'analyste se rassit et trifouilla dans ses notes à la recherche d'un chiffre clé.

« Les descriptions cliniques et les résultats des laboratoires ne nous apportent aucune information, répondit un jeune diplômé récemment arrivé au ministère, en qui le ministre voyait un grand potentiel. Aucune anomalie signalée, aucun facteur de risque identifié. Les victimes semblent simplement endormies. L'unique problème, c'est qu'elles ne se réveillent pas.

- De combien de personnes parlons-nous ?
- Quatre, pour le moment. »

Le ministre écrasa sa cigarette à peine allumée, s'accorda un temps de réflexion et fronça les sourcils, comme si un détail important venait de lui sauter aux yeux.

« Quand le premier cas nous a-t-il été notifié ?

- Justement, sur ce point, ce n'est pas très clair, balbutia un des conseillers.
- Ma question ne peut pas être plus claire », s'impatienta le ministre.

Le conseiller tira sur le nœud de sa cravate et se noya dans ses explications. Il entendit le ministre tousser, signe de mauvais augure qui le poussa à en venir au fait. Le ministère avait été informé du cas de la danseuse la veille au soir et avait immédiatement appelé le directeur de l'hôpital. L'homme s'était plaint et avait porté une attaque violente contre les fonctionnaires de ce ministère, les accusant de ne jamais décrocher le téléphone. Après une révision des communications, on avait découvert plusieurs emails ignorés qui supposaient une perte de temps de près de quarante-huit heures.

« La presse est-elle au courant ? s'inquiéta le ministre.

- Pas à ce que nous sachions », répondit l'homme de chiffres.

Le ministre se gratta le menton, soulagé.

« Les médecins ne savent plus quoi dire aux familles, dit un homme trapu aux manches mal retroussées assis en bout de table.

- Chacun ses responsabilités, conclut le ministre.
- Il a l'air sûr de lui, glissa l'homme trapu à un conseiller du ministre.

- Je suis dans la politique depuis vingt-cinq ans. J'en ai vu passer, des ministres, croyez-moi. Et je vous garantis que celui-ci est le meilleur que j'ai connu. Savez-vous pourquoi ? (L'homme trapu haussa les épaules). Parce qu'on le nommerait ministre de l'Intérêt général si le poste existait. »

A l'issue de la réunion avec ses conseillers, le ministre de la Santé téléphona au président.

« Comment ça, endormis ? Qu'on les réveille, parbleu ! s'exclama le chef du gouvernement qui ne comprenait pas pourquoi on l'avait tiré du lit à cause de quatre gros dormeurs.

- Ils dorment depuis plus de quarante-huit heures.
- Charles, il va falloir que vous m'expliquiez pourquoi je n'ai pas été informé de tout cela avant. »

Le ministre promit des explications et une enquête interne, mais plus tard, on avait déjà perdu trop de temps.

« Nous devrions notifier ces cas de léthargie aux experts internationaux.

- Pour des simples endormis ?
- Il s'agit d'un événement inhabituel avec un risque pour la santé publique. Une des victimes est un jeune de race africaine, il n'a toujours pas été identifié.
- Êtes-vous en train de me dire qu'il y a un risque réel de propagation internationale ?
- Oui, monsieur le Président. »

Le ministre de la Santé savait que les prochains jours allaient être longs. Les experts lui demanderaient de leur envoyer au plus vite toutes les informations de santé publique dont il disposait et il réunirait ses conseillers pour déterminer ce qui serait filtré à la presse.

Trois jours plus tard, sur la base de l'avis du comité d'urgence et des rapports envoyés par les pays affectés, les experts internationaux déclarèrent l'état d'urgence de santé publique de portée internationale.

En apercevant l'imposant édifice, Priya se demanda pourquoi les hôpitaux se ressemblaient tous. Un ambulancier reconnut la voiture des Goodwill et vint prendre des nouvelles de leur fille.

Les infirmières saluèrent Susanne et Eliot, puis se pressèrent autour de leur fille pour l'embrasser. L'anesthésiste préférée de la petite la serra dans ses bras et lui demanda quand elle cesserait de grandir. Elle accompagna la famille jusqu'à la salle d'attente, le docteur Chapot allait sortir du bloc opératoire pour les recevoir.

« J'ai fait un rêve étrange cette nuit, confia Priya à sa mère. J'étais dans un pays lointain entouré de montagnes. Certaines étaient même recouvertes de neige.

- Vraiment ? Il devait faire très froid.
- J'avais froid et j'étais fatiguée, mais une force étrange me poussait à continuer.
- Et comment sais-tu que tu te trouvais dans un pays lointain ? Chez nous, il y a aussi des montagnes.

- Celles-ci étaient gigantesques, elles montaient jusqu'au ciel. Et il y avait des couleurs partout.

- Comment étaient les gens ?

- Ils portaient des robes colorées et souriaient tout le temps. Et il y avait un roi.

- Un roi avec une couronne ?

- Non, il ne portait pas de couronne.

- Comment sais-tu que c'était un roi ?

- Il vivait dans un grand palais et tout le monde le respectait.

- Je serais curieuse de connaître ce pays.

- Mais tu étais là, Maman ! répondit l'enfant naturellement. Tu portais aussi une jolie robe mais tu avais l'air épuisé. »

Susanne se réjouit à l'idée de figurer dans le rêve de sa fille, même fatiguée.

« Et où allions-nous, mon ange ? »

La petite se redressa soudain, des étincelles dans les yeux.

« Nous étions à la recherche d'un trésor. Le roi disait que nous pouvions aller le chercher. Maman, est-ce que tu crois aux trésors ? »

Susanne réfléchit un instant. C'était une question qu'elle avait cessé de se poser depuis trop longtemps.

« Je crois que les trésors existent pour ceux qui les cherchent. »

Le docteur Chapot apparut en blouse blanche, un dossier médical entre les mains.

« Tu as l'air en pleine forme ! Comment te sens-tu ?

- Ella va bien », répondit Susanne.

Le chirurgien reposa sa question en regardant Priya et ouvrit son dossier. La petite confirma ce qu'il savait déjà : elle s'essouffait rapidement et se sentait toujours fatiguée. Il accompagna sa lecture de hochements de tête pour lui faire comprendre qu'il écoutait ce qu'elle disait. Il se leva et fit un signe à l'anesthésiste aux ongles verts restée sur le seuil de la porte pour l'inviter à entrer. Il la pria d'emmener la petite dans une salle réservée au personnel.

« Ce que j'ai à vous dire est très désagréable, dit le cardiologue en se tournant vers Susanne et Eliot. Le dernier cathétérisme de Priya ne m'a pas convaincu. J'ai consulté quelques collègues, j'avais besoin de plusieurs avis. La cyanose de votre fille s'est fortement aggravée. Je crains qu'une nouvelle intervention ne soit nécessaire. »

Les yeux de Susanne s'arrêtèrent sur les plaques fixées au mur. *Diplômé de Cardiologie et Affections vasculaires. Diplômé de Pédiatrie et Puériculture.* Elle se demanda à quoi servaient tous ces diplômes si personne n'était capable de réparer le cœur de sa fille.

« Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ? dit Eliot. Priya commence à peine à retrouver une vie normale et vous nous annoncez que nous nous trouvons en face d'une nouvelle marche ? Tout ceci ne va donc jamais terminer ?

- Comme vous le savez, la dernière opération n'a pas pu se réaliser comme nous le souhaitions. Nous n'avons effectué qu'une intervention palliative, et nous savions que de nouvelles complications pourraient survenir. Susanne, Eliot, j'ai le regret de vous informer qu'il s'agit d'une opération plus risquée que les précédentes. »

- Combien ?

- Je vous demande pardon ?
- Combien de chances a Priya de s'en sortir ?
- Il s'agit d'une opération extrêmement compliquée, il est difficile de...
- Docteur, je vous en prie. Pas avec nous.
- Entre dix et quinze pour cent. »

Susanne se leva et quitta la pièce en sanglots.

« Eliot, la santé de votre fille se détériore de jour en jour. Je ne vous cache pas que les risques sont élevés, mais si nous ne faisons rien, nous la perdrons de toute façon. Personne ne connaît mieux que moi le cœur de Priya. Je suis prêt à l'opérer mais j'ai besoin de votre accord.

- Quand pourriez-vous intervenir ?
- D'ici un mois, peut-être moins.
- Docteur, ma femme et moi sommes conscients que Priya n'aurait jamais survécu toutes ces années sans vous. Faites ce qui doit être fait pour sauver notre fille. »

Une fois seul, le chirurgien sentit que l'abattement était en train de l'envahir. Il regarda à nouveau le schéma du cœur qu'il avait dessiné dix ans auparavant, se demandant comment Priya avait pu vivre aussi longtemps avec un cœur aussi complexe.

Les experts qualifièrent de brillante l'allocution télévisée du ministre de la Santé. Un ton solennel, des paroles rassurantes, une dizaine de mots appartenant au champ lexical de la sécurité, des yeux braqués sur la caméra pour adresser un message personnel à chaque citoyen : tout y était.

Pourtant, le lendemain, on sentait que la peur avait envahi la rue, surtout chez les anciens qui savent que l'annonce d'une tempête peut cacher un cyclone. Le clou de l'obsession entra dans les premiers crânes et les mots qui fermentaient dans les esprits remontèrent jusqu'aux lèvres. Une léthargie inopinée est quelque chose d'abstrait qui ne touche que les autres, mais une épidémie !

« Les épidémies sont d'une autre époque, lorsque les gens ne se lavaient pas, commenta un moustachu dans un bar.

- Ne sous-estimez pas les épidémies, répondit un professeur d'histoire. Le discours que vous tenez est le même que celui qui a précédé la grippe espagnole. Quarante millions de morts ! Qui l'avait prédit ? Et que dire de la peste noire ?

- C'est bien ce que je dis, nous parlons d'une autre époque, insista le moustachu.
- Et que dites-vous du SIDA ? »

Le moustachu fut sur le point de dire que cette maladie n'affectait que ceux qui la cherchaient, mais il fut devancé par un homme en costume qui lisait le journal accoudé au bar.

« Remettons-nous en à la science. »

La science, justement, qui possède l'incalculable vertu de mettre tout le monde d'accord, était enlisée au milieu de ses incertitudes. Pourtant, personne ne pouvait reprocher aux scientifiques de dormir sur leurs diplômes. On rassembla des données, on interpréta des courbes et des graphiques, on compara des dossiers médicaux, on procéda

à toutes sortes d'analyses à la recherche d'un germe et de vecteurs de la maladie. Mais les scientifiques penchés sur la léthargie étaient confrontés au même problème que les sages penchés sur le monde : plus ils l'étudiaient, moins ils la comprenaient.

« A-t-on identifié les zones affectées ? demanda un jeune expert excité par sa première situation d'urgence.

- C'est bien le problème, rétorqua un de ses collègues en désignant un planisphère criblé de points rouges. Comme vous le voyez, nous ne parlons pas d'un, mais de multiples foyers. Nous ignorons toujours la période d'incubation et la source du fléau. »

Le jeune enthousiaste proposa d'adopter toutes les mesures nécessaires pour protéger la population. Les autres le regardèrent comme s'il venait de naître, comme si l'argent et le pouvoir n'avaient pas leur mot à dire dans cette affaire.

Les médecins, vers qui tous les regards étaient tournés, accumulèrent les nuits sans sommeil. Les consultations se multiplièrent, le moindre picotement de gorge devint alarmant.

« Docteur, dites-moi que je vais bien, je vous en supplie ! implora une mère de famille qui s'était réveillée avec de la fièvre. »

Le médecin, qui connaissait la famille depuis plus de trente ans, identifia les symptômes classiques d'une grippe bénigne.

« Vous n'avez rien du tout, trancha-t-il après avoir écarté toutes les autres hypothèses.

- Pourquoi lui avoir menti ? lui demanda son assistante, une fois la patiente partie.
- Parce qu'elle me l'a demandé. »

Les autorités, qui ignoraient quand le pic épidémique serait atteint, annoncèrent chaque jour des centaines puis des milliers nouveaux cas de léthargie. Tout le monde connaissait quelqu'un qui s'était évanoui sans crier gare, chez lui ou dans la rue, comme on débranche une machine.

« Monsieur le Président, les experts viennent de nous communiquer leurs recommandations temporaires, annonça le ministre de la Santé à une heure tardive.

- Et ?
- Ils suivent à la lettre le protocole d'urgence. Contrôle des personnes, mise en quarantaine des infectés potentiels, inspection des bagages et des marchandises, désinfection... Tout y est.
- Combien de temps ?
- Trois mois, peut-être plus s'ils décident de prolonger les mesures.
- Nous ne pouvons plus nous permettre le luxe de perdre une seconde de plus, Charles.
- Les équipes d'inspection sont déjà en route vers les principaux aéroports. »

Les inspecteurs occupèrent rapidement les principaux points d'entrée et de sortie des gares et des aéroports. Ils collèrent des affiches et des circulaires sur les portes et sur les murs pour informer les voyageurs, mais les termes employés tels que dératisation, désinsectisation et mesures prophylactiques effrayèrent plus qu'ils ne rassurèrent.

Rien n'échappa aux premières inspections : personnes, bagages, cargaisons, conteneurs, marchandises et colis postaux furent soigneusement examinés à chaque point d'entrée. On aménagea des zones spéciales afin de placer en quarantaine les voyageurs en provenance de régions affectées.

Un problème considérable compliqua la tâche des inspecteurs. Les victimes ne présentaient aucun symptôme visible avant de s'endormir et on ignorait tout de la léthargie, y compris la période d'incubation et le mode de transmission.

A défaut de critères objectifs et de directives claires, l'instinct devint le fondement du jugement. Ainsi, se trouvèrent rapidement placés dans la même salle des enrhumés, des sportifs blessés, des personnes en situation de handicap physique ou mental, des dépressifs, des angoissés, des jeunes rebelles, des vieux courbés, des asthmatiques, des enfants à lunettes, des personnes trop laides ou mal habillées au goût des inspecteurs.

« Pourquoi emmenez-vous ma femme ? demanda un mari affolé.

- Nous l'avons entendu tousser sèchement, répondit l'inspecteur.

- Voyons, elle était en train de manger. Elle a avalé de travers, voilà tout !

- Simple précaution.

- Je connais mes droits, vous ne pouvez pas me soumettre à un examen médical sans mon consentement ! » lança un avocat, l'index levé.

La femme qui toussait, son mari et l'avocat qui connaissait ses droits furent placés en quarantaine.

Pendant que les experts internationaux recommandaient la mise en place de barrières internationales pour freiner la léthargie, un adolescent aidait son père à construire une clôture.

« Crois-tu que nous la terminerons aujourd'hui ?

- Il vaudrait mieux. Je ne veux pas que Tempo dérange les voisins plus longtemps. »

Le garçon entendit des aboiements et se retourna. Il reconnut Priya devant le portail. Il l'avait rencontrée quelques jours plus tôt, lorsqu'il s'était introduit dans son jardin pour récupérer l'animal. Il remarqua que Tempo remuait la queue, visiblement heureux de cette visite inattendue.

« Je crois qu'il t'apprécie beaucoup.

- C'est toi qui l'as baptisé Tempo ?

- C'est une idée de mon père. Il dit qu'il est comme le temps, qu'une fois parti, personne ne peut le rattraper.

- Il est puni ? demanda la petite en voyant la grosse chaîne autour du cou de l'animal.

- Non, mais il s'échappe tout le temps. Certains voisins commencent à se plaindre.

- Tu aimes les cigognes ?

- Les cigognes ?

- Oui, ce sont de grands oiseaux blancs avec des ailes noires qui habitent dans des nids énormes, au sommet des églises. Il y en a ici. Tu veux aller les voir ?

- Je ne peux pas, je dois aider mon père à terminer la clôture. »

Habib se retourna et vit son père qui observait la petite.

« Comment t'appelles-tu ?

- Priya.

- C'est un prénom indien, n'est-ce pas ? »

L'enfant hocha fièrement la tête.

« Elle habite de l'autre côté du champ, dit Habib. Tempo va souvent dans son jardin, elle voulait juste lui dire bonjour.

- C'est gentil de ta part, dit le père en regardant le chien qui ne cessait de chercher la main de Priya. Il arrêtera bientôt de vous déranger.

- Il ne nous dérange pas.

- Habib, apporte-moi un verre d'eau. Je meurs de soif et nous devons terminer la clôture avant la nuit. »

Le garçon obéit sans discuter.

« Tu habites dans une maison avec une cabane et une balançoire, pas vrai ?

- Oui.

- Je sais que Tempo aime s'y promener, l'herbe y est toujours fraîchement coupée. Dis à tes parents qu'il ne viendra plus rôder par chez vous, d'accord ? »

Priya acquiesça et repartit lentement. En se retournant, le père du garçon remarqua que le rideau de la cuisine bougeait encore. *Il ne manquait plus que cela.*

Les jours qui suivirent, chacun essaya de son côté de provoquer le destin qui leur était réservé, Habib avec son chien, Priya avec son vélo, et il fallut moins d'une semaine pour que se matérialise ce qui était écrit. Leurs chemins se croisèrent à nouveau dans le bois qui séparait les deux maisons et ils parlèrent pendant des heures, assis à l'ombre d'un grand châtaignier.

« Tu aimes marcher ?

- Je ne sais pas, répondit l'adolescent. Je ne me suis jamais posé la question. Je marche parce qu'il faut marcher. Dans le village où je suis né, personne n'a de voiture. »

Priya était fascinée par les yeux du garçon, deux émeraudes scintillantes.

« Au moins, vous n'avez pas à surveiller vos chiens lorsqu'ils traversent la route.

- Chez nous, les chiens sont libres, ils n'ont pas de maître.

- Mais qui leur donne à manger ?

- Tout le monde. Et ils savent trouver eux-mêmes de quoi se nourrir. »

Priya ne sut que répondre, elle n'avait jamais imaginé des chiens sans maître.

« Tu veux voir les cigognes ? »

Le garçon sourit et accepta. Avant d'arriver au village, ils aperçurent le clocher qui s'élevait au-dessus des toiles, puis l'énorme nid, juste à côté des cloches. Mais ils ne virent pas les cigognes. Ils s'approchèrent de la camionnette du poissonnier, stationnée au centre de la place du village. Habib, attiré par une truite qui semblait le regarder, posa sa main sur la glace.

« On ne touche pas au poisson ! » s'écria le poissonnier en sortant de l'arrière du véhicule, une caisse dans les bras.

Le garçon retira sa main en sursautant. Le poissonnier posa la caisse sur son étal et les dévisagea.

« Vous les avez pêchés vous-même ? demanda Priya en désignant les merlans.

- Non, je paye pour qu'on me les amène.
- Vous devez être très riche.
- Crois-tu qu'un homme riche aurait une vieille camionnette comme celle-là ? »

La petite haussa les épaules et posa la question qui l'intéressait vraiment.

« Avez-vous vu les cigognes ? »

- Je crains qu'elles ne soient déjà parties.
- Où ?
- Ma foi, je ne sais pas. Ma spécialité est le poisson, comme tu peux le voir. Mais j'ai bien peur qu'elles soient déjà loin à l'heure qu'il est.
- Pourquoi ? Elles n'étaient pas heureuses ici ?
- Si, elles étaient très heureuses. C'est d'ailleurs pour cela qu'elles ont construit leur nid ici. Mais le froid est trop rude pour les cigognes. Elles ont migré vers les pays chauds pour passer l'hiver.
- Vous ne pouvez pas aller les chercher ? »

Le poissonnier éclata de rire et redevint sérieux en lisant la déception sur le visage des enfants.

« Savez-vous ce que c'est ? dit-il en leur montrant un saumon.

- Un saumon !
- Exact, répondit le poissonnier en hochant la tête pour féliciter le garçon. Les saumons sont des poissons très courageux. Lorsqu'ils sont suffisamment forts pour pouvoir voyager, ils quittent leur ruisseau natal pour rejoindre l'océan. Un jour, ils décident de revenir. Ils traversent à nouveau l'océan, luttent contre les courants froids et les prédateurs, franchissent des cascades jusqu'à ce qu'ils retrouvent le ruisseau où ils sont nés. Beaucoup d'entre eux y laissent leur vie, c'est un voyage épuisant et très dangereux. Ceux qui survivent, une fois arrivés, se reproduisent et consacrent leurs dernières forces à la protection de leurs œufs jusqu'à ce que naissent les jeunes saumons. »

Les enfants, captivés par le récit du poissonnier, regardèrent le saumon avec compassion.

« Je crois que les cigognes sont comme les saumons. Leur instinct les poussera à revenir, un jour ou l'autre.

- Vous croyez qu'elles seront là demain ? demanda Priya.
- Tu devras être un peu plus patiente. Elles reviendront dans quelques mois, au printemps. »

Le poissonnier regarda les enfants s'éloigner tête baissée, intrigué par le teint bleuté de Priya.

Une poignée de journaux étalés sur son bureau, le ministre de la Santé grimaça à la vue des gros titres. Le ministère venait de publier son dernier rapport sur la léthargie faisant état de plus de cinq cent mille endormis sur le territoire depuis l'évanouissement de la danseuse. L'unique nation épargnée jusque-là, une petite île du Pacifique, venait de recenser sa première victime. Certains journaux montraient du doigt l'incompétence des médecins, la réaction tardive du gouvernement et sa mauvaise gestion de la crise. D'autres appelaient à l'unité de la nation pour sortir au plus vite de la crise sanitaire, remettant à plus tard l'attribution des fautes.

Après une nouvelle journée interminable de réunions, de consultations et de réflexions, le ministre observa avec une profonde tristesse les rues désertes qui défilaient devant lui.

« Nous sommes arrivés », murmura le chauffeur.

Le ministre alluma une cigarette et remarqua que son chauffeur le regardait avec insistance dans le rétroviseur.

« Je t'écoute, Phil.

- Je ne devrais pas vous le dire, mais je vous avoue que cette histoire me fout la trouille. J'espère que tout cela va bientôt terminer.

- Moi aussi, Phil. »

Le ministre trouva sa femme dans le salon, assise devant le piano blanc. Elle le vit dans le miroir, cessa de jouer, se retourna et soupira en constatant qu'elle avait devant elle l'épuisement personnifié.

« Je ne survivrais pas à de pareilles journées si je ne savais pas que je te trouverais en rentrant, dit-il en se laissant tomber dans son fauteuil. »

Elle se leva et lui prépara son verre de whisky.

« Ce sont les journaux qui t'inquiètent aujourd'hui ?

- Si la presse était mon principal souci, je serais le plus heureux des ministres. Ceux-ci sont vraiment des imbéciles, dit-il en posant un journal sur la table. Ils dédient deux pages entières à critiquer les inspections, ils oublient que nous suivons les recommandations des experts. »

Elle adorait cet instant, lorsque son mari rangeait son costume de ministre et redevenait l'homme qu'elle avait toujours connu, empli de doutes et de craintes.

« Tout ceci nous dépasse, Rose. Les chiffres sont pires que les prévisions les plus pessimistes. On parle de dizaines de milliers de nouveaux cas par jour.

- Et les médecins ?

- Ils n'en savent pas plus que nous. Les victimes sont en parfaite santé. J'ai parlé toute la matinée avec les ministres des autres pays affectés, nous en sommes tous au même point. La léthargie nous tient par la gorge. La pression monte dans la rue, les gens ne nous croient plus et notre crédit est au plus bas. Le président parle d'une intervention de l'armée, la police craint des débordements.

- Les militaires dans les rues ? Mon dieu !

- C'est la dernière des choses à faire, l'armée et les civils ne savent pas cohabiter. »

Ils se turent tous les deux, glacés par la pensée que l'armée puisse intervenir.

« Tu ne vas dîner, je suppose.

- Non, répondit le ministre en embrassant sa femme sur le front. Je n'ai pas faim et il me reste plusieurs rapports à lire avant demain. »

Elle voulait protester, mais elle se tut. Elle connaissait son mari. Il ne revenait jamais sur une décision.

Le ministre resta enfermé plusieurs heures dans son bureau, découvrant une à une les mauvaises nouvelles qui confirmaient l'avancée inexorable de la léthargie. Les recommandations des experts et les actions des États paraissaient inutiles.

Chaque jour, les nouveaux endormis étaient conduits dans les écoles, les gymnases, les salles de spectacle et les églises où gisaient des milliers de corps inertes rangés par

sexe et par taille. Les soldats postés à l'entrée de ces lieux de dépôt tenaient un registre avec le nom des victimes identifiées et la date de leur internement. Ils parvenaient difficilement à imposer la discipline dans les rangs, d'où l'on voyait sortir des bras brandissant des photos de disparus. Seuls les militaires et un médecin qui venait une fois par semaine pour prendre le pouls des victimes étaient autorisés à entrer.

« Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le docteur en désignant un panneau avec les lettres ENI écrites au stylo devant un groupe de victimes.

- Ce sont les endormis non identifiés. »

Le médecin ne répondit rien et procéda à son examen habituel.

« Ils sont encore vivants ? demanda le soldat.

- Autant que vous et moi. Parfait état de conservation. Tension et température normales. Le seul problème, c'est qu'ils ne se réveillent pas. Je devrais garder cela pour moi, mais je vous avoue que je n'y comprends rien.

- Moi, ce que je ne comprends pas, ce sont tous ces gens dehors, dit le soldat. Même si leurs proches se trouvaient ici, ils ne pourraient pas les ramener avec eux. Pourquoi campent-ils ici depuis des jours ?

- Pour la même raison qu'on accorde des funérailles d'État aux soldats morts au combat. La mémoire est l'unique chose qu'il leur reste. Tâchons de les aider à honorer celle de leurs proches, voulez-vous ? »

Le soldat retourna auprès des victimes anonymes en silence, à la recherche d'un indice permettant de les identifier.

Le ministre de la Santé regarda d'un air inquiet les deux nouveaux membres présents au nouveau cabinet de crise : le premier appelé d'urgence pour remplacer le ministre des Affaires sociales retrouvé endormi dans sa voiture de fonction, le second désigné à la tête du ministère de l'Éveil récemment créé.

« Nous ne savons plus quoi faire des nouveaux détenus, s'exclama le ministre de l'Intérieur. Nos prisons regorgent d'endormis et certains directeurs ont dû être relogés pour libérer leurs bureaux, faute de place.

- C'est un miracle que personne n'ait été tué, ajouta le ministre de la Défense. À la rébellion, il n'y a qu'un remède possible. »

L'ex-général déplia sur la table un plan de la ville et traça quelques lignes afin d'illustrer les déplacements qu'effectueraient les soldats si l'ordre était donné de neutraliser les perturbateurs. Il accompagna son discours de gestes brusques, tranchant le plan de la ville de toutes parts, démontrant en quelques mouvements de bras comment étrangler une foule hostile.

« Charger les manifestants est la dernière des choses à faire, dit le ministre de la Santé. Ces protestations sont le résultat de leur colère et de leur incompréhension. Cessons de les traiter comme des enfants et disons-leur la vérité.

- Quelle vérité ? intervint le ministre des Affaires étrangères.

- Nous devrions affirmer que la situation est sous contrôle, proposa le ministre de l'Éveil.

- Il n'y a guère de place pour la démagogie au sein d'un tel drame, rétorqua le ministre de la Santé.

- Nous ne pouvons tout de même pas reconnaître publiquement que nous patageons dans la boue, cela provoquerait un incident diplomatique.

- Je m'en contrefous, de l'incident diplomatique. Mon ami, il est temps que vous leviez les yeux de votre manuel. Aucune école ne vous apprendra à sortir d'une crise comme celle-ci. »

La salle se trouva divisée. Les ministres de la Défense, de l'Intérieur et de la Justice affirmèrent que l'inaction était un signe de faiblesse, qu'on ne pouvait pas regarder les bras croisés comment des sauvages saccageaient tout sur leur passage en toute impunité. Puisqu'ils se comportaient comme des animaux, il fallait les traiter à coups de trique.

Les ministres de l'Éducation, de l'Économie et des Sports se rangèrent du côté du ministre de la Santé. Répondre à la violence par la violence était un signe de faiblesse plus grand encore que l'inaction, indigne d'un État moderne. Le ministre de l'Éveil, qui ne savait pas encore dans quel camp se trouvaient ses intérêts, approuva chaque intervention en serrant nerveusement son porte-documents dans lequel se trouvaient les propositions de projets qu'il rêvait de partager.

« Continuez à déployer vos hommes mais ne répondez à aucune provocation, dit le chef de l'État. Contentez-vous de contenir les foules pour le moment.

- Président, je crois que c'est une erreur, insista le ministre de la Défense.

- Le temps nous le dira. Si je juge nécessaire d'intervenir, je vous le ferai savoir. »

Dans les couloirs, les ministres de la Défense, de l'Intérieur et de la Justice partagèrent leurs points de vue, leur agenda sous le bras. La ministre de l'Éducation, qui disposait d'un temps libre considérable depuis la fermeture des écoles, avoua au ministre des Sciences qu'elle confectionnait des cartes de vœux électroniques pour remplir ses longues journées.

« Vous vouliez me parler, monsieur le Président ? dit le ministre de la Santé lorsque tous ses collègues furent sortis.

- Charles, la conversation qui va suivre doit rester strictement entre nous. Il est temps que vous jetiez un œil à ce dossier. »

Le ministre ouvrit la grande enveloppe que lui tendait le chef du gouvernement. Il en retira un dossier d'une cinquantaine de pages. Il reconnut aussitôt l'en-tête des experts internationaux, au-dessus de l'objet écrit en majuscules au centre de la première page :

CONFIRMATION DE L'EXISTENCE D'UNE ZONE NON AFFECTÉE

Le ministre de la Santé regarda le président, intrigué. Ce dernier l'invita à poursuivre sa lecture. La première partie n'avait rien de secret pour le ministre, elle faisait état du dernier bilan de la léthargie. Un planisphère criblé de points rouges, plus ou moins grands selon le nombre d'endormis, une fiche technique par pays avec plusieurs données statistiques telles que le nombre de victimes, le taux de croissance de la léthargie, les populations affectées, l'impact des mesures mises en place par les experts internationaux et les autorités locales. Le dossier contenait également des rapports de médecins, des analyses médicales, des articles de presse et quelques photographies de victimes.

Le ministre interrompit sa lecture en commençant la deuxième partie du dossier mentionnant l'existence d'une zone non affectée. Il découvrit un autre planisphère, similaire au premier, à une exception près.

« Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il en posant son index sur une zone délimitée par un cercle dans laquelle ne figurait aucun point rouge.

- Je crois que c'est assez clair, Charles.

- Une zone épargnée par la léthargie ?
- Un pays, plus exactement. Un petit royaume himalayen niché entre l'Inde et la Chine.

- Il doit s'agir d'une erreur. Les rapports des experts sont catégoriques : tous les pays ont recensé des victimes.

- Excepté le Bhoutan.
- Comment est-ce possible ?
- C'est justement ce que nous cherchons à savoir.
- *Nous ?*
- Le gouvernement bhoutanais, les experts internationaux et moi-même.
- Vous voulez dire que personne d'autre n'est au courant ?
- Ils ont sauté les canaux diplomatiques. Leur roi s'est adressé directement à moi.
- Et si le ministre des Affaires étrangères apprenait l'existence de cette lettre ?
- Il ne parlerait pas, j'ai de quoi le museler jusqu'à ce qu'il se retire dans sa maison de campagne. »

Le ministre palpa les poches de sa veste pour s'assurer qu'il avait son paquet de cigarettes.

« Charles, l'existence d'une zone non affectée est une chance. Les réponses à toutes nos questions se trouvent peut-être là-bas. Si nous parvenons à comprendre pourquoi personne ne s'endort au Bhoutan, nous aurons fait un pas de géant. Malheureusement, le temps presse, imaginez ce qui se passerait si le cas du Bhoutan était rendu public. Des millions de personnes franchiraient les frontières dans l'espoir d'échapper à la léthargie.

- Je comprends ce que vous me dites, mais comment un tel secret a pu être maintenu ?

- Allons, vous savez aussi bien que moi qu'avec un minimum de moyens et d'influence, on peut faire beaucoup de choses.

- A-t-on envoyé une équipe sur place pour examiner la zone ?

- Pas encore. Comprenez qu'il s'agit d'une opération délicate. Le gouvernement bhoutanais est terrorisé à l'idée que quelqu'un de l'extérieur contamine la zone. Ils ont temporairement fermé leurs frontières afin d'éviter tout risque de contagion. Plusieurs hypothèses sont en cours d'étude.

- Par exemple ?

- Il pourrait s'agir d'une plante médicinale. Plusieurs espèces ne poussent qu'au Bhoutan.

- Quoi d'autre ?

- Rien qui ne tienne vraiment la route. Ils parlent de divinités et de bonheur national brut, ils prétendent être les plus heureux au monde.

- Monsieur le Président, il y a deux points qui m'échappent. Un : Pourquoi avez-vous été mis dans la confiance ? Deux : pourquoi me confiez-vous ce dossier ?

- Les autorités bhoutanaises acceptent d'accueillir une équipe d'experts à condition qu'une enfant se joigne à eux. Ils nous ont donné son nom. Ne m'en demandez pas plus, c'est une parfaite inconnue. On m'a confié ce dossier car il s'avère que cette enfant est citoyenne de ce pays. Et je vous le confie aujourd'hui car je veux que vous entriez en contact avec sa mère pour la convaincre d'envoyer sa fille au Bhoutan sans faire de vagues. »

Le ministre de la Santé songea déjà au whisky que sa femme lui servirait pour faire passer toutes ces informations.

« Comment s'appelle la mère ?

- Susanne Goodwill. »

Susanne descendit du train et marcha sur le quai en regardant autour d'elle avec la désolation d'un enfant au milieu de son village dévasté. Elle se demanda comment avaient pu être stockés ici des milliers d'endormis dans cet amas de rouille que même les rats avaient déserté, avant d'être transportés dans des hôpitaux de campagne. Elle aperçut, dans un coin de la gare, une zone recouverte de bâches jaunes et noires, avec l'inscription *Défense d'entrer – Ancienne zone de quarantaine*.

Elle monta dans le seul taxi qui attendait devant la gare et consulta sa montre. Elle savait qu'elle arriverait en retard à son rendez-vous. Elle repensa à cet appel inattendu. Elle avait d'abord cru à la plaisanterie, mais son interlocuteur avait eu les mots nécessaires pour retenir son attention. *C'est à propos de la léthargie. Et de votre fille.*

« Pourquoi faites-vous tant de détours ? demanda Susanne au chauffeur de taxi.

- Les manifestants ont bloqué plusieurs avenues. Il va falloir continuer à pied, madame. Marchez jusqu'au bout de la rue, puis tournez à droite. »

Le chauffeur déposa Susanne devant un collège converti en lieu de dépôt. Deux soldats étaient postés devant le portail. Le premier fouillait les poches d'un endormi à la recherche d'un briquet, une cigarette aux lèvres. Le second poussait plaçait une femme inconsciente dans un caddy de supermarché pour l'emmener avec les autres endormis. Il sortit son pistolet semi-automatique, le braqua sur un labrador qui aboyait et tira à deux reprises. L'animal tomba sur le flanc en gémissant.

« Vous ne pouvez pas le laisser comme ça ! »

Les soldats se retournèrent, surpris. L'auteur des coups de feu revint sur ses pas, dévisagea Susanne et acheva l'animal.

« Satisfaite ? »

Une fois les militaires partis, Susanne enveloppa le labrador dans la veste de sa maîtresse, oubliée sur le banc.

Elle comprit pourquoi le taxi avait refusé d'aller plus loin. Les routes étaient parsemées de débris de verre, de barres de fer et de pneus brûlés. Un grondement sourd se fit entendre au loin, un bruit de révolte. Elle accéléra le pas, longea le trottoir et emprunta une petite rue. Elle vit le porche surmonté de deux drapeaux qu'on lui avait décrit. Un bâtiment officiel. Une porte latérale s'ouvrit.

« Bonjour madame Goodwill, dit le ministre de la Santé en regardant autour de lui pour s'assurer que personne ne le reconnaissait. Je commençais à croire que vous ne viendriez pas. Suivez-moi, je vous prie. »

Ils s'engouffrèrent dans un long couloir obscur. Le ministre s'arrêta devant une porte, essaya plusieurs clefs avant de trouver la bonne.

« Vous voulez du thé ? Du café ? » dit-il en retirant sa veste.

Susanne secoua la tête et regarda autour d'elle. Une grande table ovale, une dizaine de chaises et un tableau blanc. Une forte odeur de tabac. Elle comprit que plusieurs réunions s'étaient tenues dans cette pièce. Des réunions secrètes, probablement. Le ministre l'invita à s'asseoir. Il s'absenta un instant et réapparut avec une grande enveloppe entre les mains.

« Je tiens à vous remercier d'être venue, dit-il en allumant une cigarette. J'imagine que vous vous demandez ce que vous faites ici. Pardonnez-moi si je saute la phase des présentations, mais le temps presse. »

Il sortit le dossier que lui avait remis le président et lui résuma les faits : les chiffres de la léthargie et son étendue, la confusion des médecins et des experts, l'impuissance des dirigeants... Susanne écouta avec attention mais un geste d'impatience la trahit, un

détail qui conduisit le ministre à en venir aux faits. Il lui annonça l'existence d'une zone non affectée par le phénomène et l'envoi imminent d'une équipe d'experts sur place.

« Allez-vous m'expliquer ce que je fais ici ?

- Comme je vous l'ai dit, le gouvernement bhoutanais autorise la venue de quelques experts sur son territoire, mais ils nous ont posé une condition. Ils veulent que votre fille fasse partie du voyage.

- Ma fille ? C'est ridicule.

- C'est ce que nous leur avons dit.

- Vous me faites venir ici pour m'annoncer un secret d'État – parce qu'il s'agit d'un secret d'État, n'est-ce pas ? – et pour me dire que les autorités d'un royaume himalayen s'intéressent à ma fille ?

- C'est exact.

- Est-ce que vous vous foutez de moi, monsieur le Ministre ?

- Je vous demande pardon ?

- S'il s'agit d'une plaisanterie, je ne crois pas que...

- Madame Goodwill, vous connaissez la situation que nous traversons, coupa le ministre. Croyez-moi, je ne suis pas d'humeur à plaisanter. Et encore moins à perdre mon temps. Ce dont je vous parle est extrêmement sérieux et confidentiel. J'ignore pourquoi ils veulent faire venir votre fille, ils refusent de nous en dire plus pour le moment.

- C'est impossible, je regrette. Ma fille est malade. Elle est née avec une cardiopathie congénitale.

- Nous le savons et eux aussi.

- Comment peuvent-ils savoir une chose pareille ?

- Ils ont eu accès à son dossier, j'imagine.

- Ma fille est gravement malade, elle a besoin d'être opérée au plus vite.

- Ils prétendent pouvoir la guérir. Vous pourrez voyager avec elle si vous acceptez.

- Puisqu'ils ont l'air d'en savoir autant sur nous, ils devraient savoir qu'ils perdent leur temps. Dites-leur que je ne cède à aucune forme de chantage. Dites-leur que je ne crois pas un instant qu'ils soient capables de réaliser ce que les meilleurs chirurgiens essaient depuis des années.

- Je comprends », répondit le ministre qui préféra ne pas insister.

Il se leva et lui tendit une carte de visite.

« Juste au cas où vous changiez d'avis. »

Susanne hésita et saisit la carte.

« Madame Goodwill, inutile de vous dire que cette conversation n'a jamais eu lieu.

- En effet, cette conversation n'a jamais eu lieu. »

Susanne était loin d'imaginer que les événements à venir allaient profondément changer les règles du jeu.

La salle se tut au son des premières notes. Les serveurs marchèrent à pas feutrés pour ne pas briser cet instant unique, devenu rare. Depuis la fermeture des lieux publics, la musique était devenue un luxe réservé aux réceptions privées.

Susanne se sentit dans un monde qui ne lui appartenait pas, cela faisait des années qu'elle n'avait pas fréquenté ce type d'endroit. Un homme en costume gris s'assit au bar, juste à côté d'elle.

« Laisser attendre seule une aussi jolie femme dénote un grave manque d'intérêt ou une inconscience périlleuse.

- Je vous demande pardon ?

- Vous avez consulté votre montre trois fois en moins d'une minute. Bien chanceux est l' élu de votre cœur qui vous fait attendre et parvient à se faire désirer de la sorte.

- Je vous remercie, l'heureuse élue vient d'arriver », répondit Susanne en regardant vers l'entrée.

L'homme au costume gris se retourna et vit approcher une femme qui portait une robe cintrée en dentelle noire.

« Susanne ! Tu es splendide !

- Pas autant que toi, Katrin ! Tous les hommes te dévorent des yeux. »

Katrin Herrmann avait déjà l'âme d'une hédoniste quand elle connut Susanne au lycée. Consciente depuis toujours que chaque jour qui s'offrait à elle pouvait être le dernier, elle n'économisait ni les efforts, ni les gestes d'affection. Elle répondait à ceux qui lui disaient que la vie qu'elle menait n'avait aucun avenir que la leur n'avait aucun présent. Après deux échecs littéraires, elle avait reconduit le talent de sa plume vers le journalisme d'investigation, un art dans lequel elle excellait. Ses colonnes engagées étaient parmi les plus lues et les plus redoutées. Les deux amies avaient pris des chemins différents, mais leur complicité demeurait intacte.

« Susanne, je t'avoue que plus je connais les hommes, moins je les comprends.

- Et ce peintre dont tu m'avais parlé ?

- Il avait la tête dans les étoiles qu'il peignait, son monde n'avait de place que pour lui.

La journaliste était désespérée. Son roman était au point mort, à peine cinq-cents mots en un mois. La conversation prit peu à peu la direction de la préoccupation qui était dans toutes les têtes.

« Je ne sais plus vraiment quoi penser, confia la journaliste. Certains sont persuadés que les autorités connaissent la cause de la léthargie.

- Et toi, qu'en penses-tu ?

- C'est difficile à dire. Ce qui est sûr, c'est que les informations des experts sont à prendre avec des pincettes. »

Katrin leva la main pour commander deux verres avant de poursuivre.

« Les experts se basent principalement sur deux sources d'informations pour rédiger leurs rapports : celles des gouvernements et celles de leurs bureaux de liaison dans les pays affectés. Ils coopèrent également avec des organisations internationales et envoient des personnes sur place pour attester ces informations. Le problème, c'est que la collecte et la vérification des données ne sont pas possibles partout. Les experts ne vont pas dans tous les pays affectés et certaines nations refusent de coopérer pour des raisons politiques, militaires ou par crainte de contagion.

- Ce qui signifie que dans certains pays, les experts s'appuient uniquement sur les rapports des autorités locales.

- Exactement. Et si tu ajoutes à cela le fait que certains de ces pays manquent de moyens pour rassembler des données ou ne disposent pas d'hôpital équipé pour réaliser des analyses, il est évident que nous nageons par endroits en pleine incertitude.

Volontairement ou non, les chiffres sont plus qu'approximatifs dans certains pays, cela ne fait aucun doute. »

La journaliste se décida enfin à demander à Susanne le véritable motif de son appel.

« La cyanose de Priya a beaucoup empiré ces derniers mois.

- Que dit le cardiologue ?
- Elle doit être opérée au plus vite pour éviter de graves complications.
- Quand aura lieu l'intervention ?
- Le cardiologue a été retrouvé endormi à l'hôpital hier soir.
- Mon dieu ! Mon beau-frère est chirurgien. Veux-tu que je lui en parle ?
- Ce n'est pas si simple, Katrin. Priya a un cœur complexe. Le docteur Chapot connaissait parfaitement son fonctionnement. Il suit Priya depuis sa naissance, il l'a déjà opérée cinq fois.

- Que pense Eliot de tout cela ?

- Il s'est endormi lui aussi. Aujourd'hui, peu avant midi. Quand on m'a appelé de la caserne, les militaires étaient déjà sur place. Personne ne sait où ils l'ont emporté. »

La journaliste ne sentit aucune émotion dans la voix de Susanne.

« Je sais à quoi tu penses, Katrin. Tu te souviens, quand on passait des heures dans le parc en face du lycée après les cours ? Quand nous attachions une corde entre deux arbres pour jouer aux funambules ?

- Bien sûr que je m'en souviens.
- Que se passait-il lorsque nous arrêtions de marcher ?
- Nous perdions l'équilibre et nous tombions.
- Exact. Si je m'écoutais, je passerais mon temps à pleurer en prenant ma fille dans mes bras. Mais il est hors de question de s'arrêter au milieu de la corde pour le moment. Katrin, j'ai un énorme service à te demander. »

La journaliste écouta attentivement son amie en se mordant la lèvre inférieure pour contenir son angoisse. À la fin du récit, elle leva les mains en signe de reddition.

« Susanne, je vais respecter ta décision et ne poser aucune question, mais j'exige un rapport détaillé lorsque tout cela sera terminé. C'est quand même un truc de dingue, ton histoire. Je suis sûrement devenue parano à force de mettre mon nez dans les scandales, mais je t'avoue que si je ne te connaissais pas, je soupçonnerais que tu tremperas dans des affaires d'État. »

Le ministre de la Santé regarda par la fenêtre les jardins du ministère qu'il n'avait jamais foulés. Quel dommage, se dit-il en voyant les jardiniers à l'ouvrage, autant d'entretien pour un jardin fermé au public. Il se demanda pourquoi tout était toujours trop grand dans le bureau d'un ministre. Grande surface, grand tapis, grand lustre, grands tableaux, grand miroir, grands fauteuils, grande table, grande bibliothèque pleine de livres que personne ne lit.

Seul le cendrier lui paraissait trop petit. Il alluma une cigarette et regarda le dossier qui se trouvait devant lui. À côté, une lettre du roi du Bhoutan exigeant que Priya Goodwill, fille d'Eliot et de Susanne Goodwill, se joigne à l'équipe d'experts. Pour quel motif ? Il l'ignorait. Susanne aussi, il en était convaincu.

Un de ses téléphones vibra sur son bureau. Seules trois personnes connaissaient ce numéro. Il venait de parler avec le président et sa femme l'appelait toujours sur l'autre ligne pendant la journée.

« Bonjour Susanne.

- Votre proposition tient toujours ?
- Plus que jamais.
- J'accepte, mais seulement à une condition.
- Je vous écoute. »

Il tâta nerveusement la poche de sa chemise et saisit son paquet de cigarettes.

« Susanne, ce n'est pas aussi simple. Le gouvernement ne peut pas émettre de document officiel, il s'agit d'une opération strictement confidentielle.

- C'est votre problème, pas le mien. Donnez-moi votre parole et je fais ma valise sur-le-champ.

- Entendu, répondit le ministre. Vous avez ma parole. Autre chose ?
- Oui, il y a autre chose. Et cela ne peut pas attendre. »

La léthargie continua d'avancer jour après jour. Certains parlaient de soixante millions de cas à travers le monde, d'autres affirmaient qu'elle avait éteint des centaines de millions d'âmes.

Derrière la tragédie collective, autant de drames que d'endormis. Que dire de ce père de famille qui laissa derrière lui une femme et six enfants ? De cet amant dont la future épouse fut retrouvée inconsciente la veille de son mariage ? De cette femme qui perdit son mari le jour où on lui diagnostiqua un cancer ?

La saturation des théâtres, des écoles, des gymnases, des gares, des usines, des parkings, des centres commerciaux et des églises obligea les autorités à faire preuve d'imagination pour stocker les nouveaux endormis. D'immenses tentes furent dressées dans les campagnes avec les moyens du bord. Quatre piquets plantés à toute hâte et de grandes bâches suffisaient pour abriter les nouvelles victimes que les convois en provenance des grandes villes amenaient par milliers.

La quête des endormis fut la goutte de trop, une douleur révoltante et insupportable. Des queues interminables se formèrent à l'entrée des lieux de dépôt. On était prêt à camper là un mois s'il le fallait, la détermination de ceux qui ont déjà tout perdu ne connaît pas de limite.

La fermeté des soldats suffit au début à apaiser les cœurs révoltés. Des coups de feu tirés en l'air devinrent nécessaires pour repousser les plus impatients. Enfin, ce qui était à prévoir finit par arriver dans plusieurs lieux de dépôt. Une vague hostile déferla sur les soldats, emportant tout sur son passage.

La cause commune qui unissait les révoltés s'évapora dès les portes franchies. Certains retournèrent les endormis, parfois avec le pied, et les traînèrent vers la sortie avant même d'avoir vu leur visage. D'autres s'agenouillèrent en larmes au milieu des corps inertes, paralysés par la scène qui se déroulait sous leurs yeux, une photo de leur proche entre les doigts.

Ces mouvements de foule, une fois terminés, laissèrent derrière eux une saveur de tombe profanée. Les militaires osèrent à peine toucher les endormis retournés. Un détail les frappa : tous, sans exception, respiraient toujours. Sans bruit, ils les replacèrent les uns à côté des autres et les recouvrirent de grands draps blancs en attendant l'arrivée du médecin.

Un grand lieu de dépôt connut un sort bien moins tragique. La foule préféra l'attendrissement à la force. On vit des mères embrasser des soldats qui pointaient leurs fusils sur elles et les supplier de les laisser entrer. Elles prirent leur visage entre leurs mains et les forcèrent à affronter leur regard, comme pour leur dire qu'ils pourraient être leurs fils.

L'appel de la compassion alla droit au cœur des soldats. Les portes s'ouvrirent et la foule entra dans un silence religieux. Les proches se signèrent en voyant ces corps inertes bien ordonnés dont seuls les visages dépassaient des couvertures, surpris de voir que plusieurs semblaient sourire dans leur sommeil. Ils les chargèrent sur leurs épaules et sortirent en remerciant les soldats d'un hochement de tête.

Ce fut vers ce lieu de dépôt que se dirigea Susanne Goodwill une heure plus tard. Elle se fraya un chemin entre la foule encore agitée, s'approcha des deux soldats postés devant l'entrée et leur remit un document. Ils le lisèrent plusieurs fois et étudièrent Susanne. Le plus grand consulta un livret, posa son index sur une page et acquiesça.

« 47B.

- Suivez-moi », dit l'autre soldat en ouvrant la porte.

Le sang de Susanne se glaça à la vue de tous ces endormis soigneusement ordonnés et numérotés. Elle marcha entre deux rangées d'endormis et s'arrêta devant un corps qui portait l'inscription 47B. Le soldat fit un pas en arrière. Elle s'approcha lentement et examina le bras découvert qui reposait sur le sol. Susanne reconnut l'alliance et porta sa main à sa bouche pour retenir un cri.

« Vous avez l'autorisation de le ramener chez vous », dit le soldat en s'éloignant, incommodé par tant d'émotion.

Le cœur de Priya était lui aussi envahi d'émotions confuses sur le chemin de terre qui traversait le bois et séparait sa maison de celle de son ami. Rattrapée par la nuit, guidée par le faisceau de sa lampe, elle ralentit en reconnaissant le grand châtaignier et aperçut deux émeraudes étincelantes.

« C'est toi ? »

Le garçon sortit de la pénombre, une partie du visage éclairé par la lune.

« Je me demandais si tu viendrais aujourd'hui. »

Elle fondit en larmes dans ses bras. Habib respecta le silence qui s'imposait, se rappelant les longues nuits dans le désert. Soulagée d'avoir défait le nœud qui lui serrait la gorge, rassurée par l'étreinte protectrice du garçon, Priya lui ouvrit son cœur. Elle lui parla de son père, de la léthargie, du docteur Chapot et du mystérieux voyage qu'elle allait entreprendre avec sa mère.

Habib ne lui posa aucune question. Son regard et son sourire semblaient avoir absorbé toute la bienveillance du monde. Il leva simplement les yeux au ciel pour l'inviter à assister au spectacle qui s'offrait à eux. Il lui apprit à reconnaître les constellations en traçant de grandes lignes dans le ciel avec son index.

« Où as-tu appris toutes ces choses ?

- Lorsque j'étais petit, je passais des nuits entières à observer les étoiles. Je n'avais rien d'autre à faire. Il y a beaucoup d'étoiles dans le désert, tu sais.

- Tu crois que les cigognes voyagent jusqu'aux étoiles ?

- Je ne crois pas », répondit le garçon en souriant.

Puis, après un long silence :

« Priya, tu reviendras un jour ?

- Bien sûr.

- Quand ?

- Avant les cigognes.

- Toutes les cigognes ne reviennent pas.

- Moi, je reviendrai. »

Assis dans son fauteuil, le ministre de la Santé regarda son verre de whisky avec l'attention de quelqu'un qui sait qu'un évènement important est sur le point d'arriver. Le glaçon en équilibre sur son congénère tomba dans la piscine circulaire. Une grande secousse l'envoya d'un côté à l'autre de la piscine. Il heurta les parois à plusieurs reprises et aperçut à travers le verre les quatre gros doigts responsables du séisme. Il eut à peine le temps de sortir la tête des vagues pour reprendre sa respiration. Il disparut dans un tunnel obscur et manqua de justesse de percuter deux stalactites visqueuses.

Le ministre reposa son verre et alluma un cigare. Il se serait bien servi un autre whisky pour célébrer sa victoire. Susanne Goodwill et sa fille allaient se joindre aux experts. Il se demanda une nouvelle fois pourquoi une enfant de dix ans pouvait susciter l'intérêt des autorités bhoutanaises. Il savait que la petite était atteinte d'une cardiopathie congénitale. Après son entretien avec le président, il avait épluché la vie des Goodwill et réuni toutes les informations dont il disposait : numéro de téléphone, de sécurité sociale et de compte bancaire, date de naissance, code postal, plaque d'immatriculation, pointure, taille, poids, tour de taille, tour de poitrine... Un vrai travail de fouine comme il les détestait et qu'il avait dû faire lui-même.

Quelles conclusions avait-il tiré ? Aucune. Les Goodwill étaient des parfaits anonymes. Ils travaillaient, payaient leurs impôts et élevaient leur fille comme tous les autres parents. Aucun indice signalant une possible connexion entre les Goodwill et le gouvernement du Bhoutan, ils n'y avaient d'ailleurs jamais mis les pieds. L'unique information singulière qu'il releva : la maladie de leur fille. Il avait essayé de contacter le cardiologue qui avait opéré l'enfant, sans succès.

« Bon sang, que peut-elle bien avoir de si spécial ?

- Tu parles tout seul ? »

Le ministre découvrit sa femme en peignoir devant le grand miroir du salon, les cheveux tassés en boule sous une serviette blanche. Elle s'approcha lentement en plongeant ses yeux dans les siens.

« Je sais que nous n'avons pas passé beaucoup de temps ensemble ces dernières semaines, dit-il en la saisissant par la taille. Je te demande pardon. »

Elle s'assit sur ses genoux et lui passa les bras autour du cou.

« J'espère que votre emploi du temps n'est pas trop chargé ce soir, monsieur le ministre. »

Le ministre, habitué à garder la tête froide dans les situations brûlantes, honora son statut de dirigeant responsable. Il eut le réflexe de poser son verre sur le tapis avant de poursuivre les négociations.

« Annulez tous mes rendez-vous » s'écria-t-il en regardant vers la porte, puis il posa ses lèvres sur les siennes.

Comme il convient d'attendre de la part de l'épouse d'un ministre, sa femme appliqua le protocole établi. Elle dénoua la cravate, enleva le bouton du col, sortit la chemise du pantalon et défit les autres boutons. Ses mains plongèrent sous la chemise, caressèrent le torse musclé de son mari et descendirent jusqu'à la ceinture pour en deviner le mécanisme.

Le ministre fut tiraillé entre deux plaisirs, les caresses de sa femme et le confort de son fauteuil. Il opta finalement pour le premier, le deuxième étant plus accessible. D'un geste viril, il jeta la serviette par terre, frémit au contact des cheveux de sa femme encore humides tombant sur son torse dénudé, défit le nœud qui maintenait le peignoir fermé et attira le corps frêle qui s'offrait à lui contre le sien.

La sonnerie du téléphone mit fin à cette scène cinématographique. Le ministre sépara ses lèvres de celles de sa femme et tâta les poches de son pantalon abandonné au milieu du salon.

« Allo ? »

- Charles ? »

Le ministre pâlit en reconnaissant la voix du président.

« Je ne vous dérange pas, j'espère ? »

- Pas du tout, répondit le ministre en se rhabillant. J'étais en train de relire quelques rapports. »

Le silence à l'autre bout du fil fit transpirer le ministre. Il regretta aussitôt ces dernières paroles. Le chef de l'État avait un esprit vif, il avait certainement deviné que son ministre se justifiait de la sorte pour occulter un péché.

« Charles, je tenais simplement à vous féliciter une nouvelle fois pour avoir mené à bien la mission délicate que je vous avais confiée. Je viens d'avoir le directeur général des experts internationaux au téléphone, il se joint à moi pour vous féliciter.

- Merci, monsieur le Président.

- Vous êtes sûr que je ne vous dérange pas ?

- Absolument, monsieur le Président. »

La femme du ministre referma son peignoir et s'éloigna la tête haute, comme un chat chassé des genoux de son maître. La conversation entre les deux hommes devint rapidement un monologue entrecoupé simplement par des « oui, monsieur le Président » et des « je comprends, monsieur le Président » accompagnés de hochements de tête. Le ministre se sentit d'ailleurs soulagé de ne pas avoir à parler beaucoup car sa femme ignorait l'existence de la zone non affectée.

Personne ne connaîtra jamais le contenu du monologue du chef de l'État excepté le ministre, dont la mine devint de plus en plus sérieuse au fil des minutes. Il acquiesça plusieurs fois, répondit avec fermeté et soumission. Une conversation banale, comme toutes celles qu'entretiennent les chefs d'État avec leurs ministres, jusqu'au moment où le ministre lâcha sans retenue cette interjection si populaire :

« Hein ? »

Il se rattrapa aussitôt.

« Pardonnez-moi cet écart de langage, monsieur le Président, je ne m'attendais pas à une telle requête. »

Il se rassit sur le bord de son fauteuil et écouta attentivement ce qu'il avait déjà parfaitement entendu.

« Très bien, monsieur le Président. Vous avez raison, c'est un honneur pour moi. »

En raccrochant, le ministre se sentit aussi épuisé qu'après une conférence de presse. Il regarda autour de lui comme s'il ignorait où il se trouvait et pensa à sa femme. Il monta l'escalier et la trouva habillée dans la salle de bains. Il l'observa dans le miroir, leurs regards se croisèrent et elle lui sourit. Elle ne lui en voulait pas.

« Je suis désolé, dit-il en l'embrassant dans le cou.

- Tu ne vas pas dîner avec moi, je suppose ?
- Si, je vais dîner avec toi.
- Alors, qu'y a-t-il ?
- Rose, il faut qu'on parle. »

Une Mercedes noire stationna devant la maison des Goodwill à l'heure indiquée. Le chauffeur salua Susanne et lui fit comprendre d'un signe de la main qu'il s'occupait des valises. Katrin embrassa une dernière fois Susanne en promettant qu'elle veillerait sur son mari jour et nuit.

Pas un mot ne fut échangé pendant le trajet. Priya se demanda pourquoi on pouvait voir d'un côté de la fenêtre et de l'autre non. Le chauffeur, les deux mains sur le volant, écoutait la radio à peine audible depuis l'arrière du véhicule.

La Mercedes sortit de l'autoroute une heure plus tard, traversa une zone industrielle abandonnée et roula jusqu'à un petit aéroport privé. Un homme en costume noir les attendait. Il ouvrit la portière de Susanne pendant que le chauffeur sortait les valises. Un troisième homme en chemise blanche et cravate rouge sortit du bâtiment.

« Madame Goodwill, c'est un plaisir de vous rencontrer, dit-il en lui tendant une main amicale. Mon nom est Peter Hensberg, directeur général des experts internationaux. Et toi, tu dois être Priya. »

L'enfant hocha la tête, impressionnée par cette voix grave et le lieu où elle se trouvait.

« Accompagnez madame Goodwill et sa fille, ordonna Hensberg à l'homme en costume noir.

- Dois-je dire à l'équipage de se préparer pour le décollage ?
- Pas encore, il nous manque une personne. Elle ne devrait plus tarder. »

La propreté des lieux étonna Susanne. Le bâtiment paraissait abandonné de l'extérieur mais tout paraissait neuf à l'intérieur. Le mobilier, le sol, les murs récemment repeints... En passant devant un extincteur, elle jeta un rapide coup d'œil au plan du bâtiment. Trois étages, quatre escaliers en comptant les latéraux. *Cet aéroport est beaucoup plus grand qu'il n'en a l'air.*

Une voix d'homme au bout du couloir attira son attention. Elle ne parvint pas à entendre ce qu'il disait, mais son intonation indiquait qu'il se plaignait de quelque chose.

« Par ici. »

Susanne entra dans la pièce et vit un homme d'une cinquantaine d'années assis dans un fauteuil noir, jambes croisées, un rapport dans les mains. En face de lui, sur une chaise, une jeune femme aux traits asiatiques, à peine trente ans, les cheveux noirs et courts, jean et tee-shirt blanc. Aucun accessoire particulier excepté une perle argentée à l'extrémité du sourcil gauche, près de la tempe, à peine visible.

« Madame Goodwill, je vous présente Yuri Lehmann, dit l'homme au costume noir en regardant celui aux lunettes. Monsieur Lehmann est membre du comité d'experts sur les spécifications des produits pharmaceutiques.

- Nous étions justement en train de parler de vous, dit Lehmann en se levant.

- Intéressant.

- C'est tout de même (il fit une courte pause pour trouver le mot juste) prodigieux que personne ne sache pourquoi votre fille attire l'attention d'un gouvernement à l'autre bout du monde, vous ne trouvez pas ?

- À vrai dire, je compte sur vous m'en dire davantage. Vous avez l'air d'un homme bien informé. »

L'expert sourit et se laissa retomber dans son fauteuil.

« Bao Yandong est notre meilleure botaniste », poursuivit l'homme au costume noir en se tournant vers la femme.

Susanne ne sentit aucune hostilité de sa part. Au contraire, la botaniste semblait ravie de ne pas être la seule femme de l'équipe.

« Vous avez dû faire la connaissance de monsieur Hensberg.

- Oui, il nous a reçues à notre arrivée.

- Il attend la dernière personne.

- La dernière personne ? »

Susanne s'attendait à une expédition de grande envergure avec plusieurs chercheurs, médecins et diplomates.

« Le gouvernement bhoutanais a imposé un quota de personnes pour limiter le risque de contagion », précisa la botaniste.

Susanne et Priya s'assirent en face d'elle. L'expert remarqua le regard insistant de la botaniste. Il abandonna son dossier sur ses genoux, retira ses lunettes et se racla la gorge.

« Madame Goodwill, je ne sais pas exactement ce qu'on vous a dit à propos de cette mission. Nous aurons notre première réunion dans l'avion pour établir notre stratégie.

- Notre stratégie ?

- Que vous le vouliez ou non, vous faites partie de l'équipe.

- Le voyage va être long ? s'inquiéta Priya.
 - Tu ne vas pas t'ennuyer pendant le vol, répondit Bao. Tu pourras voir des films et manger quand tu voudras. Tu n'as jamais pris l'avion ?
 - Non, mais j'ai très envie. Pas seulement à cause des films. Je me suis toujours demandé ce que pouvaient voir les cigognes depuis le ciel. »
- Cette remarque fit sourire la botaniste et soupirer l'expert.
- « La terre vue du ciel est magnifique, tu verras. Nous volerons au-dessus des nuages. »
- Le directeur général entra dans la salle en consultant sa montre.
- « Notre dernier homme vient d'arriver. »
- A ses côtés, un homme chauve avec une fine moustache qui fumait une cigarette.
- « Je crois que vous connaissez tous monsieur Solème, dit Hensberg. Le président nous a rendu l'immense service de le libérer momentanément de ses fonctions pour lui permettre de se joindre à l'équipe.
- Yuri Lehmann, membre du comité d'experts des spécifications sur les produits pharmaceutiques, dit l'expert en se levant.
 - Enchanté, monsieur Lehmann.
 - Quelle surprise, dit Susanne en serrant la main du ministre de la Santé. Je ne savais pas que vous viendriez avec nous.
 - Moi non plus. »

J'ai décidé de procéder à un remaniement du gouvernement », dit le chef du gouvernement sans préambule.

Les ministres savaient pourquoi ils avaient été convoqués (les trois sièges vides n'étaient pas de bon augure) mais ils jugèrent préférable de feindre la surprise. Seul le ministre des Affaires étrangères demeura impassible. Il revenait d'une table ronde décevante pendant laquelle il ne s'était rien passé avec, cerise sur le gâteau, du café froid et des biscuits sans gluten.

Les ministres de la Défense et de l'Intérieur furent les premiers à réaliser que les trois fauteuils vides appartenaient aux Sports, à la Culture et à la Santé. Le ministre de l'Éveil regarda le siège vide des Sports avec convoitise en se disant que ses belles performances au saut à la perche à l'université pourraient le catapulte sur ce trône.

« Je tiens d'abord à souligner que ce remaniement est une conséquence directe de la crise sans précédent que nous traversons, une crise qui m'a forcé à prendre un certain nombre de décisions difficiles. Difficiles », répéta le président en appuyant bien sur chaque syllabe.

Il fit une courte pause pour observer son auditoire avant de poursuivre.

« Le ministère des Sports est supprimé jusqu'à nouvel ordre. Il n'avait plus raison d'être, toutes les compétitions nationales et internationales sont suspendues jusqu'à nouvel ordre. »

Le ministre des Sciences eut envie de protester et de clamer haut et fort que le sport, c'est la santé.

« Quant à la Culture, vous comprendrez qu'elle n'avait plus lieu d'être élevée au rang de ministère. Il n'est pas nécessaire de vous rappeler que nos théâtres et nos cinémas se sont transformés de lieux de dépôt, comme les écoles. J'ai donc décidé de fusionner les deux ministères. Je suis persuadé que la ministre de l'Éducation assumera ses nouvelles fonctions à merveille. »

Tous les regards se tournèrent vers la ministre de l'Éducation et, désormais, de la Culture. Cette dernière compta mentalement jusqu'à cinq et reçut les félicitations et encouragements attendus, un peu tardifs à son goût, des flatteries noyées dans les applaudissements initiés par le ministre de l'Éveil.

Ce geste d'affection conforta la ministre de l'Éducation et de la Culture dans son choix, elle qui avait passé ces trois dernières nuits à réfléchir à l'offre du président. La proposition arrivait à un moment délicat, à l'approche de Noël. Elle disposerait de moins de temps libre pour rédiger ses cartes de vœux électroniques. Elle comptait toutefois repêcher un bon rédacteur du ministère de la Culture pour lui assigner cette tâche délicate.

« Quant au ministère de la Santé, il s'agit d'une tout autre affaire. Le ministre vient d'intégrer un comité d'experts internationaux pour une durée indéterminée. Je n'ai désigné personne pour le remplacer, j'assumerai ses fonctions jusqu'à son retour. Je suis le premier désolé d'une telle perte, surtout dans un moment pareil. Cela dit, les meilleurs éléments doivent être mis à la disposition des experts et le ministre apportera sans l'ombre d'un doute son expertise au comité pour combattre la léthargie. Le directeur général et moi-même coïncidons sur ce point.

- Si je puis me permettre, monsieur le Président, le ministère de la Santé nous a tout de même fait perdre quarante-huit heures cruciales qui nous auraient permis d'aborder la crise d'une meilleure façon, souligna le ministre de la Défense.

- Je crois que je suis la personne la mieux placée ici pour connaître les fautes commises par chaque ministère. »

Les ministres de la Défense et de l'Intérieur échangèrent un bref regard en se demandant s'ils avaient bien fait de soutenir le président aux dernières primaires pour s'assurer leur fauteuil ministériel.

Les autres ministres s'étudièrent pour savoir si l'un d'entre eux était dans le secret. Le ministre des Transports crut un instant que le ministre des Sciences, à en juger par son apathie, était mieux renseigné que les autres, mais cette expression figée se devait à la réflexion dans laquelle il était plongé. Il savait que le chanteur affirmant que le travail était la santé avait un nom de pays d'Amérique latine, mais il n'avait pas encore mis le doigt dessus.

Personne n'en demanda davantage sur la nouvelle tâche mystérieuse du ministre de la Santé. Le sujet étant clos, le chef de l'État invita ses ministres à intervenir.

« Le problème du ramassage des ordures me préoccupe, lança la ministre de l'Environnement. Dans certaines villes, les éboueurs ne passent qu'une fois par semaine.

- Voilà ce que nous allons faire, dit le président en se tournant vers le ministre de l'Intérieur. Identifiez vos éléments les plus inutiles et les plus friables, ceux qui ne

rechignent jamais à la tâche, ça ne devrait pas être difficile. Qu'ils aident les éboueurs, nous avons assez à faire avec la léthargie pour nous coltiner une autre épidémie.

- Monsieur le Président, je sais qu'il s'agit d'un problème très ennuyeux, mais je crains que le personnel du ministère de l'Intérieur ne soit pas suffisamment qualifié pour réaliser ce travail.

- Allons, Dieu sait que j'ai un profond respect pour les humbles métiers, mais le ramassage d'ordures ne requiert pas des notions d'aéronautique, il me semble.

- Puis-je faire une proposition, monsieur le Président ? demanda le ministre de l'Éveil.

- Si elle apporte une valeur ajoutée à la discussion, je vous en prie.

- Je me demandais s'il était possible de recycler certains objets afin d'en faire des œuvres d'art.

- Pouvez-vous nous dire à quoi vont nous servir des canettes changées en cendriers ?

- Non, je ne pensais pas à des cendriers. Plutôt à de grandes sculptures qu'on installerait sur les places ou sur les ronds-points. Nous pourrions faire appel à des artistes de la rue. Cela les occuperait, ferait baisser la criminalité, créerait des emplois et résoudrait une partie du problème de l'accumulation des déchets.

- Ma foi, je commence à croire que vous avez toute l'étoffe d'un ministre. C'est un sujet auquel je réfléchirai. En attendant, pensez à un mécanisme pour ramener les endormis chez eux au cas où ils se réveillent. Coordonnez-moi tout cela avec les ministres des Transports, de l'Intérieur et de la Défense. »

Le président donna quelques consignes et clôtura la réunion. Deuxième regard échangé entre les ministres de l'Intérieur et de la Défense, qui se jurèrent à cet instant d'enquêter sur l'étrange disparition du ministre de la Santé.

Priya regarda à travers le hublot l'immensité du ciel, plus vaste encore qu'elle ne l'imaginait et d'un bleu infini, se demandant comment un oiseau métallique aussi lourd pouvait flotter de la sorte sans battre des ailes. Elle se tourna vers sa mère qui venait de se réveiller. Susanne se leva et se dirigea vers le ministre qui lisait depuis plus d'une heure la presse internationale.

« Puis-je m'asseoir un instant ?

- Bien sûr, répondit le ministre en repliant son journal.

- Si je comprends bien, vous ignoriez que vous feriez partie du voyage.

- À vrai dire, je ne m'y attendais pas du tout. Le président m'a averti hier soir, dit-il en revivant la scène passionnelle avec sa femme brutalement interrompue.

- Pourquoi vous a-t-il désigné ?

- J'ai été à la tête de plusieurs ministères ces douze dernières années, dont celui des Affaires étrangères. J'ai également quelques amis dans les pays voisins. Le président pense que mon expérience et mes contacts pourraient nous être utiles. »

Susanne apprécia la modestie du ministre. Elle savait que d'autres motifs avaient poussé le chef du gouvernement à le choisir. Le principal : Charles Solème était un

homme compétent et intègre, un excellent diplomate avec une réputation sans faille qui apporterait à la mission un crédit considérable aux yeux des autorités bhoutanaises.

« Susanne, je ne veux nullement anéantir vos espoirs, dit-il en voyant Priya endormie. Rien ne nous garantit qu'ils puissent guérir votre fille. J'ignore ce qu'ils ont en tête.

- Je le sais. J'ai pris cette décision en pensant à ma fille et à mon mari. Il m'aurait dit de placer notre fille devant tout le reste, il m'aurait encouragé à partir. Cela va vous paraître étrange, mais je préfère l'illusion d'être utile au bout du monde à la certitude d'être impuissante auprès de mon mari.

- Je comprends.

- J'en doute. Mais merci d'essayer. »

Un raclement de gorge interrompit leur conversation. Yuri Lehmann venait de se réveiller et préparait sa première intervention. Il s'assit à côté du ministre et pria la botaniste de se joindre à eux. Il arborait un sourire à peine perceptible, celui qui se dessinait chaque fois qu'il se sentait le maître de la discussion, celui qui ordonne et répartit les tâches.

« Comme vous le savez, le cas du Bhoutan demeure un mystère et il nous appartient de le percer. Il s'agit d'une petite nation comme n'importe quelle autre, à une différence près : on y trouve un nombre considérable de plantes médicinales, dont certaines ne poussent nulle part ailleurs. Par conséquent, nous avons des raisons de croire qu'il existe un lien entre ces plantes et l'immunité du peuple bhoutanais contre la léthargie. Il peut s'agir d'une plante inconnue ou aux effets curatifs insoupçonnés. Personnellement, je ne crois pas aux hypothèses d'ordre spirituel ou religieux.

- Je crois que nous ne devrions pas écarter la thèse du bonheur national brut, dit la botaniste.

- Mademoiselle Yandong, nous en avons déjà parlé. Il est hors de question que nos recherches aillent dans cette direction. »

L'expert se lança dans un monologue soigneusement préparé, un discours aussi lourd et inutile qu'une cotte de mailles en temps de paix. Il encouragea ses troupes et regagna son siège pour rédiger les conclusions de cette première réunion. Il martela les touches de son petit ordinateur qui occupait tout juste l'espace de la tablette prévue pour le plateau-repas. Lehmann, comme la plupart des bureaucrates de sa génération, s'était familiarisé avec l'informatique à un âge où le cerveau, cette formidable éponge au printemps de la vie, menace de se convertir en vulgaire torchon qui répand plus qu'il n'absorbe. Le style dactylographique de l'expert, consistant à n'utiliser que l'index de chaque main et à écraser les touches avec une force démesurée, était la conséquence la plus visible de cet apprentissage tardif.

Dix minutes plus tard, il dormait la bouche ouverte, deux oreillers supportant sa tête généreusement garnie, les sourcils frémissants, un détail anodin indiquant qu'il était au milieu d'un songe. Il se voyait dans son armure dorée en train de pousser un cri de guerre sur son destrier, acclamé par les siens, brandissant son épée vers l'ennemi qui le regardait en tremblant de l'autre côté du gué.

Le ministre s'immergea quant à lui dans *L'espion qui venait du froid* de John Le Carré, un livre qu'il avait déjà lu une dizaine de fois aux prémices de sa carrière,

lorsqu'il ambitionnait de collectionner les passeports pour s'infiltrer en territoire ennemi.

Le cri d'émerveillement de Priya extirpa le ministre de sa fièvre romanesque et l'expert de son rêve chevaleresque, au moment où il venait d'esquiver une massue et s'apprêtait à trancher la tête du Chevalier noir. Au loin, les premières montagnes himalayennes s'élevaient dans le ciel, des sommets enneigés aux courbes irrégulières, formant une chaîne infinie de pierre et de glace au-dessus des nuages.

« Qu'est-ce que tu en penses, ma chérie ? demanda Susanne tout aussi fascinée que sa fille.

- J'ai l'impression d'avoir vu ces montagnes quelque part. »

Susanne sentit son cœur se soulever et devina que l'avion entamait sa descente. Tout en bas, des points minuscules bordant une tortueuse ligne bleue au creux d'une vallée. Priya comprit qu'il s'agissait de villages ou hameaux construits sur les rives d'un fleuve ou d'une rivière.

L'avion passa au-dessus d'un imposant sommet et apparut aussitôt une tache plus grande que les autres. La capitale du Bhoutan, Thimphou, se dévoilait avec ses étranges constructions et ses toits en pagode.

« Bienvenus au pays du Dragon tonnerre », dit Bao en bouclant sa ceinture.

Lehmann, pourtant habitué à voyager, n'eut jamais autant de sueurs froides dans un avion. Depuis son siège, la piste lui semblait plus petite que l'allée de son jardin. À l'atterrissage, il passa de l'angoisse à la stupeur en voyant trois personnes en combinaison au milieu de la piste.

« C'est une plaisanterie ? » s'écria-t-il en sortant de l'appareil, lui qui s'attendait à un accueil digne de son grade avec tapis rouge, drapeaux, tambours et trompettes.

Bao s'approcha des hommes en combinaison en joignant les mains, inclina la tête et échangea quelques mots avec eux.

« Nous devons les suivre jusqu'aux douches.

- Jusqu'aux douches ? bondit l'expert hors de lui.

- Nous n'avons pas le choix, ils veulent éviter tout risque de contagion. Ils doivent aussi fouiller et désinfecter les bagages.

- Dites-leur que nous nous plions à leurs procédures de sécurité », intervint le ministre.

L'expert étouffa un juron et emboîta le pas du ministre à contrecœur, serrant contre sa poitrine son porte-documents.

Une heure plus tard, les trois hommes réapparurent avec tous les bagages. Ils avaient changé leur combinaison pour des sandales et une toge colorée à rayures tombant jusqu'aux genoux. Le plus âgé montra à la botaniste les médicaments de Priya retrouvés dans une valise et lui demanda des explications. Ils se consultèrent et acceptèrent de rendre les médicaments à Susanne.

« Vous êtes sûre de ne pas savoir ce que vous faites ici ? demanda la botaniste.

- Absolument, répondit Susanne. Pourquoi cette question ?

- Parce que vous et votre fille êtes invitées par Sa Majesté en personne. »

Deux jeeps attendaient à la sortie de l'aéroport. Un homme aux traits occidentaux sortit du premier véhicule et vint à leur rencontre. L'expert fit un pas en avant.

« Yuri Lehmann, membre du comité d'experts sur les spécifications des produits pharmaceutiques.

- Bienvenu, monsieur Lehmann. Bienvenus à tous. J'espère que vous avez fait un bon voyage. Je suis Edward Elmsley, le médecin personnel de Sa Majesté. Mademoiselle Yandong, c'est un plaisir de vous revoir », dit-il en se tournant vers la botaniste.

Puis, comme s'il avait attendu ce moment depuis des années, il ouvrit ses bras et adressa un regard paternel à Priya.

« Et toi, tu dois être Priya. Tu as les yeux de ton père.

- Vous connaissez mon mari ? demanda Susanne.

- Bien sûr. J'ai d'ailleurs été surpris d'apprendre qu'il ne venait pas avec vous. »

Le ministre et l'expert avaient débattu ensemble les connexions possibles entre Priya et les autorités bhoutanaises. *Elle est sincère*, pensa le ministre. *Elle bluffe*, conclut l'expert.

« Mon mari s'est endormi. »

Le médecin posa ses mains sur la portière de la voiture, abattu par la nouvelle. Son regard se perdit à l'horizon, comme s'il essayait d'assembler les pièces d'un puzzle.

« Il ne vous a donc rien dit ? Il ne vous a pas parlé de la lettre ?

- Quelle lettre ?

- Je vous expliquerai tout cela en route », dit le médecin visiblement confus.

Il pria l'expert, le ministre et la botaniste de monter à bord du second véhicule. Il pourrait ainsi s'entretenir avec Susanne pour clarifier la situation.

« Excusez-moi, mais je ne trouve pas la ceinture. »

Le médecin traduisit les paroles de Susanne au conducteur qui éclata de rire, laissant apparaître plusieurs espaces vides sur la mâchoire supérieure.

« Je ne vois pas ce qu'il y a d'aussi drôle.

- Ne le prenez pas mal, Susanne. Il ne se moque pas de vous. Vous savez, personne n'attache sa ceinture ici. Il dit qu'il n'a pas eu un seul accident en vingt ans.

- Vous me rassurez. »

Après quelques kilomètres sur une route de terre, se dessinèrent les premières maisons. Susanne vit deux jeunes garçons en haillons debout au milieu d'un champ, une pierre dans la main pour repousser les vaches.

« Vous ne savez donc pas ce que vous faites ici ? demanda le médecin en se retournant.

- Absolument pas.

- Votre mari m'a écrit pour me demander de l'aide. Il voulait savoir si je pouvais faire quelque chose pour votre fille.

- Qui êtes-vous au juste, monsieur Elmsley ? Mon mari ne m'a jamais parlé de vous.

- Vous avez raison. Veuillez me pardonner, reprenons depuis le début. »

Soudain, le conducteur donna un grand coup de volant. Les images défilèrent devant les yeux de Priya. Le nuage de poussière. Les hautes herbes et le talus. Le gyrophare rouge sur le toit d'une jeep. Le convoi de 4 x 4 aux vitres teintées. Le camion rempli de soldats armés. Puis le visage inquiet du docteur Elmsley penché sur elle.

« Elle va bien.

- Vous avez vu combien de soldats armés il y avait dans ce camion ? demanda l'expert. Qui était à la tête de ce convoi ?

- Sa Majesté », répondit Edward Elmsley.

La botaniste guida les manœuvres des conducteurs visant à remettre les jeeps sur la route pendant qu'Edward Elmsley examinait le filet de sang qui descendait de l'arcade sourcilière jusqu'au cou du ministre. Une brèche sans gravité qui nécessitait toutefois quelques points de suture.

Les montagnes venaient d'engloutir le soleil lorsqu'ils arrivèrent à un poste de police. Un agent en uniforme bleu et coiffé d'un béret interrogea le conducteur et dévisagea les occupants. Il consulta le document qu'Edward Elmsley venait de lui remettre. Il se redressa, fit deux pas en arrière et agita sa main gantée pour indiquer au conducteur de poursuivre sa route.

Comme tous les Occidentaux qui voyagent pour la première fois en Asie, Susanne fut étourdie par le chaos qui régnait dans les rues de Thimphou.

« Ne vous inquiétez pas, dit Lehmann en se penchant vers elle, j'ai personnellement insisté pour qu'on nous donne le meilleur hôtel de la ville. »

Deux garçons leur ouvrirent les portes de l'hôtel en s'inclinant. Ils portaient un *gho*, l'habit traditionnel du Bhoutan, et des chaussettes remontant jusqu'aux genoux. Le médecin prit congé de l'équipe et leur souhaita un bon séjour.

« Je vous reverrai demain. Vous devez vous reposer et je dois soigner monsieur Solème. »

Susanne regarda le médecin du roi s'éloigner en compagnie du ministre et d'un des garçons en *gho*, brûlant d'impatience de connaître le contenu de la lettre de son mari. La voix de Lehmann vint interrompre ses pensées.

« C'est la suite de luxe, n'est-ce pas ?

- Non monsieur. C'est une chambre supérieure, répondit la réceptionniste.

- On m'a confirmé qu'on nous donnerait la suite de luxe !

- C'est exact. La suite de luxe est réservée pour madame Goodwill et sa fille. »

Lehmann fut à deux doigts de provoquer un scandale pour défendre ses droits de consommateur. Ne me dites pas que le directeur n'est pas là, ou s'il est déjà rentré chez lui, qu'on le fasse venir, dites-lui que Yuri Lehmann tient à lui parler, qu'il vienne immédiatement s'il ne veut pas que le taux d'occupation de son hôtel chute de cinquante pour cent en un claquement de doigts, oui, parfaitement, de cinquante pour cent, insistez bien, et dites-lui aussi que je n'attendrai pas toute la nuit, j'ai un meeting important demain matin avec le comité d'experts sur les spécifications des produits pharmaceutiques. Néanmoins, les lèvres de l'expert furent incapables de formuler ce que son cerveau leur ordonnait.

« Je veux juste une chambre normale, dit Susanne.

- Très bien, je prendrai la suite de luxe. »

Une heure plus tard, l'expert glissa ses jambes décharnées dans le jacuzzi avec la sensation de l'avoir mérité plus que quiconque. Il s'apprêtait à disparaître sous la mousse lorsque son téléphone sonna.

« Lehmann ? Peter Hensberg.

- Bonsoir, monsieur le Directeur général. »

Lehmann s'empessa de mentionner leur accueil humiliant, la fouille des bagages par des hommes en combinaison et l'accident provoqué par Sa Majesté. Il promit de tout inclure dans son rapport, dans les moindres détails. Le directeur général raccrocha au milieu d'une de ses jérémiades.

Soulagé d'avoir partagé ses peines, l'expert retourna à tâtons jusqu'au jacuzzi et grogna en constatant la tiédeur de l'eau. Il ajouta de l'eau chaude et de cette poudre parfumée qui faisait tant de mousse. Il plongea dans l'énorme cylindre et, une fois accommodé à sa guise, les puissants jets chatouillant ses points les plus sensibles, il fut pris d'un rire nerveux en imaginant le ministre de la Santé s'inclinant devant le roi du Bhoutan avec une balafre au front.

Madame Goodwill, bonjour. Il est huit heures. »

Susanne regarda le combiné avant de raccrocher et plongea la tête dans son oreiller. Elle n'avait pas autant dormi depuis des mois. Le bruit des klaxons et des moteurs lui rappela où elle se trouvait. Priya courut jusqu'à la fenêtre, tira les rideaux et s'avança sur le balcon qui donnait sur la rue. De vieilles voitures, des 4 x 4, des scooters et des vélos se croisaient et se doublaient dans tous les sens en klaxonnant. Des agents postés aux carrefours à la place des feux régulaient la circulation en s'égosillant dans leurs sifflets. Ils gesticulaient avec une souplesse de ballerine, leurs gants blancs apportant une touche de sensualité à leurs amples mouvements.

Susanne et Priya entrèrent dans le restaurant en même temps que Yuri Lehmann, peigné et parfumé, costume cravate, porte-documents sous le bras.

« Avez-vous bien dormi ? demanda l'expert.

- Jusqu'à huit heures, parfaitement. »

L'expert s'assit à une autre table en désignant la fenêtre. Il se releva aussitôt et s'approcha du buffet. Il fit la moue en apercevant du riz rouge, de la soupe de nouilles, de grands piments et des champignons qui baignaient dans une sauce au fromage. Il préféra rester dans sa zone de confort et se contenta d'une salade. Il écarta d'emblée les sauces et les bols d'épices autour des plats. Il ne voulait pas revivre la scène atroce du steak trop poivré préparé par sa femme le jour de son anniversaire, qui lui avait valu un billet coupe-file pour les urgences.

Le ministre et Bao apparurent quelques minutes plus tard. La botaniste leur remit à chacun un habit traditionnel, *gho* pour les hommes, *kira* pour Susanne et Priya.

« Vous ne croyez tout de même pas que je vais me mettre cette robe sur le dos ?

- Il vaudrait mieux pour vous, répondit la botaniste. C'est notre laissez-passer. Le port du *gho* et de la *kira* est obligatoire pour entrer au dzong.

- Elle est superbe ! s'exclama Priya en faisant tourner une robe à carreaux rouges et bleus. »

Bao montra à Susanne comment réaliser les plis, une technique complexe qui requiert l'aide d'une autre personne. Elle déposa une sorte d'écharpe de soie blanche sur son épaule gauche qui tombait au niveau de la hanche droite, traversant le corps en oblique.

« Ceci est le *rachu*. Celui des hommes s'appelle le *kabné*. Ils sont aussi obligatoires pour entrer au dzong. Le *kabné* est un signe distinctif au Bhoutan. Sa couleur détermine le rang des personnes qui le portent. Cela permet de savoir tout de suite à qui on a affaire. Vous verrez que la plupart des gens portent un *kabné* blanc comme le nôtre. Les gouverneurs, les juges et autres hauts fonctionnaires portent un *kabné* rouge. Celui des chefs de village est blanc à rayures rouges, celui des ministres orange.

- Et celui du roi ? demanda Priya.

- Le roi est l'unique personne à porter un *kabné* jaune safran.

- Bao, nous vous remercions pour cette introduction aux coutumes locales, mais nous allons arriver en retard, s'écria Lehmann irrité.

- Il est important que vous sachiez tout cela avant d'arriver au dzong. Si vous croisez un haut fonctionnaire – mis à part le *kabné* rouge, il porte une épée sur le côté – vous devez vous incliner devant lui en présentant vos mains ouvertes vers le sol en signe de respect. Autrefois, il s'agissait d'un geste pacifique. En présentant vos mains ouvertes de la sorte, votre interlocuteur savait que vous ne cachiez pas de couteau. »

Les vendeuses de fruits secs, de papayes et de pastèques observèrent intriguées ces étrangers portant le *gho* et la *kira*. Les hommes qui conversaient en buvant du thé cessèrent de parler pour les dévisager. Les enfants, amusés, agitèrent la main en lançant des *hello* et *allo*.

De jeunes moines au crâne rasé, pas plus âgés que Priya, vêtus de leur habit rouge grenat, passèrent devant eux en riant. Un homme en haillons arriva à la hauteur de Susanne en crachant un liquide rouge. Il lui demanda d'où elle venait et marcha à ses côtés comme s'il désirait l'escorter. Susanne frissonna en voyant ses dents orangées tachées par petits points jaunes à leur base, comme rongées par de l'acide. Bao échangea quelques mots avec lui et il s'éloigna en souriant.

« Il voulait juste parler avec vous, rien de plus. Ils ne sont pas habitués aux touristes.

- Vous avez vu ses dents ?

- C'est à cause du bétel. Ils en raffolent ici, ils en mâchent à longueur de journée. »

L'architecture du dzong fascina Susanne. Son enceinte rectangulaire était composée de murs massifs blanchis à la chaux et percés de petites fenêtres avec, à chaque angle, une tour surmontée d'un toit en pagode.

« Pas par là, dit Bao en voyant l'expert se diriger vers le premier porche. Cette entrée est réservée au roi et aux ministres. »

Un peu plus loin, se trouvait un deuxième porche par lequel entraient et sortaient d'un pas tranquille moines, fonctionnaires et visiteurs. Le groupe mené par la botaniste gravit quelques escaliers pour atteindre l'entrée gardée par quatre policiers.

Pendant que Bao expliquait aux gardiens le motif de leur visite, l'expert examina chaque détail du porche. Il ne vit pas approcher l'homme qui portait un *gho* orné de motifs et un *kabné* rouge. L'homme s'arrêta devant lui et parut fort contrarié.

Bao se retourna et accourut auprès de l'expert. Elle se courba en présentant ses mains ouvertes devant l'homme au *kabné* rouge, s'excusa et répéta ses gestes de soumission. L'homme regarda longuement Lehmann comme s'il ne voulait pas oublier son visage, avant de repartir.

« Vous n'avez pas vu qui il était ?

- Comment voulez-vous que je le sache ?

- Il portait une épée et un *kabné* rouge. C'est un gouverneur, un *dasho*. Il faut toujours s'écarter et s'incliner devant eux.

- Je suis désolé, je l'ignorais.

- C'est ce que je lui ai dit. Vous comprenez maintenant l'importance de mon introduction sur les coutumes locales ? Si vous le recroisez un jour, écartez-vous de son chemin si vous voulez éviter des ennuis, dit la botaniste en lui remettant son badge de visiteur.

- Nous verrons lequel de nous deux aura le plus d'ennuis », marmonna Lehmann avant de se piquer le doigt avec son badge.

Le *gho* et la *kira* vous vont à merveille, dit Edward Elmsley, lui-même vêtu d'un *gho* à rayures jaunes et noires. J'ai malheureusement une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Un convoi militaire dans lequel voyageait un général a été attaqué au sud du pays. C'est la raison pour laquelle Sa Majesté est partie précipitamment hier.

- Attaqué ? Par qui ? demanda Lehmann.

- Les bodos.

- Je vois que vous connaissez notre peuple et ses conflits, dit Elmsley en regardant le ministre. Il s'agit d'une communauté ethnique originaire de l'Assam, au nord de l'Inde. Certains d'entre eux ont formé un groupe terroriste indépendantiste. Ils veulent créer un État indépendant et ont installé leurs camps dans la jungle bhoutanaise afin d'échapper à l'armée indienne. Ils font régulièrement sauter des ponts à la frontière et terrorisent la population pour faire pression sur le gouvernement central. Sa Majesté vous en dira plus à son retour. Elle m'a d'ailleurs chargé de vous présenter ses excuses, elle ne sait pas encore quand elle reviendra.

- Espérons que tout cela ne dure pas trop longtemps, dit l'expert préoccupé.

- Le Premier ministre est en ce moment-même réuni avec le ministre de l'Intérieur, ajouta le médecin du roi. Il n'aura pas beaucoup de temps à vous consacrer aujourd'hui mais il tient à vous rencontrer. »

Susanne remarqua qu'Edward Elmsley était très apprécié des gardiens. Il plaisantait et leur parlait en dzongkha, une langue qu'il semblait bien maîtriser.

« Le dzong est le symbole du gouvernement. Le premier édifice datant du treizième siècle a souffert plusieurs incendies et un tremblement de terre. Il a été reconstruit trois fois et élargi en 1952, lorsque Thimphou est devenue la capitale du Bhoutan.

- Sa Majesté vit-elle ici ? demanda le ministre.

- Non, la famille royale réside dans un autre palais, à quelques kilomètres d'ici. En revanche, la salle du trône et le bureau du roi se trouvent juste derrière ce temple. »

Lehmann se pencha en avant, comme s'il était sur le point de faire une confidence.

« Dites-moi, pourquoi autant de moines ?

- Je comprends votre étonnement, répondit le médecin en souriant. Chez nous, il existe une nette séparation entre l'Église et l'État. Ici, le pouvoir religieux joue un rôle prépondérant dans les affaires du pays. Il y a une véritable dualité entre le pouvoir administratif et religieux. C'est la raison pour laquelle les fonctionnaires publics cohabitent avec les moines. Aujourd'hui, le dzong abrite deux ministères, ceux des Finances et des Affaires étrangères, mais aussi des bureaux, des temples et des logements pour les moines. »

Ils traversèrent un passage étroit qui conduisait à une autre cour dallée aux colonnes rouges et blanches.

« C'est extraordinaire, s'exclama Susanne en observant les détails du toit.

- Surtout lorsqu'on sait qu'aucun plan n'a été tracé pour la construction du dzong, précisa Elmsley.

- Vraiment ? Comment est-ce possible ?

- Les directives ont été données par des lamas tout en respectant le style traditionnel. La construction des monuments religieux doit observer certaines lois architecturales inscrites dans un code de conduite appelé le *Driglam Namzha*. Les murs doivent être en brique et en pierre, blanchis à la chaux. Aucun clou ni autre élément métallique ne peut être utilisé. Les toits en pagode sont recouverts de cuivre doré. Les portes d'entrée doivent être massives, en fer ou en bois. Vous avez dû remarquer cette bande rouge horizontale, en haut des murs extérieurs ? Elle est présente sur tous les monuments religieux. Le *Driglam Namzha* ne régule pas seulement l'art, il régit aussi le comportement et le code vestimentaire. Il interdit par exemple l'entrée au dzong sans le *kabné*.

- Cela ne va pas un peu à l'encontre de la liberté individuelle ? demanda Lehmann rattrapé par son humanisme.

- Si vous convoquiez un référendum demain, 99 % des Bhoutanais voteraient en faveur du maintien du code de conduite. Ils ne le considèrent pas comme une privation de liberté, mais comme une préservation de leur culture. Tenez, voici le Premier ministre. »

Un petit homme rond aux cheveux courts s'approcha du groupe avec un sourire paternel. Il portait un *gho* brodé et un *kabné* orange.

« Je suis désolé de ne pas avoir pu vous recevoir. Nous traversons un moment difficile. J'espère que tout sera rentré dans l'ordre avant les célébrations. »

Il leur demanda en plaisantant si Elmsley les traitait convenablement et leur souhaita un bon séjour, il devait s'entretenir avec Sa Majesté. Il repartit d'un pas pressé en répondant aux saluts des moines et autres fonctionnaires.

« De quelles célébrations parle-t-il ? demanda l'expert.

- Vous ne le savez pas ? Dans une semaine, c'est la fête nationale », répondit Elmsley.

Le médecin du roi les conduisit jusqu'à la sortie du dzong et promit de les tenir informés de la situation. Avant d'arriver à l'hôtel, l'expert posa à Susanne la question qui l'intriguait tant depuis leur arrivée.

« Vous êtes sûre que votre mari ne vous a jamais parlé de cet Edward Elmsley ?

- Absolument.

- Il n'a jamais mentionné un voyage au Bhoutan ou dans la région, même avant de vous connaître ?

- J'en ai assez. Pour qui vous prenez-vous ? Je ne sais toujours pas ce que je fais ici, mon mari est endormi, ma fille gravement malade, j'ai des dizaines de questions sans réponse et c'est moi qu'on interroge ?

- Vous avez raison, dit Bao d'une voix conciliante. Nous en saurons plus lundi, ajouta la botaniste en regardant l'expert pour lui faire comprendre que le sujet était clos. »

Susanne venait de s'allonger sur son lit pour repenser à tous les événements de la journée quand le téléphone de sa chambre sonna.

« Madame Goodwill, quelqu'un à la réception désire vous parler. Il dit que c'est important. »

Elle raccrocha en soupirant, pria sa fille de l'attendre dans la chambre et descendit les escaliers en se demandant ce que voulait ce parasite de Lehmann. À sa grande surprise, il s'agissait d'Edward Elmsley.

« Je crois que je vous dois des explications. »

Ils prirent place dans le salon du bar, près de la baie vitrée pour ne pas être vus depuis la réception. Le médecin du roi ferma les yeux et inspira profondément, comme s'il essayait de rassembler ses pensées pour remonter le temps.

« Il y a quinze ans, j'ai assisté à une conférence mondiale sur la médecine traditionnelle. Un incendie s'est déclaré dans l'hôtel où je séjournais. J'ai entendu des cris, j'ai ouvert la porte et j'ai vu des gens courir dans les couloirs. Tout est allé très vite. J'étais incapable de réfléchir et j'ai pris l'ascenseur. Je suis resté bloqué entre deux étages pendant plus d'une demi-heure. J'ai hurlé et frappé de toutes mes forces sur les portes, mais personne n'entendait mes appels. J'étais sur le point de renoncer lorsque les portes s'ouvrirent. Un jeune pompier me saisit par le bras et me guida vers la sortie. »

Le médecin fit une pause, troublé par son propre récit.

« Je n'aurais jamais survécu sans Eliot, Susanne. Je voulais à tout prix revoir l'homme qui m'avait sauvé la vie avant de repartir. Les médecins de l'hôpital m'ont indiqué l'emplacement de la caserne, j'y suis allé et j'ai appris qu'il venait de démissionner. Personne ne voulait me dire pourquoi. Je lui ai écrit pour le remercier et lui faire preuve de ma gratitude. La personne à qui j'ai remis la lettre m'a confié qu'un enfant de cinq ans était mort dans l'incendie. Votre mari ne s'en était apparemment pas remis. Je suis reparti et je n'ai plus rien su de lui. Jusqu'au jour où j'ai reçu ceci. »

Elmsley sortit une lettre et la remit à Susanne. Un frisson la traversa en reconnaissant l'écriture de son mari.

« J'imagine qu'il s'est tourné vers moi parce qu'il était désespéré. Comme vous pouvez le voir, il m'a demandé s'il existait un traitement pour guérir votre fille. J'ignore pourquoi il ne vous a rien dit.

- Il n'a probablement pas eu le temps.

- Imaginez ma surprise lorsque j'apprends que Sa Majesté a autorisé la venue d'une équipe d'experts. Je lui ai parlé de la requête de votre mari et je lui ai même montré sa lettre. J'espère que vous ne m'en voulez pas, j'ai pensé que je la convainrais plus facilement s'il la lisait lui-même. »

Susanne lui fit comprendre d'un geste de main que cela n'avait aucune importance.

« Sa Majesté a été troublée par le courrier d'Eliot. Elle m'a donné son accord pour faire venir Priya. Je lui ai dit que je ne parvenais pas à contacter votre mari. C'est alors que nous avons eu l'idée de la faire venir avec les experts. »

Susanne ne dit rien pendant plusieurs minutes, bouleversée par les révélations de l'homme qui se trouvait en face d'elle.

« Susanne, je ne vous aurais pas fait venir jusqu'ici si je n'étais pas convaincu que nous puissions guérir votre fille.

- Je ne demande qu'à vous croire, monsieur Elmsley. Mais comment ? Cela fait dix ans que nous nous battons chaque instant pour que Priya puisse vivre comme les autres enfants. Les meilleurs cardiologues ont étudié son dossier, aucun n'est parvenu à la guérir. »

Elmsley plongea ses yeux dans ceux de Susanne.

« Je connais un guérisseur extraordinaire. Un jeune moine capable de miracles, Susanne. D'authentiques miracles. Il a soigné des malades que les médecins avaient condamnés. On l'a vu faire disparaître des tumeurs au simple contact de ses mains sur la peau. La famille royale voyage jusqu'à son monastère pour se faire soigner, Sa Majesté en personne est allée lui rendre visite.

- Comment fait-il ?

- Je l'ignore, Susanne. Comment est-ce possible que votre corps n'oublie jamais de respirer pendant votre sommeil ? Comment est-ce possible que certaines personnes puissent lire l'avenir ? Il y a des choses qui ne s'expliquent pas, elles arrivent, tout simplement.

- Si ce guérisseur a accompli tant de miracles, pourquoi n'est-il pas célèbre ?

- Parce que les trésors ignorés sont les mieux gardés. »

Le martèlement des fers sur la route parvint à l'oreille du vendeur d'étoffes. Il discerna les contours de la calèche qui sortait d'un voile de brume. Le cheval sentit sa présence et ralentit. L'artisan crut apercevoir deux yeux bleus le fixer dans la pénombre, et leva la main pour saluer les occupants.

« Je suis désolée de vous avoir réveillés si tôt, dit Bao en voyant les mines fatiguées de Susanne, du ministre et de Priya. »

La calèche emprunta un chemin de terre et s'arrêta devant un temple en brique à trois niveaux.

« Bao, ce temple est magnifique, mais était-ce nécessaire de se lever à quatre heures du matin pour venir le voir ?

- Oui Susanne, c'était absolument nécessaire. »

Ils gravirent de hautes marches jusqu'au sommet du temple et attendirent patiemment. Ils comprirent quelques minutes plus tard pourquoi la botaniste voulait arriver avant l'aube. La vaste plaine qui se trouvait en face d'eux était jalonnée de dizaines de temples similaires. Les premiers rayons du soleil illuminèrent les toits dorés. L'horizon ressemblait à la palette d'un peintre, une toile au fond bleuté et orangé parsemée de taches dorées, rouges et jaunes, des structures aux formes aussi majestueuses que mystiques.

« On compte des milliers de temples dans la région construits il y a plus de mille ans », dit la botaniste.

À l'entrée du temple, quelques femmes faisaient tourner leurs moulins à prières. Ils imitèrent Bao et retirèrent leurs sandales avant de pénétrer à l'intérieur. Deux moines placèrent de petites coupelles de cuivre remplies de beurre et d'offrandes pour les divinités sur les autels. Une peinture singulière formée de cercles et d'ellipses attira l'attention du ministre.

« C'est un mandala cosmique, expliqua la botaniste. Il représente l'univers tel qu'il est décrit dans les textes sacrés. »

Bao s'agenouilla devant une statue de Bouddha, s'inclina en joignant les mains jusqu'à ce que son front vienne toucher le sol.

Une fois sortis, le ministre suggéra de s'arrêter dans le premier salon de thé qu'ils rencontrèrent. Il était à peine six heures et le village sortait peu à peu de sa léthargie. Les premiers villageois étaient assis face à une tasse de thé ou une soupe de nouilles aromatisée aux épices.

« Il faudra que j'achète des cigarettes, dit le ministre en allumant la sienne.

- Vous n'en trouverez pas ici, répondit Bao.

- Vraiment ? Je crois que je pourrai attendre ce soir.

- Vous ne comprenez pas. Vous n'en trouverez ni ici, ni en ville, ni à l'hôtel. Il y a quelques années, le Parlement a approuvé une nouvelle loi interdisant la culture, la production et la vente de tabac. L'importation est limitée et la consommation n'est pas punie par la loi, mais vous ne pourrez pas en acheter. »

Le ministre regarda à l'intérieur de son paquet pour savoir combien de cigarettes il lui restait. Il songea un instant à substituer le tabac par le bétel, mais les dents orangées des hommes qui se raclaient la gorge et crachaient de grands filets de liquide rouge dans des seaux au pied des tables lui firent changer d'avis.

« Que dites-vous d'une balade en vélo de temple en temple avant qu'il ne fasse trop chaud ? » proposa Bao.

Vingt minutes plus tard, la botaniste, le ministre, Susanne et Priya enfourchèrent leur vélo pour s'aventurer sur les chemins de terre et s'arrêter au pied de chaque temple rencontré. Les scooters, les motos et les pick-up qu'ils croisèrent klaxonnèrent en arrivant à leur hauteur. Sur les deux-roues, on comptait parfois jusqu'à trois ou quatre passagers. Les maris qui emmenaient les femmes aux champs, les enfants à l'avant ou

serrés entre deux adultes, les femmes à l'arrière assises latéralement, les deux jambes tombant sur le même côté.

Le travail dans les champs avait déjà commencé, on profitait de la fraîcheur pour travailler. Les bœufs blancs et maigres, avec leur bosse caractéristique sur la nuque, étaient déjà attelés par paires. Les femmes portaient un chapeau de bambou en forme de cône et des vêtements roses, rouges ou orange. Ces taches colorées parmi les rizières, bananiers et plantations de thé, avec les montagnes verdoyantes en arrière-plan, composaient un tableau qui aurait pu naître du pinceau d'un impressionniste.

Des toits en feuilles de palmier au bout du chemin indiquèrent la proximité d'un village. Un peu plus loin, ils virent deux femmes marcher en direction du village. Elles portaient deux tas de branches sèches ficelés et attachés à un gros bout de bois qui reposait horizontalement sur leurs épaules, donnant à leur fardeau une forme de H.

Ils déposèrent leurs vélos à l'ombre, près d'une étable, et marchèrent quelques mètres dans une allée sablée bordée de clôtures. Un homme vint à leur rencontre et conversa avec Bao. Les voisins ne tardèrent guère à apparaître à leur tour, fixant les étrangers, le sourire aux lèvres, envoûtés par cette petite fille blonde aux yeux bleus. L'homme qui était venu à leur rencontre, probablement le chef du village, les invita à manger et ordonna à sa femme de rallonger la soupe.

Il ne manquait que Yuri Lehmann à cette fête improvisée. Retenu par sa conscience professionnelle, l'expert avait préféré rester à l'hôtel pour préparer le plan de travail qu'il pensait proposer, ou plutôt imposer, aux autorités bhoutanaises. Après avoir mijoté son plan de travail, il s'était octroyé un massage relaxant.

Pendant que les femmes du village badigeonnaient de thanaka les joues et le front de Susanne et Priya, Yuri Lehmann demandait à l'esthéticienne de l'hôtel de lui retirer les rondelles de concombre qu'il avait sur les yeux.

Yuri Lehmann écarquilla les yeux en pénétrant dans les couloirs du ministère de la Santé bhoutanais. L'expert s'assit en face d'une petite table sur laquelle avait été déposé un plateau rempli de fruits et de thé au beurre de yak. Le ministre demanda à voir un certain Sonam, avec qui il avait maintenu plusieurs échanges électroniques. On lui indiqua un bureau au bout du couloir.

L'ambiance dans les couloirs du ministère était bien différente de celle qu'il connaissait en Occident. Les fonctionnaires vêtus de leur *gho* et de longues chaussettes remontées jusqu'aux genoux marchaient tranquillement, s'arrêtaient pour discuter ou plaisanter avec un collègue.

Le ministre aperçut l'homme qu'il cherchait dans son bureau, avachi au fond d'une chaise, en train de regarder les murs. Papiers, dossiers maladroitement empilés, agrafes, trombones, une paire de ciseaux rouillés, une petite calculatrice et une vieille photo occupaient son bureau. Sur le mur, une multitude de notes griffonnées qu'il était probablement le seul à comprendre.

L'homme lui parla lentement, comme si un haut débit de paroles fatiguait son appareil respiratoire, acquiesça à chaque propos du ministre. Soudain, son téléphone

sonna. Il décrocha, répéta plusieurs fois la même chose et se leva précipitamment, son supérieur venait de le convoquer. Il défit les plis de son *gho*, remonta ses chaussettes, saisit un dossier parmi la pile et s'engagea dans les couloirs à petits pas rapides, le dos courbé et la tête rentrée dans les épaules, rasant les murs avant de disparaître.

Quelques minutes plus tard, dans la salle d'attente où patientait le reste de l'équipe, un large rideau s'ouvrit et le ministre de la Santé bhoutanais apparut vêtu d'un *gho* jaune et d'un *kabné* orange.

« Yuri Lehmann, membre du comité d'experts sur les spécifications des produits pharmaceutiques », dit l'expert en sortant une carte de visite.

Trois fonctionnaires accompagnaient le ministre. Peu habitués à ce genre d'introduction, ils examinèrent la carte de l'expert pendant une bonne minute et la tordirent pour apprécier la qualité du carton.

Les discussions commencèrent rapidement sous l'impulsion de Lehmann. Il n'économisa ni salive ni raclements de gorge et servit à tout le monde le bouillon qu'il avait préparé la veille, gavant son auditoire de *working plan*, d'*information sharing*, de *good practice*, de *quality control* et de *joint cooperation*.

« J'ai passé tous vos rapports au peigne fin, dit-il par-dessus ses lunettes, avec l'intonation d'un vendeur avertissant un gamin qu'il aura des ennuis s'il ne lui remet pas tout de suite le paquet de friandises qu'il vient de voler. Le premier, datant du vingt-huit octobre, confirme qu'aucun cas de léthargie n'a été déclaré sur votre territoire.

- Comme vous le comprendrez, nous ne pénétrons pas dans chaque maison pour vérifier si les habitants cachent des endormis, dit le ministre bhoutanais d'une voix paisible. Nos rapports sont rédigés sur la base des informations fournies par les hôpitaux, les centres de santé et les organisations à but non lucratif qui interviennent à échelle locale, parfois dans les villages les plus reculés.

- Je vois, dit Lehmann d'un air pensif. Dans un autre rapport datant du sept novembre, vous affirmez qu'une plante médicinale pourrait expliquer le fait que le Bhoutan est l'unique pays au monde épargné par la léthargie.

- C'est exact, bien que les recherches postérieures de nos experts aient été infructueuses.

- Je présume que vous avez analysé chaque espèce répertoriée dans le *gso...ra..bi...*

- *Gso-ba Rig-pa*.

- C'est cela. Selon votre rapport, sur les plus de cinq cents espèces répertoriées dans cette pharmacopée, beaucoup d'entre elles ne se trouvent qu'au Bhoutan.

- En effet. Nous avons d'ailleurs commencé par l'analyse de ces espèces avant d'étendre nos recherches.

- Monsieur le Ministre, vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que mademoiselle Yandong et moi-même procédions à de nouvelles analyses car pour être tout à fait franc avec vous, je ne donne pas de crédit aux autres hypothèses émises par votre gouvernement. Dire que le peuple bhoutanais est immunisé contre le fléau parce qu'il bénéficie d'une protection divine ou parce qu'il est le peuple le plus heureux sur Terre est, vous me pardonnerez l'expression, aussi tordu qu'une contorsionniste dans un bocal. »

Le ministre bhoutanais croisa les mains, cherchant les mots appropriés pour faire comprendre à Lehmann avec diplomatie que ces propos outrageants ne pouvaient sortir que de la bouche d'un imbécile.

« Nous souhaitons simplement vous informer que notre mission se focalisera uniquement sur la première hypothèse, précisa la botaniste. Avec votre permission, nous aimerions consulter votre pharmacopée, la comparer avec la pharmacopée internationale afin d'identifier les plantes qui n'y sont pas répertoriées avant d'effectuer de nouvelles recherches.

- Sa Majesté et moi-même avons déjà notifié aux experts internationaux notre volonté de mettre à la disposition de votre équipe toute la documentation nécessaire à vos recherches, dit le ministre bhoutanais. J'ai d'ailleurs désigné les trois personnes ici présentes pour harmoniser notre pharmacopée selon les standards internationaux, comme les experts nous l'ont demandé. Il existe dans notre pays deux régimes de traitements. Le système médical traditionnel *Gso-ba Rig-pa* est intégré au système national de santé. Il est documenté et plus de cinq cents espèces de plantes y sont répertoriées, comme l'a mentionné monsieur Lehmann. Il existe un autre système de santé utilisé par les guérisseurs. Contrairement au premier, il n'est pas documenté. Pour l'étudier, il faut aller à la rencontre des guérisseurs.

- Sillonner tout le pays pourrait prendre des mois, observa Susanne. Ni les endormis, ni les éveillés ne peuvent attendre aussi longtemps.

Ni ma fille.

- Il n'est pas nécessaire de sillonner tout le pays, dit Bao. D'ailleurs, cela s'avèrerait inutile, ce n'est pas la période de cueillette et les montagnes sont recouvertes de neige en altitude. La plupart des plantes médicinales du Bhoutan sont concentrées dans la vallée de Bumthang.

- Quand comptez-vous partir ? demanda le ministre bhoutanais en regardant la botaniste.

- Lorsque Sa Majesté sera de retour. Mais avant, monsieur le Ministre, j'aimerais m'entretenir avec le directeur de l'Institut des services de médecine traditionnelle.

- Je savais que vous voudriez le voir. Il vous attend demain. »

Bao sourit en arrivant à l'Institut des services de médecine traditionnelle. Le bâtiment avait été récemment restauré, repeint et agrandi, signe de l'importance que le gouvernement bhoutanais lui accordait.

Un homme au visage serein la reçut dans le bureau qu'avait occupé l'ancien directeur de l'Institut. La botaniste aperçut un vieux poster qu'elle connaissait bien, deux-cents espèces de plantes médicinales avec leur nom en dzongkha.

« C'est un honneur de vous connaître, mademoiselle Yandong.

- Pour être honnête, je m'attendais à voir monsieur Chidambaram.

- Monsieur Chidambaram s'est retiré il y a deux ans. Je vous avoue que prendre sa place après trente-deux ans à la tête de l'Institut n'a pas été simple.

- J'ai remarqué qu'il venait d'être agrandi.

- Il s'agit de la dernière grande œuvre de monsieur Chidambaram.
- Monsieur Wangshuk, j'imagine qu'on vous a informé du but de notre présence. Aussi me permettez-vous d'aller droit au but. L'Institut a-t-il été notifié de l'existence d'une nouvelle espèce ces dernières années ?

Exactement le profil que m'a décrit Chidambaram.

- Malheureusement, non. Au contraire, certaines espèces mentionnées dans votre rapport comme étant les plus vulnérables ont disparu. Mademoiselle Yandong, je vais être très franc avec vous. J'ai été consulté lorsque notre gouvernement envisageait de faire venir une équipe d'experts sur notre territoire. Je m'y suis clairement opposé, non pas parce que je refusais une aide venue de l'extérieur, mais parce que j'étais persuadé que nous avions plus à y perdre qu'à y gagner. Il faut vous mettre à notre place. Personne ne savait rien de la léthargie – ce qui est toujours le cas – et nous étions terrorisés à l'idée d'ouvrir nos portes à de potentiels porteurs du virus.

- Personne n'a confirmé qu'il s'agissait d'un virus, monsieur Wangshuk.
- Oui, enfin, vous me comprenez. Lorsque Sa Majesté a appris que notre pays était l'unique zone non affectée, elle a préféré garder le silence pour deux raisons : protéger notre pays et mener une investigation interne, ce qu'aurait fait n'importe quelle nation. Nous avons révisé notre pharmacopée et les registres de l'Institut, nous avons étudié toutes les espèces à la recherche d'une molécule capable d'immuniser contre la léthargie.

- Si une telle plante existait, elle pourrait appartenir au régime local.
- Bien sûr. Comme vous le savez, ce régime de traitement n'est pas documenté, c'est pourquoi nous avons envoyé nos propres experts dans les zones de cueillette pour explorer le terrain et rencontrer les guérisseurs. Cela n'a donné aucun résultat. Mais il y a autre chose. Supposons qu'une plante, répertoriée ou non, soit capable d'immuniser contre la léthargie. Tous les Bhoutanais n'ont évidemment pas pu être en contact avec cette plante. Le relief de notre pays et l'altitude favorisent l'existence de plusieurs écosystèmes. Les plantes que l'on trouve au niveau de la mer ne sont pas les mêmes que celles qui poussent à cinq mille mètres d'altitude, vous le savez très bien. Par conséquent, chaque village, chaque médecin utilise des plantes différentes. »

La botaniste savait qu'il avait raison. L'existence d'une nouvelle espèce n'aurait pas suffi à expliquer pourquoi personne ne s'endormait au Bhoutan.

« Monsieur Wangshuk, selon vous, pourquoi le Bhoutan n'est-il pas affecté par la léthargie ?

- Ça, je l'ignore. Je ne peux hélas me limiter qu'à écarter des hypothèses.
- Ce qui est déjà beaucoup, croyez-moi. Je ne veux pas vous déranger plus longtemps. J'ai l'intention de me rendre dans la vallée de Bumthang. Si je pouvais avoir accès à la liste des guérisseurs consultés par vos experts, cela me ferait gagner un temps précieux.

- Bien sûr. »

Le directeur de l'Institut remit à la botaniste la liste demandée et lui souhaita un bon voyage. Il s'apprêtait à fermer la porte de son bureau lorsqu'il vit sa secrétaire approcher d'un pas rapide.

« Monsieur, le médecin personnel de Sa Majesté a téléphoné. Il désirait vous parler. »

Wangshuk éprouvait beaucoup de sympathie pour Edward Elmsley avec qui il collaborait étroitement, surtout depuis l'apparition de la léthargie.

« Pardonnez-moi de ne pas vous avoir appelé avant. On vient de m'avertir.

- C'est sans importance, répondit Elmsley. Je voulais juste m'assurer que votre entretien avec mademoiselle Yandong s'était bien déroulé.

- Je dois dire que cette jeune botaniste m'impressionne. J'ai relu le rapport qu'elle a remis à l'Institut il y a six ans et je me demande si elle ne connaît pas nos plantes mieux que nous. Je lui ai fourni la liste des guérisseurs que nos experts sont allés voir, à sa demande.

- Vous a-t-elle dit quand elle comptait partir ? Il faut que je prévienne le guide.

- Elle tient à assister aux célébrations de la fête nationale. Le lendemain, je suppose.

- Merci, Nim. »

La voix amicale du médecin du roi contrastait sensiblement avec la préoccupation sur son visage.

Lehmann arriva au ministère de la Santé d'un pas décidé, vêtu de son *gho* et de ses sandales qui ne lui faisaient plus mal aux pieds. *Diabole ! Ces robes de moines sont tout de même agréables à porter !* se dit-il en joignant maladroitement les mains devant les gardes avant de divaguer. Son esprit sauta du *gho* au kilt, du kilt à la mini-jupe, de la mini-jupe au boxer, du boxer à ses chemises froissées qu'aucun fer ne parvenait à rendre lisses.

Sa bonne humeur disparut définitivement lorsqu'il vit deux fonctionnaires du ministère rencontrés la veille arriver avec une heure de retard et une tranquillité insultante.

« Vous n'êtes que deux ?

- Oui.

- Et le troisième ?

- Il n'est pas venu aujourd'hui. »

Les trois hommes restèrent immobiles quelques secondes, Lehmann attendant une explication, les autres des instructions.

« Commençons, dit finalement l'expert après avoir compris qu'ils ne lui en diraient pas plus. Avez-vous un rétroprojecteur ? J'ai préparé une présentation que j'aimerais vous montrer.

- Nous n'avons pas de tels équipements ici, répondit le premier en le regardant sortir son ordinateur.

- Bien sûr, que suis-je bête ! dit Lehmann en parcourant des yeux la pièce qui avait pour seul mobilier une table bancale et quatre chaises. Pouvez-vous imprimer deux copies ? »

Le plus jeune sortit en examinant la clé USB de l'expert avec perplexité. Lorsqu'il réapparut, il remarqua que son collègue avait perdu de sa fraîcheur matinale. Lehmann l'avait assommé pendant vingt minutes à coups de sermons sur les bonnes pratiques.

« Vous n'avez pas pu imprimer ? Peu importe. Rapprochez vos chaises, nous suivrons la présentation sur mon ordinateur. »

Les fonctionnaires du ministère se penchèrent sur l'ordinateur, leur nez touchant presque l'écran. Le plus jeune ne put résister à la tentation d'effleurer le clavier. Lehmann, au lieu de les rappeler à l'ordre, les laissa faire, les observa du coin de l'œil. L'admiration que son ordinateur miniature suscitait lui procurait un étrange plaisir proche de l'orgasme que seuls les jets massants du jacuzzi pouvaient imiter.

« Comme nous l'avons souligné hier, votre pharmacopée doit répondre aux standards internationaux. Il est bon que nous revoyions ensemble l'histoire et les procédures de la pharmacopée internationale. Des questions avant de commencer ?

- Juste une, dit le plus âgé. Pourquoi avez-vous écrit votre nom sur la première page ?

- Ma foi, parce que c'est moi qui ai préparé cette présentation. Où est le problème ? »

Les deux fonctionnaires se regardèrent choqués et échangèrent quelques mots. Le plus jeune prit la parole.

« Ici, personne n'inscrit son nom sur un travail qu'il réalise.

- Pourquoi donc ?

- Il s'agit d'un acte d'orgueil. Or, l'orgueil est un poison pour l'esprit. »

- Eh bien, il va falloir vous plier aux standards internationaux, mon ami, c'est pourquoi nous sommes réunis. »

Les deux hommes se turent, comprenant que leur interlocuteur aimait avoir le dernier mot. L'expert fit défiler les premières pages de sa présentation et mentionna la création du premier comité d'experts sur l'unification des pharmacopées en 1948. Quelque chose attira l'attention du plus jeune.

« Vous vous réunissez une fois par an pendant toute une semaine ?

- Oui, répondit prudemment l'expert qui redoutait une nouvelle remarque d'ordre spirituel.

- Vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire.

- Bien sûr. Nous sommes le GIGN de la santé, mon cher, ne l'oubliez pas. »

Lehmann leur indiqua les dix-sept étapes de la procédure à suivre dans le cadre du contrôle de qualité des drogues, des explications aussi abstraites qu'une toile de Kandinsky. Il emmena ses auditeurs dans les profondeurs abyssales de la luméfantine, de la rifampicine et du sulfate de zinc.

La brillante présentation de Yuri Lehmann conclut par un *Merci* en lettres mauves occupant toute une page, un message aux multiples interprétations, par exemple, *Merci d'être encore là ou Merci d'avoir avalé cette pâte indigeste jusqu'à la dernière bouchée.*

En rangeant son petit ordinateur dans sa housse, l'expert remarqua que ses élèves n'avaient pas pris de notes. Mais ce qui le frappait davantage, c'était ce sourire

insouciant qu'ils arboraient depuis le début de la présentation, le même sourire qu'il avait vu sur tant de visages bhoutanais depuis son arrivée.

« Dites-moi, comment faites-vous pour être aussi calmes ? »

Les deux hommes s'interrogèrent du regard.

« Vous allez rire, mais j'ai parfois l'impression que vous garderiez le même sourire si l'on vous battait à mort.

- L'équanimité est l'un des quatre incommensurables, répondit le plus âgé. »

Le jeune approuva cette sage parole. Voyant la face décomposée de l'expert, il précisa que l'équanimité était l'un des quatre sentiments pieux menant à la libération ultime.

« Bien sûr, la libération ultime », répéta Lehmann en nettoyant ses lunettes.

Comme toutes les guerres, le conflit armé avec les bodos dura plus longtemps que prévu. L'armée bhoutanaise se heurta à des rebelles inférieurs en nombre mais qui surent exploiter à merveille leur principal avantage : une parfaite connaissance du terrain. Les attaques terroristes du côté indien pour revendiquer un État indépendant s'étaient multipliées ces dernières années. Une fois l'attaque réalisée, les bodos se réfugiaient dans la jungle bhoutanaise pour échapper à l'armée indienne, le relief et la jungle rendant impossible la fermeture de la frontière.

Le gouvernement bhoutanais essaya à plusieurs reprises de négocier avec les bodos, conscient qu'un conflit armé pourrait se convertir en une longue guérilla aux conséquences désastreuses.

Au fil des mois, la situation s'intensifia. L'Inde réclama au Bhoutan une intervention militaire pour venir à bout des terroristes réfugiés dans sa jungle. Les rebelles affirmèrent qu'ils ne quitteraient le Bhoutan que lorsque l'indépendance de leur région serait officiellement reconnue. A la pression indienne, vint s'ajouter celle de l'Assemblée nationale bhoutanaise, désireuse de se débarrasser des rebelles qui freinaient le développement économique et créaient un climat d'insécurité au sud du pays. L'attaque d'un convoi dans lequel voyageait un général bhoutanais ne laissa guère le choix à Sa Majesté qui autorisa une intervention militaire, prenant lui-même la tête des opérations.

L'absence prolongée du roi n'empêcha pas le groupe de travailler. Lehmann et Bao, en étroite coopération avec l'Institut des services de médecine traditionnelle, révisèrent la pharmacopée nationale espèce par espèce, et réalisèrent leurs propres analyses sur les plantes susceptibles d'avoir des propriétés méconnues. Le directeur de l'Institut mit à leur disposition toutes les ressources humaines et matérielles sollicitées.

Le ministre, qui avait remplacé le tabac par des biscuits au beurre de cacahuète, multiplia les rencontres ministérielles et assista le ministre de la Santé bhoutanais dans l'élaboration d'un protocole d'urgence à mettre en place en cas d'apparition de la léthargie sur le sol bhoutanais. Les deux hommes tissèrent rapidement une amitié singulière. Au bout de quelques jours, leurs conversations dépassèrent le cadre du travail. Ils parlèrent de leur pays respectif et de leurs différences, avec une volonté réelle

de comprendre l'autre. Leurs opinions divergeaient sur plusieurs points, notamment la politique extérieure et la place de la religion dans une société, mais ils se respectaient et écoutaient avec grand intérêt les arguments de l'autre.

Susanne téléphona à Katrin Herrmann à plusieurs reprises. Rien n'avait changé depuis son départ. La léthargie poursuivait sa progression et son mari semblait toujours plongé dans un profond sommeil. La journaliste reconnut que le calme de la campagne lui procurait une sensation étrange qui l'avait incitée à se repencher sur son roman. Elle comparait son inspiration à un poste de radio qui, à peine allumé, trouvait aussitôt la bonne fréquence sans interférences.

A la fin de chaque journée, Lehmann réunissait les membres de son équipe dans l'hôtel pour faire le point sur les travaux réalisés. Une de ces réunions fut interrompue par Edward Elmsley.

« Je suis venu aussi vite que j'ai pu, dit le médecin du roi. Sa Majesté vient de revenir. Elle vous recevra demain matin. »

Les gardes du palais royal reconnurent le véhicule d'Edward Elmsley et levèrent la barrière. Priya s'attendait à de hautes tours, à un donjon et à des motifs dorés. Construit selon le style traditionnel, le palais ressemblait au dzong qu'elle connaissait déjà, avec de grands murs blancs et un toit en pagode surmonté d'une cloche dorée.

Le médecin expliqua au groupe que les petits drapeaux à prières blancs, bleus, jaunes, verts et rouges garantissaient bien-être et prospérité à la famille royale. Un messager les accompagna jusqu'à une salle éclairée par de vieilles lampes et les pria de patienter.

« La grand-mère du souverain collectionne les lampes, dit le médecin en lisant la curiosité sur le visage de Priya. »

L'enfant se leva pour regarder la dense forêt depuis la fenêtre. Elle remarqua une porte entrouverte et passa la tête dans l'encadrement de la porte. Elle aperçut le roi de profil, vêtu d'un *gho* à rayures jaunes, rouges et noires. Il écoutait attentivement un de ses conseillers qui se tenait debout à ses côtés. Le monarque tourna la tête vers l'encadrement de la porte, comme s'il avait senti une présence. Priya se retira aussitôt et se rassit auprès de sa mère.

Le conseiller sortit par une autre porte et salua le groupe d'un geste de tête avant de disparaître.

« Un des hommes de confiance de la Cour, dit Elmsley à voix basse en le regardant s'éloigner. Il fait partie du Conseil privé de Sa Majesté. »

Susanne ignorait tout ou presque du roi du Bhoutan, et n'avait à aucun moment essayé de lui mettre un visage. Elle ne s'attendait pas à se retrouver en face d'un monarque plus jeune qu'elle, âgé d'à peine trente ans. Le médecin s'avança le premier, fit trois pas en avant bien mesurés et s'inclina devant lui en présentant ses mains ouvertes sur le sol. Les autres l'imitèrent avec plus ou moins d'habileté, ce qui fit sourire le monarque.

Une fois les salutations effectuées, le roi leur adressa un sourire bienveillant et les regarda longuement sans prononcer une parole. Malgré son jeune âge, il dégageait une aura de sagesse et d'humilité qui les fascina tous, y compris l'expert.

Elmsley procéda aux présentations et introduisit le groupe en commençant par Lehmann. Les mains derrière le dos, le souverain hocha la tête et écouta patiemment son médecin. Puis son regard s'arrêta sur Priya, un regard intense et pénétrant. Il fit signe à ses invités de s'asseoir et les invita à partager leurs premières impressions, toujours attentif aux critiques venues de l'extérieur. Lehmann, qui rêvait de crier au scandale haut et fort depuis son arrivée, répondit qu'ils avaient été très bien accueillis.

« Je regrette de ne pas avoir pu vous rencontrer plus tôt. Je crois que monsieur Elmsley vous en a expliqué la raison. J'ai été réuni ce matin avec le ministre de la Santé. Je me réjouis de voir que votre équipe et notre pays travaillent main dans la main. Ma volonté de trouver quelque indice permettant d'expliquer ou d'éradiquer la léthargie est aussi ferme que la vôtre. Vous pouvez être sûrs que notre gouvernement et moi-même vous apporterons tout le soutien nécessaire au bon déroulement de votre mission. J'ai transmis ce message aux experts internationaux à plusieurs reprises, et je tenais à vous le rappeler.

- Votre bonne volonté est à la hauteur de Sa Majesté, Votre Majesté, balbutia Lehmann.

- Mademoiselle Yandong a l'intention de se rendre à la vallée de Bumthang, intervint le médecin.

- Très bien. Quand souhaitez-vous partir ?

- Après les célébrations, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, répondit la botaniste.

- Cela me semble un bon moment. C'est une chose dont je voulais également vous parler. Vous êtes bien sûr invités à la cérémonie et au banquet, monsieur Elmsley vous en dira plus.

- Monsieur Lehmann va poursuivre ses recherches à l'Institut et monsieur Solème travaille en ce moment avec le ministre de la Santé sur le protocole d'urgence, ajouta le médecin. »

Le souverain approuva la direction que prenaient les travaux et se tourna vers Susanne.

« Madame Goodwill, je crois que je vous dois des excuses. J'ai appris que vous aviez accepté de venir sans même en connaître la raison, il s'agit d'un triste concours de circonstances. Dès que la sécurité sera rétablie au sud du pays, vous et votre fille pourrez aller voir Sangyé. »

Susanne acquiesça mais le souverain lut dans son regard que sa patience ne serait pas infinie.

« Quant à toi, tu es encore plus belle que monsieur Elmsley ne t'avait décrite », dit-il en regardant Priya.

Le monarque prit congé de l'équipe et rappela son médecin lorsque ce dernier s'apprêtait à sortir.

« Qui va accompagner la botaniste ?

- Jigme, Votre Majesté.

- Es-tu sûr qu'il ne sait rien ?

- Certain », répondit Elmsley.

Le souverain regarda par la fenêtre d'un air songeur.

« L'épouse de ton ami, Susanne Goodwill, je ne suis pas sûr qu'elle ait foi en nous.

- Il faut la comprendre, cela fait dix ans qu'elle mène le même combat. Tant que sa fille ne sera pas guérie, elle doutera.

- Es-tu certain que nous y parviendrons ?

- Absolument, Votre Majesté.

- C'est drôle, je t'ai posé la même question le jour où je t'ai connu, et tu m'as donné la même réponse.

- M'étais-je trompé ?

- Non, Edward, tu ne t'étais pas trompé. Assure-toi qu'il en soit de même pour Priya.

- Entendu, Votre Majesté », répondit Elmsley, conscient que le monarque venait de lui donner l'autorisation qu'il attendait.

Le ministre leva les yeux au ciel en voyant Lehmann. L'expert était assis face à son ordinateur dans le hall de l'hôtel, dans le même fauteuil qu'il occupait la veille.

« Eh bien Yuri ! Vous n'avez pas dormi ?

- À peine, répondit l'expert. Le directeur général m'a demandé de lui envoyer mon rapport cette semaine. Je veux juste qu'il soit parfait, vous comprenez.

- Bien sûr, je comprends. Vous êtes perfectionniste.

- C'est cela. Et vous ? Vous allez au ministère ?

- À l'hôpital.

- À l'hôpital ? Vous êtes malade ?

- Non, je veux juste connaître les infrastructures du pays.

- C'est vrai, c'est ce que font les ministres de la Santé à l'étranger entre deux réunions, après tout. »

À l'entrée de l'hôpital de médecine traditionnelle, un panneau illustré expliquait les techniques d'acupuncture, de bain de vapeur aromatique et d'irrigation nasale. Le ministre parcourut les couloirs et observa les malades. La plupart souffraient de diabète, de paludisme ou d'infections gastro-intestinales provoquées par l'absence d'eau potable dans certaines régions.

Le ministre s'arrêta devant une chambre. Un enfant était allongé sur son lit, les yeux cloués au plafond. Il avait des difficultés à respirer et fermait les yeux à chaque expiration. L'enfant dévia son regard sans bouger la tête, comme s'il avait le cou brisé.

Le ministre disparut avant que le regard de l'enfant ne rencontre le sien. Il fit quelques pas et appuya sa main droite contre le mur, l'estomac retourné. Une infirmière l'aperçut et lui demanda s'il cherchait quelqu'un. Lorsqu'elle comprit à qui elle avait affaire, elle ouvrit de grands yeux et informa le personnel de tout l'étage.

Dix minutes plus tard, le directeur de l'hôpital reçut le ministre dans son bureau. Il le pria de s'excuser, personne ne l'avait informé de sa visite. Le ministre le tranquillisa et lui posa quelques questions sur le fonctionnement de l'hôpital.

« Nous sommes au bord de la saturation. L'hôpital absorbe à lui seul la moitié des patients de tout le pays, nous recevons trois cents personnes par jour et nous n'avons que sept *drungtshos*¹. Beaucoup de patients rentrent chez eux le soir sans aucun traitement, bien que les *drungtshos* et les *smenpas*² accumulent les heures supplémentaires. Cela paraît incroyable, mais il y a plus de guérisseurs dans notre pays que de personnel hospitalier.

- Le gouvernement prend-il les mesures nécessaires pour résoudre votre problème ?

- Il est encore trop tôt pour le savoir. Il a récemment approuvé l'extension de l'hôpital et élaboré un plan visant à installer une unité de médecine traditionnelle dans tous les hôpitaux du pays. Ce programme permettra à la médecine traditionnelle d'arriver dans les régions les plus retirées. Des *drungtshos* et des *smenpas* se rendront dans les villages et les centres religieux une fois par mois. Evidemment, ce programme est impossible à mettre en place avec le nombre actuel de *drungtshos*. Six *drungtshos* et dix *smenpas* ont été diplômés par l'Institut national de médecine traditionnelle cette année, mais c'est encore insuffisant. Beaucoup d'élèves abandonnent avant la fin de leur formation lorsqu'ils découvrent les conditions de travail qui les attendent. Enfin, nous faisons ce que nous pouvons, comme vous le voyez. »

Le directeur s'excusa, il ne voulait pas retenir le ministre trop longtemps. Il le remercia pour sa visite inattendue et son intérêt pour la réalité du terrain.

« Dites-moi, j'ai aperçu un garçon qui a l'air mal en point. Il doit avoir sept ou huit ans, il semble cloué à son lit.

- Oh, je vois de qui vous parlez, répondit le directeur dont la mine venait de s'assombrir. On nous a amené ce garçon hier, ils ne pouvaient rien faire pour lui dans son village.

- Savez-vous ce qu'il a ?

- Une vilaine pneumonie, j'en ai peur. Le pauvre, ses parents ont été ensevelis dans leur maison suite à un glissement de terrain il y a quelques semaines, et son oncle refuse de le garder.

- Il a l'air de souffrir le martyr.

- C'est un autre problème auquel nous sommes confrontés. Nous n'avons pas assez de médicaments pour tout le monde.

- Allez-vous pouvoir faire quelque chose pour lui ? »

Le silence du directeur lui révéla qu'il était condamné.

En sortant de l'hôpital, le ministre ne cessa de repenser au garçon. Il savait combien d'enfants mouraient dans les hôpitaux par faute de moyens, il connaissait les chiffres et avait lu des centaines de rapports sur ce sujet. La réalité qu'il croyait connaître venait de l'ébranler. Inaugurer un hôpital est une chose, affronter le regard d'un jeune mourant en

¹ Médecins traditionnels

² Assistantes

est une autre. Lui qui critiquait toujours les élus qui se faisaient photographier sur un chantier avec un casque, il réalisa soudain qu'il ne valait pas mieux qu'eux.

Pourtant, il n'avait jamais oublié tout au long de sa carrière qu'il devait rester proche du peuple, proche de la rue. Il se rappela ce président qui ne cessait de dire à ses ministres : « quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, ayez toujours l'oreille tendue vers la rue ». De sages paroles emportées par le premier courant d'air. Depuis quand s'était-il égaré ? Il se dit que c'était inévitable, qu'en politique, une vision d'ensemble obligeait à prendre de la hauteur sur les choses et, par conséquent, à s'en éloigner. Mais au fond de lui, cette explication ne le satisfaisait pas. Pour la première fois de sa carrière, le ministre se demanda s'il ne s'était pas trompé de combat.

Susanne passa la matinée à lire la presse internationale. La léthargie continuait à occuper tous les gros titres. On parlait désormais de plus de huit cents millions d'endormis dans le monde. Les experts internationaux venaient d'identifier un nouveau foyer important dans le nord de l'Inde, aux portes du Bhoutan.

Elle referma les journaux et regretta d'avoir lu toutes ces pages. Elle sentit une angoisse oppressante monter en elle, le même étau qui l'avait empêché de respirer chaque fois qu'elle avait vu sa fille entrer dans le bloc opératoire. *Et si Priya avait une nouvelle crise demain ? Et si Edward Elmsley m'avait menti ?*

Elle décida d'appeler le médecin de Sa Majesté.

« Edward, la personne qui va guérir Priya... Comment opère-t-elle exactement ?

- Susanne, je vous sens angoissée. Que se passe-t-il ?

- C'est juste que... Je suis désolée de vous le dire aussi brusquement, mais votre simple parole ne me suffit plus. J'ai besoin de m'accrocher à quelque chose de tangible. »

- Venez chez moi dans une heure. Venez avec votre fille. »

Le taxi déposa Susanne et Priya à l'adresse indiquée. Un citronnier occupait la moitié du jardin. De l'autre, une roseraie et une pelouse parfaitement entretenue. La porte s'ouvrit et Edward Elmsley apparut avec un grand sourire.

« J'aimerais vous présenter mon épouse et ma fille, dit le médecin en les invitant à entrer. Elles seront là dans une minute. Laissez-moi vous préparer une tasse de thé. »

Susanne et Priya se regardèrent, perplexes. Elmsley ne leur avait jamais parlé de sa famille et elle avaient supposé qu'il vivait seul. De petites cordes qui exhalaient une odeur de genévrier attira l'attention de la petite.

« Ce sont des cordelettes népalaises, dit le médecin en revenant avec trois tasses de thé. Vous avez dû remarquer qu'il existe une véritable culture du thé au Bhoutan. Les hommes peuvent passer des journées entières à discuter autour d'une tasse de thé. »

Il observa la réaction de ses invitées à la première gorgée.

« C'est excellent, dit Susanne. Qu'est-ce que c'est ?

- Le vôtre est aromatisé à la cardamome.

- Et le mien ? demanda Priya.

- Au gingembre. »

Une femme brune aux yeux noirs et une petite fille de l'âge de Priya entrèrent dans la pièce.

« Tu arrives juste pour l'heure du thé ! s'écria Elmsley en embrassant sa femme.

- Vous devez être Susanne. C'est un plaisir de vous connaître, dit-elle en lui tendant la main. Mon mari m'a beaucoup parlé de vous. Giulia, voici Priya. »

Les deux enfants s'étudièrent en silence.

« Susanne, j'ai cru comprendre au téléphone que vous doutiez des vertus du guérisseur, dit le médecin. Je ne vous en veux pas, c'est naturel après tout ce que vous avez enduré pendant toutes ces années. Vous m'avez demandé quelque chose de tangible. Auriez-vous davantage confiance en moi si vous entendiez le témoignage d'un miraculé ?

- C'est possible. »

Elmsley se tourna vers sa femme pour l'inviter à prendre la parole.

« Je suis moi-même une miraculée, Susanne. Je suis née aveugle. J'ai grandi sans savoir à quoi ressemblait le ciel. Ma perception du monde était...différente. J'ai eu la chance de rencontrer un homme extraordinaire, dit-elle en regardant son mari. Il m'a épousée malgré mon handicap et nous avons même fondé une famille. Je n'aurais jamais cru cela possible. Un jour, il a entendu parler d'un jeune moine capable de miracles. Le *dzongda*³ l'avait vu guérir des malades en leur parlant et en les touchant. Le *je khenpo*⁴ s'est rendu au monastère et a vu comment l'enfant posait ses mains sur la bouche d'une femme qui n'avait jamais parlé. La femme se mit à parler et remercia l'enfant. Tout le monde était stupéfait. Mon mari m'a proposé d'aller le voir. Au début, je m'y opposais, je m'étais faite à l'idée que je ne verrais jamais. Edward a tellement insisté que j'ai fini par accepter. »

Elle fit une pause et posa sa main sur celle de son mari.

« Le monastère se trouve au cœur de la jungle. Il est très difficile d'y accéder, seules quelques personnes savent comment s'y rendre. Imaginez ma réaction en entendant une voix d'enfant me disant qu'il allait me guérir. Je me demandais ce qu'il allait faire. Nous avons parlé pendant plus de deux heures, juste lui et moi. Il était extrêmement calme et incroyablement mûr pour son âge. Puis il m'a demandé si j'étais prête. Il s'est approché et a placé ses mains sur mes yeux en prononçant des paroles dans une langue que je ne comprenais pas. Il avait une voix différente, j'aurais juré que c'était une autre personne qui parlait. Ensuite, il m'a bandé les yeux avec un foulard et m'a demandé de retirer la bande une fois chez moi.

- Nous n'avons pas échangé un seul mot sur le chemin du retour, dit Elmsley.

- C'est vrai, nous ne savions même pas quoi nous dire, c'était une sensation étrange. Une fois rentrés, nous avons attendu que la nuit tombe. Mon mari m'a allongée sur le lit. Il a allumé une bougie et a retiré la bande délicatement. Je ne voyais qu'un énorme trou noir, je croyais que cela n'avait pas fonctionné. Edward m'a dit d'attendre, la pièce était très sombre et mes yeux devaient s'habituer à la lumière. Puis j'ai aperçu

³ Gouverneur d'un district

⁴ Chef spirituel du Bhoutan

une lueur lointaine. Elle était très floue au début et devint de plus en plus nette. Je m'en souviendrai toujours. La bougie. La bougie, c'est la première chose que j'ai vue avant le visage de mon mari. »

Guirlandes, fleurs et portraits de Sa Majesté décoraient les rues de Thimphou fermées à la circulation. La capitale, habituellement peu éclairée la nuit, se transforma en quelques jours en un immense sapin de Noël à l'occasion de la fête nationale. Deux heures avant le début des célébrations, les nouveaux arrivants eurent beaucoup de difficultés à trouver une place libre dans les gradins du stade. Les allées et venues des policiers, des soldats, des moines et des *dashos* annoncèrent l'arrivée imminente de Sa Majesté.

Diplomates, journalistes et investisseurs étrangers s'installèrent sous de larges tentes en coton blanc, près du pavillon officiel. Parmi les invités, se trouvaient Edward Elmsley et la délégation qu'il accompagnait. Le médecin de Sa Majesté salua quelques ambassadeurs, flatta longuement un journaliste de renommée pour son dernier article sur le Bhoutan et s'intéressa à un projet de construction d'un nouveau pont.

Parmi les gouverneurs qui s'agitaient sur la pelouse, Lehmann reconnut celui qui lui avait reproché de ne pas s'incliner devant lui à l'entrée du dzong. Priya ouvrit le sachet de fruits secs acheté à l'entrée du stade. Elmsley les avait avertis, ce genre d'évènement avait tendance à s'éterniser.

Le public se prosterna au passage du cortège de ministres, de la reine et du chef spirituel.

« Elle a l'air jeune, glissa Susanne au médecin.

- Elle est très intelligente pour son âge et très humble pour son statut. Le peuple la respecte beaucoup, elle sera une grande reine. »

Une fois la reine et le *je khenpo* installés, des tambours accompagnèrent des danseurs. Les murmures de la foule indiquèrent que le moment était proche. Le monarque apparut enfin, son *kabné* jaune safran élégamment déposé sur l'épaule gauche, suivi de son aide de camp et de son secrétaire. Il salua quelques hauts fonctionnaires, agita la main vers la foule prosternée et rejoignit à son tour le pavillon.

Un silence de cathédrale s'empara du stade au son de l'hymne national pendant que des soldats hissaient le drapeau. Le dragon blanc sur un fond rouge et jaune s'éleva fièrement dans les cieux.

La foule retint son souffle aux premières paroles du monarque. Il rappela l'importance de ce jour qui commémorait le couronnement du premier roi du Bhoutan unifié un siècle plus tôt. Il se réjouit du chemin parcouru et évoqua les défis à relever pour garantir un meilleur avenir aux générations futures. Il conclut en rappelant l'importance des quatre piliers du bonheur national brut.

L'arrivée de danseurs et de musiciens sur la pelouse marqua le début des festivités. Priya était fascinée par les costumes colorés des danseurs. Lehmann consulta sa montre et demanda au médecin du roi si les pirouettes des garçons déguisés allaient bientôt cesser.

« Dans l'avion, vous avez mentionné le bonheur national brut, dit Susanne en se tournant vers Bao.

- C'est exact, répondit la botaniste. Les Bhoutanais ont inventé ce concept dans les années 1970 en déclarant que les indices économiques et de développement étaient insuffisants pour déterminer le bonheur d'un peuple. Peu de pays ont accordé d'importance à ce concept à l'époque, mais il suscite l'intérêt de la communauté internationale depuis quelques années.

- Sur quoi se basent les Bhoutanais pour mesurer le bonheur des gens ?

- Le bonheur national brut repose sur quatre principes : le développement économique, la diffusion de la culture, la protection de l'environnement et la bonne gouvernance. Il sert de véritable base aux législateurs pour adopter certaines lois.

- Monsieur Lehmann semblait irrité lorsque vous en avez parlé dans l'avion.

- Oui, il n'aime pas que j'aborde le sujet, dit la botaniste en souriant.

- Pourquoi ? En quoi cela le gêne-t-il tant ?

- Lorsque les experts ont appris que le Bhoutan était l'unique pays au monde épargné par la léthargie, ils ont identifié les particularités de ce pays afin d'essayer de comprendre pourquoi le fléau frappait partout sauf ici. L'isolement du pays et le protectionnisme du gouvernement n'expliquent pas tout. Avant la fermeture des frontières, des personnes entraient et sortaient du pays tous les jours. Une des particularités du Bhoutan est celle sur laquelle nous travaillons. La vallée de Bumthang renferme des espèces de plantes médicinales que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Le bonheur national brut est une autre spécificité de ce pays, mais les experts préfèrent l'ignorer.

- Parce que cela dépasse le domaine scientifique, je présume.

- C'est cela. Le gouvernement bhoutanais a mentionné le bonheur de son peuple dans les différents rapports remis aux experts, mais cette thèse a été immédiatement écartée.

- Aucun Occidental n'accepterait de croire qu'un peuple est épargné par la léthargie parce qu'il est plus heureux que les autres.

- Non, les Occidentaux et les scientifiques ne croiraient jamais une chose pareille.

- Et vous, qu'en pensez-vous ?

- Vous avez l'air d'oublier que je suis une scientifique, Susanne.

- Mais vous n'êtes pas occidentale.

- En tant que scientifique, aucun élément ne me permet d'affirmer qu'un peuple heureux est davantage protégé contre les maladies.

- Et en tant qu'Orientale ?

- En tant qu'Orientale, je crois en beaucoup de choses. »

Une clameur accompagna le lâcher de ballons. Le monarque quitta le pavillon officiel et se dirigea vers les tentes réservées aux invités. Il échangea quelques mots avec les ambassadeurs placés aux premiers rangs et s'approcha des gradins pour un bain de foule, suivi d'une horde de journalistes cherchant à immortaliser cet instant historique.

Une danse traditionnelle clôtura les festivités. Sa Majesté, la reine et les ministres formèrent un cercle pour symboliser l'unité de la nation, puis quittèrent le stade dans

l'ordre inverse de leur présentation. La foule envahit aussitôt la pelouse. Des enfants tendirent les bras pour atteindre les ballons qui flottaient dans le ciel, d'autres se contorsionnèrent pour imiter les danseurs.

« Qu'en pensez-vous ? demanda Elmsley à Lehmann qui venait de se lever.

- Dommage qu'ils n'aient pas pensé à l'interprète, je ne comprends pas un mot de dzongkha.

- Ne vous en faites pas, vous pourrez lire le discours du roi dans la presse demain », répondit Elmsley en riant.

Le médecin du roi surprit le ministre en train de regarder avec insistance un des invités.

« Vous le connaissez ?

- Non, mais il a l'air plutôt tendu et en marge des autres.

- Il a de quoi être nerveux. C'est l'ambassadeur de l'Inde. Je ne sais pas si vous êtes au courant des rumeurs qui circulent depuis quelques jours. Certains pensent que l'attaque du convoi a été commanditée par le gouvernement indien.

- Le gouvernement central aurait ordonné aux bodos d'attaquer le convoi ?

- C'est ce qu'on dit. Pour obliger Sa Majesté à autoriser une intervention militaire.

- Si ce que vous dites est vrai, le conflit est loin d'être terminé, dit le ministre préoccupé.

- Les relations entre Delhi et Thimphou n'ont jamais été aussi tendues. L'Assemblée voulait exclure l'ambassadeur de l'Inde de la liste des invités. Sa Majesté a dû s'interposer en rappelant qu'aucune mesure ne devait être prise sans élément de preuve. »

L'ambassadeur de l'Inde salua un de ses homologues et quitta la grande tente.

« Edward, j'ai besoin que vous me rendiez un grand service.

- Bien sûr, répondit le médecin.

- Dites à Sa Majesté que je désire lui parler. Dites-lui que c'est urgent et confidentiel. »

Le pick-up quitta les rues désertes de Thimphou avant l'apparition des premiers vendeurs ambulants, à l'heure où la nuit et le jour se confondent. Il s'engagea dans une étroite vallée et traversa de denses forêts annonçant la proximité d'un col.

Bao ouvrit les yeux à un poste de contrôle, au moment où le conducteur remettait à un policier son permis de conduire. Il parut surpris d'apprendre qu'ils se dirigeaient vers la vallée de Bumthang.

« Vous ne franchirez jamais le deuxième col, il y a beaucoup trop de neige.

- Nous avons un bon véhicule », répondit Jigme, le guide choisi par le médecin du roi pour accompagner la botaniste.

Le policier leur fit signe de continuer en secouant la tête. Malgré l'assurance de sa réponse, Bao vit dans le rétroviseur intérieur de la préoccupation sur le visage du guide.

Ils parvinrent facilement au sommet du premier col. Plusieurs femmes se tenaient au bord de la route avec des paniers remplis de pommes, de noix et de fromage de yak. Quelques voitures étaient stationnées devant une cafétéria. Des voyageurs, surtout des étrangers, qui avaient fait une halte pour admirer les sommets enneigés et les chörtens avant de repartir.

Les premiers camions colorés baptisés *Speed Control* ou *Road King* apparurent dans la descente. Le conducteur, qui n'avait pas encore dit un mot, klaxonna et échoua à plusieurs tentatives de dépassement.

« Tout va bien ? demanda Jigme en se retournant. Ne vous en faites pas, il pourrait conduire les yeux fermés.

- J'ai déjà entendu ça quelque part », répondit la botaniste en pensant au convoi de Sa Majesté le jour de leur arrivée.

Le premier incident survint une heure plus tard : une dizaine de camions et de 4x4 arrêtés sur la route. Les chauffeurs descendus de leur véhicule avaient laissé les portes ouvertes et discutaient tranquillement. Jigme alla à leur rencontre et revint en secouant la tête.

« Un éboulement a bloqué une portion de la route. Impossible de passer. »

Bao longea la file de camions pour apprécier l'ampleur de l'éboulement. Un bout de falaise s'était détaché et d'énormes pierres bloquaient la voie. Les femmes et les enfants allumèrent un feu pour préparer le repas pendant que les hommes marchaient entre les rochers en commentant l'incident. Les bulldozers arrivèrent cinq heures plus tard pour dégager la route.

Le guide et le conducteur surent que le moment le plus délicat du voyage arrivait à l'approche du deuxième col. Au fur et à mesure qu'ils gagnaient de l'altitude, la neige accumulée sur les bas-côtés était de plus en plus haute. Le 4x4 commença à patiner sur la route verglacée. En cas de panne ou de sortie de route, il leur aurait fallu plusieurs heures de marche pour rejoindre le premier village en contrebas, un scénario auquel la botaniste ne voulait pas penser.

À la sortie d'un virage, ils aperçurent six jeunes qui essayaient de tracter une moto jusqu'au sommet. Deux d'entre eux tiraient sur des cordes attachées au guidon tandis que les autres poussaient la lourde moto. Le conducteur les aida à charger la moto à l'arrière du pickup et leur ouvrit les portes du véhicule. Quatre d'entre eux travaillaient pour la conservation des forêts et vivaient un peu plus haut, près du sommet. Les premiers sautèrent de voiture avant le sommet et les deux autres descendirent un peu plus bas avec leur moto.

Le pick-up arriva à l'orée des premières forêts de la région centrale, d'où provient la plupart du bois utilisé pour la construction des maisons bhoutanaises.

Jigme annonça l'heure du déjeuner. Le conducteur s'arrêta devant l'unique restaurant du village, manquant de renverser deux poules qui eurent tout juste le temps de s'écarter en battant des ailes.

« Le médecin de Sa Majesté m'a vaguement expliqué ce que vous faisiez ici, dit le guide. Vous êtes botaniste, c'est cela ?

- Exact, répondit Bao.

- Vous êtes déjà venue par ici ?

- Oui, il y a longtemps.
- Vous étiez venue faire des recherches ?
- En quelque sorte. L'Institut des services de médecine traditionnelle m'avait contactée. Ils étaient en train de réaliser une étude sur les espèces de plantes menacées de la vallée de Bumthang. Ils m'ont demandé d'identifier les espèces les plus vulnérables.

- Vous devez bien vous y connaître pour que l'Institut vous demande une chose pareille. »

Une fille d'une dizaine d'années retira leurs assiettes et leur offrit du thé. Bao eut des difficultés à la comprendre. L'isolement et la diversité des populations de la région centrale donna naissance à un dialecte qui s'est maintenu au fil du temps.

« Il n'a pas l'air très bavard, dit Bao en regardant le conducteur qui nettoyait les jantes du pickup avec un chiffon.

- Il parle uniquement lorsqu'il a bu. Mais quand il commence, plus personne ne l'arrête », dit le guide en riant.

Le groupe poursuivit sa route en silence. Ils roulèrent près de quatre heures et distinguèrent peu après le crépuscule les lumières de Jakar.

« Bienvenus dans la forteresse de l'oiseau blanc. »

La botaniste connaissait cette vieille légende selon laquelle un oiseau blanc aurait signalé l'emplacement actuel de la ville pour y construire un monastère.

Ils s'arrêtèrent devant une petite auberge. Le guide échangea quelques mots avec la propriétaire qui lui reprochait de ne pas venir la voir assez souvent.

« Et le conducteur ? demanda Bao pendant le dîner, étonnée de ne pas le voir attablé.

- Il s'est rappelé qu'il avait une amie ici. »

Le lendemain, le conducteur était déjà assis au volant quand Bao rejoignit le véhicule. Il mâchait tranquillement sa chique de bétel, sans parole inutile ni geste superflu, conscient que sa fonction consistait à transporter des personnes d'un point A à un point B.

« On y est, s'écria Jigme en arrivant au premier village rencontré. La voiture ne peut pas aller plus loin. »

Trois hommes sortirent d'une ferme, alertés par le moteur du pickup. Jigme les salua et expliqua à Bao qu'ils allaient être leurs caravaniers. Il lui demanda de lui montrer le plan de la vallée qu'elle avait elle-même tracé pendant que les caravaniers chargeaient les chevaux. Plusieurs croix indiquaient les villages et hameaux dans lesquels habitaient les guérisseurs que Bao désirait rencontrer. Jigme étudia le plan, frappé par la précision du tracé.

« Je peux vous dire deux choses, dit-il en regardant Bao. Il ne va pas falloir s'attarder en route et nous devrions nous tutoyer, car le voyage va être long.

- Qu'est-ce que tu attends ? » lança la botaniste qui avait déjà commencé à marcher.

Assis en face de son petit ordinateur qui refusait toujours de lui parler, Yuri Lehmann relut pour la treizième fois le rapport qu'il avait envoyé au directeur général.

Il opérait toujours de la même manière. Il annotait dans un carnet les idées qui lui passaient par la tête et élaborait son plan, la colonne vertébrale de son rapport. Lorsqu'il jugeait que les fruits de son intelligence étaient suffisamment mûrs pour être cueillis, il les détachait de leur branche et les projetait de l'autre côté de l'écran.

Il était fier de lui, il avait écrit le nombre de pages que doit contenir un rapport décent. Inspiré par un accès de fièvre épistolaire, ses longs doigts de pianiste avaient martelé les touches du clavier pendant près de cinq heures, un effort titanesque récompensé par un bain décontractant dans son jacuzzi privé.

Lehmann but son bol de café en consultant sa montre. C'était le jour du jugement premier, le jour de sa première vidéoconférence avec Hensberg, le directeur général des experts qui avait vu en lui une carcasse assez solide pour mener à bien une mission de cette envergure.

Une icône en bas de son écran le fit pâlir : il n'était plus connecté. Il bondit de son siège comme s'il venait de s'asseoir sur la chaise d'un fakir et se dirigea vers la réception avec la détermination d'un missile à tête chercheuse. Le couple qui était venu demander un plan de la ville à la réception prit la fuite à la vue du forcené. Le responsable de la sécurité, en entendant des cris, accourut et découvrit un homme qui ne cessait de crier « *Internet no working ! Internet no working !* » en brandissant un ordinateur miniature.

Dix minutes plus tard, l'expert était de nouveau connecté. Il pesta en voyant que le directeur l'avait appelé trois fois. Ajustement de lunettes, raclement de gorge.

« Lehmann ! Eh bien, je commençais à croire que vous aviez oublié le décalage horaire, dit Hensberg en se balançant dans son fauteuil en cuir noir.

- Je suis désolé, monsieur le Directeur, j'étais là mais...

- N'en parlons plus, j'ai un autre appel dans vingt minutes, allons à l'essentiel. Je ne vous cache pas que j'ai dû relire votre rapport trois fois avant d'en saisir tout le sens. »

L'expert se demanda s'il s'agissait d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle. Le directeur général était-il en train de lui dire qu'il n'était pas assez qualifié pour évaluer un rapport aussi brillant.

« Lehmann, vous m'aviez habitué à mieux. Les cahiers de doléances de la Révolution sont des lettres d'amour à côté de votre rapport.

- Monsieur le Directeur, puis-je faire un commentaire ?

- Il vaudrait mieux pour vous.

- Le traitement reçu par les autorités bhoutanaises a été ignoble depuis notre arrivée, et je pèse mes mots.

- C'est vrai, ils auraient dû nous informer qu'ils vous nettoieraient de la tête aux pieds et qu'ils fouilleraient vos bagages. Entre nous, vous auriez fait la même chose, n'est-ce pas ? »

L'expert acquiesça timidement.

« Cela dit, il n'était pas nécessaire d'indiquer que vous avez dû vous défendre bec et ongles pour obtenir la suite de luxe. Je ne crois pas que cette information soit assez pertinente pour figurer dans ce rapport.

- Je voulais juste que vous compreniez dans quelles conditions nous avons commencé à travailler.

- Lehmann, je me contrefous de vos états d'âme, gardez-les pour votre vieille tante. Que croyiez-vous en acceptant cette mission ? Qu'il s'agissait d'une promenade dominicale ? Si vous aspirez un jour à occuper ce fauteuil, il va falloir apprendre à marcher sur un champ de mines. J'ai misé gros en vous désignant, Lehmann. Beaucoup doutaient de votre leadership, ne me décevez pas.

- Entendu, monsieur le Directeur.

- Heureusement, votre équipe est composée d'éléments hautement qualifiés. Le ministre de la Santé et la botaniste ont fait du bon boulot jusque-là. Vous aussi, mais parbleu, Lehmann, soignez-moi la forme dans votre prochain rapport et soyez plus modéré dans vos propos.

- Oui, monsieur le Directeur.

- Bien. Tenez-moi informé si Bao trouve quelque chose.

- Une dernière chose, monsieur le Directeur.

- Dégagez, on va m'appeler d'un moment à l'autre.

- Que pensez-vous de la fille de madame Goodwill ?

- Ce que j'en pense ? Absolument rien. Cette gamine était notre monnaie d'échange pour envoyer notre équipe au Bhoutan, qu'ils la dépensent comme bon leur semble. »

L'expert se promit d'annoter cette métaphore dans son petit carnet.

« Lehmann ?

- Oui, monsieur le Directeur.

- Avez-vous vu un moine en lévitation ?

- En lévitation ?

- Oui, vous savez, ces moines assis en lotus qui flottent dans les airs.

- Non, pas jusqu'à présent. Pensez-vous que cette information est à inclure dans le prochain rapport ?

- Non, je voulais juste savoir si cela n'arrivait que dans les films. »

L'expert commença une phrase qu'Hensberg n'entendrait jamais, il venait de supprimer la face de son employé pour répondre au nouvel appel entrant.

« Bonjour, monsieur Hensberg.

- Bonjour, monsieur le Président. Je parlais à l'instant avec Lehmann. Avez-vous lu son rapport ?

- Puis-je être franc avec vous ?

- Je vous en prie, nous ne sommes pas devant la presse.

- Ce Yuri Lehmann est un abruti.

- Effectivement, vous faites preuve de franchise.

- Je vous ai demandé l'autorisation.

- Et je vous l'ai donnée.

- Son rapport me rappelle les lettres des passagers enragés qu'on m'avait forcé à lire lorsque j'étais ministre des Transports, dit le président.
- Ah oui, cette fameuse grève des contrôleurs aériens. On raconte que certains passagers sont restés bloqués plus de quarante-huit heures.
- Ne m'en parlez pas, un vrai cauchemar.
- Comment l'avez-vous résolue ?
- Comme toujours, j'ai sorti ma flûte et charmé les serpents.
- J'ai beaucoup à apprendre de vous, monsieur le Président. Moi aussi, j'ai des ambitions politiques.
- Vraiment ?
- Oui, je me suis toujours vu à la tête d'une commune, plus près des gens. Ce doit être si gratifiant.
- Tant qu'ils ne vous jettent pas leurs légumes à la figure, je veux bien le croire. Laissons de côté ces discussions pour le prochain sommet sur le changement climatique. Qu'allez-vous faire ? Allez-vous maintenir Lehmann à la tête des opérations ?
- C'est mon intention. Il paraît balourd à l'écrit mais il a la tête bien vissée.
- Je l'espère. Mais soyons clairs : s'il nous remet un autre torchon, j'ordonnerai que Solème prenne le relais.
- Et je ne m'y opposerai pas, monsieur le Président. »

Les deux hommes conclurent leur conversation en parlant de golf et de pêche, raccrochèrent le cœur léger et burent leur café froid.

Maman, il y a quelque chose que je ne t'ai pas encore dit. Nous sommes dans le pays de mes rêves. Celui des montagnes gigantesques et des gens qui sourient tout le temps.

- C'est vrai, tu m'en as parlé plusieurs fois. J'étais avec toi, n'est-ce pas ?
- Oui, tu marchais à mes côtés et tu semblais épuisée.
- Sais-tu où nous allions ? Allions-nous voir le moine guérisseur ?
- Je ne sais pas. Je crois que nous allions chercher un trésor. C'est peut-être lui, le trésor. »

Elles traversèrent la rue principale de Thimphou, bordée de boutiques aux façades colorées et dépourvues de vitrines. Des commerçants retiraient de grandes plaques de bois qu'ils avaient placées la veille devant leur local. Les femmes amusaient beaucoup Priya. Bien en chair, les cheveux noirs et courts, elles ne cessaient de parler et de rire en caressant sur leurs épaules les broches dorées qui ornaient leur habit. Coiffeurs, cordonniers et horlogers travaillaient minutieusement dans leur petit atelier, sans prêter attention aux bruits de l'extérieur. Le regard de Priya glissa vers l'étage supérieur, vers des maisons à pans de bois soutenues par des poutres aux fenêtres sculptées.

Comme tous les jours, déambulaient dans les rues de Thimphou fonctionnaires, paysans et moines à la recherche de légumes, de savon ou d'étoffes pour décorer un temple. Les moines, très intégrés dans la société bhoutanaise – tout le monde a un frère,

un cousin ou un ami moine – s'arrêtèrent plusieurs fois pour converser avec les vendeuses ou les passants.

Priya insista pour aller au marché, son lieu préféré. Elle adorait se perdre dans les allées colorées et bruyantes du marché où se succédaient les odeurs de fruits, de viande, de poisson salé et de cacahuètes. Une femme découpa une pastèque et glissa les morceaux dans un petit sachet en plastique qu'elle ferma à l'aide de deux cure-dents. Des vendeuses dormaient allongées derrière leurs grands amas de cacahuètes, de noisettes et de noix de cajou. D'autres soupesaient leurs légumes pour les convaincre de la qualité de leurs produits.

Les odeurs les plus fortes émanaient des étalages de viande et de poisson. Les bouchers avaient exposé leurs viandes fraîchement coupées autour desquelles tournaient des dizaines de mouches. Les chiens, étourdis par toutes ces odeurs, ne cessaient de rôder en attendant la fin du marché, pour s'offrir un nouveau festin.

Priya planta son cure-dent dans le dernier triangle de pastèque et reconnut le ministre de la Santé qui marchait dans leur direction, un sac en plastique dans la main.

« Comme le monde est petit, dit Susanne.

- Je suis venu acheter quelques gâteaux, dit le ministre en sortant de son sac des biscuits au beurre de cacahuète. C'est ce que j'ai trouvé de mieux pour remplacer la cigarette. »

Ils sortirent ensemble du marché et passèrent devant une école. Les écoliers portaient tous le même uniforme : pantalon gris, chemise blanche et cravate rayée. Rapidement, plusieurs têtes vinrent se coller aux barreaux pour regarder les étrangers avec un mélange de peur, d'amusement et de curiosité. Un garçon avait son bras autour de l'épaule de son ami qui lui parlait, tête baissée. Attendrie par la scène, Susanne sortit son appareil photo et leur demanda si elle pouvait les photographier. Quelqu'un dans la cour cria quelque chose et les deux garçons s'éloignèrent en courant.

« Je crois qu'ils ont pris peur en voyant l'appareil, dit Susanne.

- Certains pensent qu'on leur vole leur âme si on les prend en photo, expliqua le ministre.

- Nous pensions aller boire un thé, voulez-vous vous joindre à nous ?
- C'est gentil, mais je suis attendu au palais du roi.
- Au palais du roi ?
- Je vous expliquerai. »

Le palais royal dégageait une force étrange que le ministre ne parvenait à s'expliquer. Il se demanda s'il n'était pas en train de commettre une erreur lorsqu'il vit que le souverain portait le masque des mauvais jours.

« Edward m'a dit que vous vouliez me voir pour une question urgente et confidentielle.

- C'est au sujet des bodos, votre Majesté.
- Expliquez-vous.
- Monsieur Elmsley m'a confié que les relations entre Thimphou et Delhi étaient extrêmement tendues depuis l'attaque du convoi. Je voulais simplement vous dire que

j'entretiens une excellente relation avec le ministre des Affaires étrangères indien. Je qualifierais même cette relation d'amitié. »

À ces mots, le souverain se redressa sur son siège, se demandant où le ministre voulait en venir.

« Je n'ai nullement l'intention d'interférer dans vos affaires d'État. Je tiens simplement à ce que vous sachiez que j'ai dans mon jeu une carte qui peut vous être utile. »

Le monarque étudia le ministre pendant une bonne minute, se leva et fit quelques pas dans la pièce pour assimiler ce nouvel élément d'information. Il se rassit sans rien dire, décrocha son téléphone et donna plusieurs consignes.

« J'espère que vous n'avez rien de prévu aujourd'hui ou bien il va falloir annuler vos plans, dit le souverain en raccrochant. Je viens de convoquer le Premier ministre et le ministre des Affaires étrangères.

- Votre Majesté, je sais que le moment est mal choisi, mais j'ai une requête particulière à vous faire, et cela ne peut pas attendre.

- Je vous écoute. »

Les caravaniers se montrèrent optimistes en entamant leur deuxième jour de marche dans la vallée de Bumthang, « belle vallée » en dzongkha. Bao et Jigme parlèrent peu mais s'étudièrent beaucoup le premier jour, conscients que le temps de converser de manquerait pas.

Dans un des villages de la première vallée, célèbre pour ses tissages de laine, ils virent des tisserandes qui exposaient les vêtements qu'elles avaient confectionnés sur des pierres ou des planches de bois. Ils pénétrèrent dans une forêt de bouleaux, de chênes et d'érables. Jigme attira l'attention de Bao en lui montrant la touffe de poil d'un cerf sur un if, des traces de muntjac, de léopard et d'ours noir.

Peu avant la tombée de la nuit, ils entendirent des voix. Jigme ordonna aux caravaniers de s'arrêter et avança en compagnie de Bao. A travers les fougères, ils aperçurent deux hommes occidentaux en train d'examiner le sol, un fusil sur l'épaule.

« Regarde, il y en a d'autres ici », dit l'un d'entre eux en désignant le sentier.

Les deux hommes entendirent une troisième voix les appeler et ils repartirent. Jigme s'approcha du sentier et éclaira l'emplacement où se trouvaient les deux hommes qu'il pensait être des braconniers. Il ne vit que des herbes piétinées.

« Ici », dit Bao.

Jigme arrêta sa lampe sur des traces d'animaux, probablement les mêmes traces qui avaient attiré l'attention des deux hommes.

« Des dholes. »

Le guide réunit les caravaniers pour leur expliquer la situation. Ils décidèrent de poursuivre leur route jusqu'à la clairière où ils avaient l'intention de passer la nuit. Jigme mena le groupe en silence, brûlé par l'envie de savoir qui étaient ces hommes armés et ce qu'ils étaient venus faire dans sa vallée.

La clairière était occupée par une dizaine d'hommes, Bhoutanais et Occidentaux. Ils buvaient de la bière devant leurs tentes et préparaient un feu. La botaniste reconnut un des deux hommes aperçus quelques heures avant, devant une petite cabane éclairée située derrière les tentes.

« Ce ne sont pas des braconniers, dit Jigme en reconnaissant leurs uniformes. Ce sont des agents de la Division de la protection de la nature. Allons-y. »

En voyant des inconnus sortir des fourrés, deux hommes braquèrent leur fusil sur le guide.

« Ça va, ça va, dit l'homme qui sortait de la cabane. Veuillez les excuser, ils vous ont pris pour des dholes. Vous avez dû partir à l'aube pour parvenir jusqu'ici, je crois que vous apprécierez un bon repas. »

Autour du feu, les bouteilles de *chang* se débouchèrent et circulèrent de mains en mains. Le responsable de l'équipe expliqua le but de leur présence dans la vallée. Ils assuraient la formation d'agents de la Division de la protection de la nature pour une meilleure surveillance et connaissance des dholes. Les chiens sauvages faisaient des ravages parmi les troupeaux que les éleveurs laissaient parfois paître des semaines dans la nature.

« Et vous, où allez-vous ?

- Jusqu'en haut, répondit Bao à moitié ivre et morte de fatigue.

- Jusqu'en haut ! répéta le chef en riant. Ils vont jusqu'en haut ! »

Un des hommes traduisit les propos de Bao et tous, agents de la Division de la protection de la nature et caravaniers, éclatèrent de rire en même temps. Certains accompagnèrent leurs rires de mimes et désignèrent le ciel. Les rires auprès du feu s'achevèrent tard dans la nuit, lorsqu'il n'y eut plus aucune bouteille à déboucher.

Le lendemain, des relents de *chang* poursuivirent la botaniste toute la matinée jusqu'à l'apparition de rizières, vergers et champs de blé qui annonçaient la proximité d'un village. Elle discuta avec une dizaine de paysans qui récoltaient des plantes poussant en basse altitude pendant la période de cueillette. Tous affirmèrent posséder le permis de récolte obligatoire délivré par l'Institut des services de médecine traditionnelle, mais seulement trois furent en mesure de lui présenter leur document.

Après plusieurs jours de marche, ils gagnèrent un village aux maisons en pierre, signe d'un climat plus rude. Des maisons qui contrastaient avec les habitations en bambou de la plaine centrale. Le guide annonça à Bao qu'ils devaient changer les chevaux pour des yaks.

« Les chevaux ne supportent pas l'altitude, et les chemins abrupts et enneigés sont trop dangereux pour leurs sabots. »

Le guide et la botaniste trouvèrent facilement la maison du propriétaire des yaks. Une nouvelle équipe de caravaniers plaça les sacs sur les flancs des bêtes. Un des yaks se roula par terre pour se défaire de sa charge et refusa d'avancer. Quelques coups de pied sur le flanc furent nécessaires pour déplacer ses cinq cents kilos.

« Le yak est un animal précieux pour les villageois, dit Jigme après deux heures de marche silencieuse. Les villageois l'utilisent comme bête de somme. Ils font des cordes et des vêtements avec sa laine, du beurre et du fromage avec son lait.

- Malheureusement, ils représentent aussi un danger pour la survie de certaines plantes, observa Bao. Les yaks mangent toutes les herbes qu'ils trouvent dans les prairies. Ils couvrent une surface bien plus grande que les moutons et sont assez habiles pour aller paître derrière des rochers ou dans des sentiers étroits. On constate une accélération de la destruction écologique dans les zones où paissent les yaks.

- Bao, je dois dire que tu me surprends tous les jours. Es-tu sûre de ne pas être née dans cette vallée ? »

La botaniste sourit avant de poursuivre.

« Dans le rapport que j'ai remis à l'Institut il y a six ans, on m'avait demandé d'identifier dix facteurs de risque pour l'utilisation durable des plantes. Le yak en fait partie.

- Quels autres facteurs as-tu identifiés ?

- Ils sont de quatre types : biologiques, écologiques, sociaux et économiques. Les plantes ont des cycles de vie différents et certains habitats sont plus fragiles que d'autres. Par exemple, si la plante est cueillie avant qu'elle n'arrive à maturité et si la technique employée n'est pas appropriée, on met en danger la survie de l'espèce. Malheureusement, les cueilleurs sont souvent mal informés. Ils ne respectent pas les cycles de vie des plantes ou utilisent de mauvaises techniques. Involontairement, dans la plupart des cas.

- Dans la plupart des cas ?

- Allons, Jigme, tu es né dans cette vallée, tu sais mieux que moi ce qu'il s'y passe. »

Le guide baissa la tête. Il avait lui aussi assisté, impuissant, à la hausse de la demande et à la chute des prix, résultat de la mondialisation et de la concurrence des pays voisins. La recherche du profit n'épargnait pas sa vallée. Elle se faisait au détriment de l'environnement et certains agriculteurs n'hésitaient pas à cueillir le plus grand nombre de plantes en utilisant des techniques inappropriées sans respecter leur cycle de vie afin de maximiser leurs gains, pour les revendre ensuite au marché noir.

Ils passèrent la nuit dans un monastère. Bao conversa plusieurs heures avec un moine qui s'apprêtait à effectuer sa troisième retraite spirituelle de trois ans dans la plus grande solitude. Constatant l'intérêt de la botaniste, il l'emmena dans une bibliothèque qui renfermait de vieux manuscrits. Bao découvrit avec étonnement d'authentiques trésors très bien conservés. Son regard s'arrêta sur un ouvrage de phytothérapie. Le manuscrit mentionnait les vertus des plantes médicinales utilisées par les guérisseurs bhoutanais depuis des millénaires. Le moine hochait la tête pour l'autoriser à le consulter.

« C'est extraordinaire », murmura la botaniste consciente qu'elle tenait entre les mains une des premières pharmacopées.

Le manuscrit répertoriait des plantes dont la plupart étaient encore utilisées par les guérisseurs et les hôpitaux. Un nom attira son attention. Le lotus des dieux. D'après une vieille légende, seules les divinités pouvaient cueillir et utiliser cette plante sacrée. Pendant des siècles, Bhoutanais et botanistes venus du monde entier arpentèrent la vallée de Bumthang à la recherche de cette plante. Personne n'était parvenu à la trouver.

« On dirait que vous venez de faire une découverte.

- Non, répond la botaniste en refermant le manuscrit. Je suis juste surprise de découvrir un écrit aussi ancien. »

Le moine regarda Bao s'éloigner. Il remit soigneusement le manuscrit à sa place et referma les trois lourds cadenas de la porte de la bibliothèque.

Le ministre de la Santé buvait tranquillement son café dans le bar de l'hôtel quand il vit Yuri Lehmann marcher dans sa direction avec la détermination d'un missile à tête chercheuse.

« Susanne m'a dit que vous étiez allé voir le roi. Puis-je savoir ce que cela signifie ?

- Cela signifie que j'avais besoin de m'entretenir avec lui.

- Je vous rappelle que...

- Inutile de me rappeler que vous êtes à la tête de cette mission », coupa le ministre d'une voix autoritaire.

Les deux hommes comprirent que la confrontation qui semblait inévitable était en train de se produire.

« Puis-je savoir en quoi consistait cette entrevue secrète ?

- Non.

- Votre comportement aura des conséquences, Charles, dit l'expert en pointant son doigt menaçant vers le ministre.

- Je dois justement appeler le président. Si vous avez quelque chose à lui dire, je serai dans ma chambre. »

Le ministre sourit en imaginant la scène à l'intérieur de la cervelle de l'expert. S'il était possible d'insérer une micro-caméra sous le cortex cérébral de Lehmann, nous y verrions une multitude de petits diables aux longues phalanges et armés de petits ordinateurs galopant sur la substance blanche, sautant par-dessus les scissures, passant du lobe pariétal au lobe occipital jusqu'au cervelet pour l'interroger sur la conversation secrète maintenue entre ce gredin de ministre et ce monarque né dans une fleur de lotus qui se déplace en tigresse volante.

« Bonjour, monsieur le Président.

- Bonjour, Charles. J'imagine que vous m'appellez au sujet de la pétition du roi. Vous êtes conscient qu'il s'agit là d'une pétition inusuelle, n'est-ce pas ?

- Tout comme la situation que nous traversons, monsieur le Président.

- Si je comprends bien, ils vous demandent d'agir en tant que médiateur, c'est cela ?

- Oui, ils m'ont demandé de les aider à rouvrir les discussions avec le gouvernement indien. Les relations entre les deux pays sont extrêmement tendues et j'ai quelques amis haut placés en Inde.

- Qu'avons-nous à y gagner ?

- À part le fait que cela faciliterait nos recherches, la paix et des vies humaines, monsieur le Président. »

Le chef du gouvernement se demanda si l'air himalayen était la cause de la réponse utopiste de son ministre.

« C'est entendu, vous avez carte blanche, mais à deux conditions : votre nouveau rôle ne doit en aucun cas interférer avec la mission première pour laquelle je vous ai momentanément libéré de vos fonctions, et rien de tout cela ne doit être rendu public.

- Très bien, monsieur le Président.

- Bien. Dites-moi, vous entendez-vous bien avec Lehmann ?

- Nous nous entendons.
- C'est bien ce que je pensais. C'est un écervelé, vous avez dû vous en rendre compte.

- Disons que nous n'avons pas la même façon de procéder.
- À la moindre étincelle ou au moindre faux pas, prévenez-moi et je m'arrange pour le jeter dans le premier avion. Je commence à me demander si Hensberg avait toute sa tête en le désignant.

- Monsieur le Président, pardonnez-moi d'insister, mais j'aimerais savoir si vous avez étudié ma deuxième requête. »

Le chef de l'État marqua une nouvelle pause, réfléchit à la façon dont il pourrait duper son ministre et arriva à la conclusion que ce n'était pas à Solème qu'il ferait avaler une histoire de princesse retenue prisonnière dans un donjon.

« Pour être tout à fait honnête, je n'ai pas eu une seule seconde pour y réfléchir. Vous devez savoir que la léthargie a encore sévèrement frappé ces derniers jours. Par ailleurs, je vous avoue que le rôle de chef du gouvernement et de ministre de la Santé *ad interim* dans un moment pareil me laisse très peu de temps pour ce genre de choses.

- Monsieur le Président, je suis conscient de la gravité de la situation, mais la vie d'un enfant est en jeu et Sa Majesté a autorisé sa sortie pour recevoir les soins dont il a besoin.

- Solème, je jurerais à vous entendre qu'il s'agit de votre propre fils. Nous ne pouvons pas accueillir tous les mêmes malades, vous n'êtes quand même pas né hier ! »

Le ministre décida de jouer une de ses meilleures cartes.

« Monsieur le Président, vous souvenez-vous de l'affaire Valdeck ?

- Ce juge assassiné ? Bien sûr que je m'en souviens, je vous rappelle que j'étais ministre de l'Intérieur à l'époque.

- Et vous m'avez nommé à la tête du ministère lorsque vous avez été élu.

- Où voulez-vous en venir, Solème ? Ce juge a été tué par un déséquilibré mental qui a été jugé et emprisonné.

- Et qui a été retrouvé pendu dans sa cellule après avoir mentionné des instructions venant du plus haut niveau.

- Vous n'allez tout de même pas croire les paroles d'un dégénéré qui ne cherchait qu'à attirer l'attention des médias et provoquer un scandale avec des prétendues écoutes téléphoniques.

- Un scandale qui s'est terminé parce que ces prétendues écoutes n'ont jamais vu le jour. »

Un froid terrible envahit la ligne téléphonique.

« Envoyez-moi toutes les informations nécessaires afin de coordonner l'arrivée de ce garçon sur le territoire.

- Je vous enverrai cela au plus vite, monsieur le Président.

- Charles, vous et moi savons ce que tout cela signifie, n'est-ce pas ?

- Oui, monsieur le Président.

- Bien », répondit le président avant de raccrocher.

Le ministre se rendit à l'hôpital, trouva le directeur et lui annonça le but de sa visite. Il s'attendait à voir le directeur se réjouir de la nouvelle, mais ce dernier n'avait pas l'air convaincu.

« Je ne sais pas s'il supportera un tel voyage.

- Combien de chances de survie a-t-il s'il reste ici ?

- Si Sa Majesté a autorisé son transfert et si votre gouvernement est prêt à le recevoir, je ne puis m'y opposer. Mais il vous faut le consentement du garçon. »

L'estomac du ministre se noua dans le couloir qui menait à la chambre de l'enfant. Il le trouva dans la même position, allongé sur le dos, les yeux fixés au plafond, émettant un son rauque à chaque inspiration.

Le directeur fit signe au ministre de le suivre et s'approcha lentement du lit. Le garçon tourna la tête vers la fenêtre.

« Il y a quelqu'un ici qui aimerait t'aider, dit le directeur. Il veut te soigner. Mais pour y parvenir, tu devrais accepter de faire un long voyage. Ce monsieur m'a demandé d'autoriser ce voyage, mais je ne le ferai que si tu es d'accord. »

Le garçon sembla hésiter. Entre deux inspirations douloureuses, ses yeux vinrent rencontrer ceux du directeur, puis ceux du ministre. Il n'avait guère besoin de parler pour se faire comprendre. Une larme perla sur sa joue, la larme d'un enfant qui a envie de vivre.

« Comment avez-vous fait pour convaincre le président dans un moment pareil ? demanda le directeur de l'hôpital dans le couloir.

- J'ai passé la plupart de mes soirées à jouer au poker quand j'étais étudiant. Le poker requiert une qualité qui s'avère aussi très efficace en politique.

- Laquelle ?

- Le bluff. »

La foule était réunie depuis l'aube derrière les barrières de sécurité. Les femmes, vêtues de leur plus belle *kira*, plaisantaient tandis que les hommes parlaient des derniers arrangements de mariage. L'ajout d'un terrain ou d'une maison faisait souvent pencher favorablement la balance et persuadait les pères les plus réticents.

Non loin de l'entrée du dzong, Priya attendait avec impatience l'arrivée des danseurs aux côtés de sa mère, de Lehmann, du ministre et du médecin de Sa Majesté. Edward Elmsley avait insisté pour leur faire découvrir un des plus grands festivals du Bhoutan, dans une petite ville à l'ouest de Thimphou.

Une clameur jaillit de la foule à la vue des premiers danseurs aux masques d'animaux. Des hommes en costume rouge et noir lancèrent des pétards vers les barrières. La foule amusée cria à leur passage, les enfants se bouchèrent les oreilles au son des pétards.

Le médecin de Sa Majesté expliqua au groupe que les danseurs reconstituaient une ancienne bataille. Le public se tut au passage de la procession de lamas qui avançait lentement au rythme des roulements de tambour. Les curieux situés près des barrières se bousculèrent pour recevoir leur bénédiction. Tout le monde se prosterna devant le chef de l'Église du Bhoutan qui fermait la procession.

« La danse du jugement des morts », dit Elmsley à l'arrivée d'un autre groupe de danseurs aux masques de cerf, de tigre, de grenouille ou d'aigle qui se tordaient au rythme des cymbales.

La scène représentait des défunts devant leurs juges. Ces derniers plaçaient sur les plateaux d'une balance de petits cailloux blancs et noirs qui symbolisaient leurs bonnes et mauvaises actions. Le dieu de la mort attendait de voir de quel côté penchait la balance pour prononcer son verdict.

« Comme vous le voyez, les festivals ont aussi une fonction morale. »

De grands rires accompagnèrent l'entrée des clowns. Ils déambulèrent devant le public, s'arrêtèrent les mains sur les hanches devant les enfants et se donnèrent des coups de pied. Un d'entre eux apparut avec un grand pénis en bois qui fit rire tout le monde, y compris les moines.

Le public se dispersa en riant et en commentant les numéros des clowns. Elmsley vit au loin un champ vers lequel se dirigeaient la plupart des curieux.

« Allons-y, je crois que c'est une compétition de tir à l'arc. »

Armés d'arcs en bambou, les archers étaient entourés de plusieurs femmes. Certaines chantaient des chansons pour les encourager, d'autres essayaient de les déconcentrer en les imitant et en se moquant de leur gros ventre. Les archers, imperturbables, atteignaient presque toujours le centre de la cible.

« Le tir à l'arc est le sport national ici », dit le médecin du roi.

Ils partagèrent leur repas avec les villageois. Une adolescente tendit une vieille bouteille en plastique remplie d'un liquide transparent au ministre. Il n'osa refuser l'invitation d'une enfant et saisit la bouteille en la remerciant. Elmsley donna un léger coup de coude à Susanne pour lui indiquer de ne rien perdre de la scène. Le ministre remplit sa coupe en bois et celle de l'expert. Les deux hommes, tenant à oublier les querelles du passé, levèrent leur coupe et la vidèrent d'un trait. Les villageois éclatèrent de rire en les voyant recracher la moitié du liquide.

« Qu'est-ce que c'est ? s'écria le ministre en regardant l'adolescente qui riait avec malice.

- De l'*arra*, » répondit Elmsley.

Une femme saisit la bouteille. L'expert et le ministre posèrent rapidement leur main sur leur coupe. La femme vexée fit un commentaire qui amusa tout le monde.

« Vous ne pouvez pas violer la règle, dit le médecin. Le premier verre est optionnel mais le deuxième est obligatoire. »

Les deux hommes se regardèrent horrifiés pendant que la femme remplissait de nouveau les coupes. Les cris d'encouragement et les poings sur la table crispèrent davantage les deux hommes. Ils s'observèrent et hésitèrent longtemps, chacun attendant que l'autre porte sa coupe à ses lèvres. Le ministre opta pour la violence. Quand il posa violemment sa coupe vide sur la table, l'expert avait à peine approché ses lèvres de la sienne, tel un canard goûtant l'eau de la mare avant de s'y jeter.

Une des femmes jugea que Lehmann avait besoin d'aide et lui donna un coup de coude. Le choc de la coupe sur ses dents produisit un bruit de tronc creux. La moitié du tord-boyaux tacha le *gho* de l'expert, l'autre s'engouffra dans sa tranchée.

Les cris de victoire couvrirent les plaintes des deux hommes. On commenta les différentes stratégies adoptées. La femme qui avait assisté Lehmann lui donna une tape amicale sur l'épaule pour s'excuser.

Le ministre, qui venait de rouvrir les yeux, vit que Lehmann se tenait la tête entre les mains. Les deux hommes étaient si occupés à se reconforter qu'ils virent trop tard la femme en train remplir les coupes.

« Non ! Non ! C'est terminé ! s'écria le ministre.

- Je suis désolé, dit Elmsley. Le chiffre deux porte malheur au Bhoutan, vous ne pouvez pas en rester là.

- Il en est hors de question ! » rétorqua Lehmann.

Les femmes se mirent à gesticuler et à crier en même temps en le pointant du doigt.

« Je suis désolé, le numéro est terminé.

- Allons, monsieur Lehmann, il s'agit du dernier, dit Elmsley. Je vous ramènerai à l'hôtel, vous n'avez pas à vous inquiéter. »

Voyant les deux hommes indécis, les femmes se levèrent pour les obliger à boire. Quatre d'entre elles leur saisirent les bras, une s'assit sur leurs genoux tandis que la dernière leur versait directement la bouteille sur les lèvres.

« Non ! Je vous dis que non ! hurla Lehmann en se débattant comme un diable.

- Elles n'en font pas un peu trop ? demanda Susanne.

- La première fois est toujours la plus difficile », dit le médecin en riant.

Les femmes leur pincèrent les bras, les cuisses et le nez pour les forcer à ouvrir la bouche. Après une minute de résistance héroïque, l'expert et le ministre desserrèrent les mâchoires, suffisamment pour y glisser une cuillère et y verser l'*arra*.

Une nouvelle clameur félicita les champions. Des dizaines de curieux s'étaient arrêtés pour assister au spectacle. Les femmes s'éloignèrent en riant et les hommes échangèrent leurs opinions en ouvrant de nouvelles bouteilles de *chang*.

Après être restés allongés sur le sol une dizaine de minutes, l'expert et le ministre relevèrent la tête et adressèrent un regard assassin au médecin du roi.

« Si cela peut vous rassurer, vous avez livré une résistance exemplaire. Il n'en a fallu que deux d'entre elles pour m'immobiliser. »

Bao se sentit dans son élément en sortant de sa tente. Elle n'aurait manqué ce spectacle pour rien au monde. Elle contempla avec une innocence d'enfant comment le soleil embrasait les gigantesques sommets enneigés en se disant qu'il y a des fois qui sont toujours premières.

Les lourdes couvertures en poil de yak commencèrent à bouger avec les premières lueurs. La botaniste se demanda comment les caravaniers pouvaient supporter de telles conditions. Une épaisse couche de givre recouvrait les couvertures et les yaks. Le guide apparut à son tour, salua Bao d'un signe de tête et s'agenouilla entre deux rochers pour préparer le thé.

La liste de Bao s'amenuisait au fil des jours. Elle avait rencontré la plupart des guérisseurs qui figuraient sur la liste remise par le directeur de l'Institut. Elle s'était demandé à plusieurs reprises si elle perdait son temps en marchant entre lacs et glaciers sans l'ombre d'une âme humaine, mais le souvenir de la léthargie l'avait encouragé à poursuivre.

La botaniste constata que les guérisseurs locaux avaient des profils très différents. Certains vivaient dans des habitations en bambou rudimentaires qui menaçaient de s'effondrer à tout moment. D'autres résidaient dans de grandes maisons bâties sur trois étages. Le premier était réservé au bétail, le deuxième aux pièces de vie et le troisième, dépourvu de toit, servait d'entrepôt pour stocker les récoltes et les produits de la ferme.

Les lieux de stockage et les techniques employées différaient également d'un guérisseur à l'autre. Les plantes étaient parfois conservées dans un tiroir ou sur une étagère, par manque de place. Dans certaines maisons, Bao découvrit des laboratoires improvisés, des pièces entières réservées au stockage de plantes classées par espèces. Tous vantaient leurs pouvoirs de guérison. Cependant, aucun ne possédait une nouvelle espèce ou n'était capable de fournir une explication cohérente sur la cause du fléau.

Après avoir traversé des forêts et des déserts de pierre, ils passèrent devant les ruines d'une forteresse. Ces vestiges rappelèrent à Bao que ce sentier était autrefois emprunté par les commerçants qui allaient acheter ou vendre du sel, de l'orge ou des étoffes. Au sommet du col, les caravaniers crièrent quelque chose qu'elle ne parvint pas à saisir.

« Les dieux sont vainqueurs, les démons sont vaincus », traduisit le guide.

Un soir, après avoir installé le campement, le guide vit de longues traînées blanches dans le ciel. Il parla longuement avec les caravaniers. Bao venait de se glisser dans son sac de couchage lorsqu'elle entendit les premiers flocons se déposer sur sa toile. Quelques flocons ne constituaient pas un réel danger, mais le poids de la neige accumulée pouvait faire plier une tente. Refusant l'idée de dormir dehors avec les yaks, elle préféra resta éveillée toute la nuit et secouer régulièrement la toile.

Aux premières lueurs, aucun mot ne fut nécessaire pour savoir qu'ils avaient tous connu le même sort. La neige tombait en moindre quantité mais Jigme craignait que certains endroits soient inaccessibles. La neige cessa de tomber peu avant midi, laissant place à un soleil radieux.

« Regarde, dit le guide en désignant des plumes de coq des neiges.

- Un léopard des neiges, répondit Bao. Cela fait longtemps que je n'en ai pas vus. »

Après deux autres journées éprouvantes et des conversations infructueuses avec les guérisseurs, la botaniste réalisa que son périple touchait à sa fin. Son dernier espoir résidait dans un petit hameau composé d'une dizaine de maisons en pierre. Le guérisseur qui y habitait était connu dans toute la vallée, certains malades marchaient plusieurs jours pour recevoir ses soins.

Le groupe s'arrêta devant un petit temple accessible par une échelle en bois, à l'entrée du village. À l'intérieur, plusieurs statues à l'aspect terrifiant. Bao reconnut une d'entre elles, celle de Guru Rinpoché, le deuxième bouddha. Il montait un tigre volant, les dents acérées et les yeux hors de la tête.

Le guérisseur, averti par ses filles, sortit à leur rencontre et invita la botaniste à entrer. Il prépara du thé et lui confia que sa visite ne le surprenait guère.

« Vous ne le savez peut-être pas, mademoiselle Yandong, mais on vous connaît bien par ici. Les plantes ont des oreilles. »

En dépit de son isolement et de son détachement apparent avec le monde extérieur, l'homme qui se trouvait en face d'elle était très cultivé et bien informé. Il parlait sans tabou de politique et d'économie, et suivait avec grand intérêt l'évolution de la léthargie. Il ajouta sans détour qu'il connaissait le motif de sa visite, mais qu'il ne pouvait malheureusement pas lui être utile.

« Croyez-moi, si j'avais connaissance d'une plante ou d'une molécule susceptible d'immuniser contre la léthargie, je serais allé trouver Sa Majesté en personne.

- Avez-vous entendu parler du lotus des dieux ?

- Bien sûr. Tout guérisseur a rêvé de trouver une plante capable de guérir tous les maux, mais je crains qu'elle ne demeure à jamais la plante des dieux.
- Saviez-vous que des textes anciens mentionnaient l'existence de cette plante ?
- Oui, plusieurs textes en parlent, mais personne n'a jamais été en mesure de la trouver. »

La réponse du guérisseur assombrit le visage de la botaniste, qui espérait avoir fait une importante découverte dans la bibliothèque du monastère.

Le lendemain, des rires d'enfants tirèrent Bao de son sommeil. Elle avait l'impression d'avoir dormi des jours entiers. Elle sortit la tête de sa tente et aperçut les filles du guérisseur qui visaient une capsule de bière avec un lance-pierres. Elle regarda avec mélancolie les caravaniers qui chargeaient les yaks.

« Vous ne refuserez tout de même pas une dernière tasse de thé ? »

La botaniste entra dans la maison du guérisseur, souhaitant retarder autant que possible le chemin du retour. Un retour au goût amer, un goût d'échec.

« Je m'attendais à voir le médecin de sa Majesté, dit le guérisseur en lui tendant une tasse de thé.

- Edward Elmsley ? Vous le connaissez ?
- Pas personnellement, mais je l'ai vu plusieurs fois par ici.
- Savez-vous ce qu'il venait faire ?
- Non, il ne s'arrêtait jamais, il ne faisait que passer. La première fois que je l'ai vu, je n'y ai pas attaché d'importance particulière. C'est en le voyant l'année suivante que je l'ai reconnu. Je l'avais rencontré quelques années plus tôt, lors d'une conférence organisée par le ministère de la Santé.
- Et vous ne lui avez pas parlé ?
- Non. C'est drôle, ajouta le guérisseur après une courte pause, mais j'avais l'impression qu'il ne voulait pas qu'on le reconnaisse.
- Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?
- Il avait le visage recouvert et ne portait pas les vêtements que portent habituellement les étrangers ou les gens de la ville. On aurait pu le confondre avec un fermier ou un berger de la vallée.
- Vous ne savez donc pas où il se rendait, je suppose.
- Non. Il marchait dans cette direction », précisa le guérisseur en indiquant un sentier.

Perplexe, la botaniste remercia le guérisseur et alla trouver Jigme.

« J'espère que tu plaisantes, Bao. Il n'y a rien après ce hameau, seulement de la roche et de la glace.

- Il affirme avoir vu le médecin personnel du roi marcher dans cette direction. Il devait bien avoir une raison.

- Tu n'auras qu'à la lui demander, coupa Jigme. Bao, je suis né ici, je peux t'assurer qu'il n'y a rien après ce village. Les yaks ne peuvent pas supporter un plus long voyage. Les caravaniers ne demandent qu'à rentrer et je t'avoue que moi aussi, je commence à être épuisé. »

Tandis que la caravane entreprenait sa longue descente, Bao se retourna une dernière fois, se demandant ce qui avait bien pu pousser Edward Elmsley à marcher à plusieurs reprises en direction de ces gigantesques glaciers.

Le thé chez les Elmsley devint rapidement une habitude pour Susanne et Priya. Le récit émouvant de la femme du médecin les toucha profondément et madame Elmsley avaient insisté pour qu'elles reviennent. Elle s'intéressait beaucoup à la vie occidentale ou, comme elle disait souvent, à ce qui se passait derrière ses montagnes.

Giulia leur ouvrait toujours la porte. Une odeur d'encens embaumait la pièce principale, une odeur différente chaque jour. La fille des Elmsley prenait Priya par la main pour l'emmener jouer avec elle dans la cour, jusqu'à l'heure du thé.

« Laisse-les tranquilles, disait madame Elmsley à son mari, elles viendront si elles en ont envie.

- Le thé est une tradition nationale à laquelle il faut la soumettre dès le plus jeune âge », répondait son mari.

Edward Elmsley était un grand amateur de thé. En tant que médecin, il était fasciné par les vertus des plantes, mais il aimait également le rituel de la préparation, la tranquillité et les discussions autour d'une tasse de thé.

Un jour, Susanne profita de l'absence du médecin pour interroger sa femme.

« Je ne sais toujours pas comment votre mari est devenu le médecin de Sa Majesté.

- Il ne vous l'a pas dit ? Il y a treize ans, le fils du souverain est allé en Europe pour se faire opérer d'une tumeur cérébrale. Il n'était qu'un enfant à l'époque. C'est Edward qui l'a opéré. L'intervention fut un succès. Sa Majesté a invité Edward au Bhoutan pour le remercier et il est tombé littéralement amoureux de notre pays. Le roi lui a proposé de devenir son médecin personnel. Edward est rentré chez lui pour faire sa valise et une semaine plus tard, il était de retour. Lorsque Sa Majesté a abdiqué en faveur de son fils, celui-ci a déclaré publiquement qu'il faisait partie de la famille.

- Je vois qu'il n'est pas seulement tombé amoureux du pays, dit Susanne en souriant.

- C'est vrai, nous nous sommes plus tout de suite. Il avait quelque chose de différent. Vous savez, lorsque vous avez un handicap, il n'y a rien de pire que de sentir la compassion dans la voix des gens. Edward le savait et faisait exactement le contraire. Il osait même plaisanter, il me disait parfois que j'avais besoin de lunettes.

- Vous l'aimez, cela se voit.

- Pas autant que moi », dit Elmsley en entrant dans la pièce.

Le couple proposa à Susanne de rester jusqu'au dîner. En voyant deux yeux bleus en train de la supplier, elle ne put refuser.

« Je vais aller faire quelques courses, je n'en aurai pas pour longtemps, dit madame Elmsley en se levant.

- Laissez-moi vous accompagner, dit Susanne.

- Moi aussi ! lança Giulia.

- Eh bien, qui va être mon assistante ? demanda Elmsley en regardant sa fille, les mains sur les hanches.

- Je peux vous aider », proposa Priya.

Un sourire radieux illumina le visage du médecin.

« Je vais te trouver un tablier sur-mesure. »

Une fois seul avec Priya, Elmsley lui montra comment découper les tomates et les concombres, puis étala sur la table de gros piments qui accompagneraient le fromage de yak.

« Faisons une pause, c'est l'heure du thé. »

Il regarda Priya enlever son tablier et courir dans le salon en sautillant. Il ne pensait pas qu'il s'attacherait si rapidement à elle. Lorsqu'il l'observait, il revoyait en elle l'homme qui lui avait sauvé la vie.

« Sais-tu que le thé existe depuis des millénaires ? dit Elmsley en revenant avec deux tasses de thé. Sa préparation, sa couleur et son goût peuvent être différents selon les endroits. Mais il y a une chose que tu retrouveras toujours : la paix qui s'installe autour d'une tasse de thé. »

Priya n'écouta que la moitié de ce que lui disait le médecin, trop occupée à remuer les feuilles à la surface de sa tasse.

« En réalité, ce n'est pas du thé que tu bois. C'est une tisane.

- Je croyais que c'était la même chose.

- Oui, beaucoup de gens croient que c'est la même chose. Le thé est préparé avec des feuilles de théier. Si on utilise une autre plante, on parle de tisane.

- En tout cas, c'est drôlement bon, le gingembre. »

Le médecin sourit, ravi de voir qu'elle semblait partager sa passion pour le thé.

« Priya, je vais te demander quelque chose, mais si tu ne veux pas me répondre, tu n'as qu'à me le dire. D'accord ? »

L'enfant acquiesça et redevint sérieuse.

« Comment te sens-tu, depuis que tu es arrivée ? As-tu eu des problèmes pour respirer avec l'altitude ?

- Au début, oui, mais je crois que je suis habituée maintenant. Je continue à prendre mes cachets mais je n'ai pas eu de crise depuis que je suis ici.

- Les crises comme les tiennes sont normalement liées au stress. Il est clair que le rythme de vie ici te convient davantage que celui qu'on trouve normalement chez nous. Ça te dérangerait si je t'auscultais ? »

La petite secoua la tête. Le médecin l'emmena dans une chambre reconvertie en cabinet avec une table de massage au centre de la pièce. Il lui fit signe de s'allonger et saisit un stéthoscope. Après avoir pris son pouls, il posa ses mains sur son ventre pendant plusieurs minutes.

« Je vais bien ? demanda Priya en voyant la mine sérieuse d'Elmsley.

- Tu es en forme olympique, dit ce dernier en enlevant son stéthoscope. Lorsque tu reviendras du monastère, tu pourras gravir les plus hauts sommets. Sais-tu qu'il y a tout près d'ici des montagnes où personne n'est jamais allé ?

- Oui, je le sais.

- Vraiment ? Comment le sais-tu ? »

Priya lui raconta ses rêves. Les visages sereins des gens, les vêtements colorés, les longues marches aux côtés de sa mère... Elmsley s'assit à côté d'elle, intrigué par son récit.

« Nous étions en train de chercher un trésor.

- Un trésor ?

- Oui, mais je ne sais pas ce que c'était. Je me réveille toujours pendant que nous marchons.

- C'est peut-être mieux comme cela, dit le médecin en souriant. Allez, il est temps de nous remettre aux fourneaux. »

Le dîner fut un franc succès. Susanne demanda au médecin de lui donner sa recette de riz rouge aux piments et au fromage de yak. Elle jura qu'elle n'avait pas mangé de plat aussi délicieux depuis des années.

« Savez-vous qu'il y a un village près d'ici où la moyenne d'âge dépasse les cent ans ?

- Non, je l'ignorais, dit Susanne.

- Oh non ! Encore cette histoire ! lança madame Elmsley. Il la raconte à chaque dîner, dès qu'il en a l'occasion. »

Le médecin ignora le commentaire de sa femme.

« Un jour, un étudiant en sociologie qui avait entendu parler de ce village décida de s'y rendre pour savoir pourquoi les gens vivaient aussi longtemps. Il vit un vieillard et lui demanda son âge. Cent dix ans, répondit le vieillard. Et quel est votre secret pour vivre aussi longtemps ? demanda l'étudiant. Mon secret ? Je n'ai jamais touché à une cigarette de ma vie. L'étudiant aperçut un homme qui semblait plus âgé que le premier et lui demanda son âge. Cent trente ans, répondit l'homme. L'étudiant, stupéfait, lui demanda comment il faisait pour vivre aussi longtemps. L'homme lui répondit qu'il n'avait jamais fumé une cigarette, jamais bu un verre d'alcool ni eu de relation sexuelle de toute sa vie. L'étudiant le remercia et était plutôt satisfait, la réponse du deuxième homme coïncidait avec celle du premier. Il arriva à la conclusion que pour vivre longtemps, il fallait bannir le tabac, l'alcool et le sexe. Il était sur le point de repartir lorsqu'il vit un homme courbé qui paraissait encore plus vieux que les deux premiers. Il lui demanda quel était son secret pour vivre aussi longtemps. Mon secret ? Je fume deux cents cigarettes, je bois dix litres d'alcool et je fais l'amour deux fois par jour avec chacune de mes sept femmes. L'étudiant, déconcerté, le remercia et s'éloigna sans savoir quoi penser. À la sortie du village, il réalisa qu'il avait oublié de demander l'âge du vieillard. Il le retrouva et lui posa la question. Je vais avoir trente-cinq ans cette année. »

Elmsley éclata de rire le premier, suivi de Susanne et de sa femme qui secoua la tête comme pour dire qu'elle était tout de même bien drôle, cette histoire.

Une fois seuls, les Elmsley lavèrent les plats en commentant la belle journée passée en compagnie de Susanne et sa fille.

« C'est drôle, cette odeur m'est familière, dit madame Elmsley en regardant les tasses de thé.

- Cela n'a rien de surprenant, nous buvons du thé tous les jours.

- C'est vrai. »

De retour à l'hôtel, Susanne et Priya aperçurent le ministre assis au bar, trois journaux ouverts devant lui.

« Attends-moi ici, ma chérie. »

Susanne approcha d'un pas hésitant et préféra aller droit au but.

« Je tenais à m'excuser.

- Vous excuser ? Pourquoi donc ?

- Pour avoir dit à monsieur Lehmann que vous vous étiez rendu au palais du roi. Je pensais qu'il était au courant.

- C'est sans importance. Il l'aurait appris tôt ou tard. »

Le ministre remarqua une agitation anormale dans le hall. Susanne se retourna et vit un garçon en *gho* qui accourait.

« Madame, votre fille... Je crois qu'elle ne se sent pas bien. »

Plusieurs employés avaient formé un cercle autour de Priya, étendue sur le sol.

« Mon dieu ! Que lui est-il arrivé ? cria Susanne en voyant le visage pâle de sa fille.

- Je ne sais pas, balbutia un des garçons. Elle a commencé à se tordre en disant qu'elle ne se sentait pas bien.

- À manger ! Il faut lui donner à manger ! »

Le ministre prit l'enfant dans ses bras et l'allongea sur le canapé du hall. Un cuisinier apparut avec une assiette de nouilles aux légumes et au poulet. Susanne saisit l'assiette et la tendit à sa fille.

« Maman, ce n'est pas une de mes crises habituelles, dit Priya en posant sa main sur le bas-ventre. Je n'ai pas mal au cœur, j'ai mal au ventre. »

Edward Elmsley, alerté par le ministre, entra dans l'hôtel vêtu d'un survêtement de sport. Il examina ses pupilles, sa langue et sa gorge en lui demandant de lui décrire ses symptômes.

« Qu'est-ce qu'elle a ? Qu'est-ce qu'elle a ? »

Le médecin ignora Susanne pour se concentrer sur son diagnostic.

« Nous allons t'emmener dans une autre salle, d'accord ? »

Priya acquiesça en grimaçant.

« Qu'est-ce que vous dites ? Il faut qu'elle mange ! s'écria Susanne en tirant sur la manche d'Elmsley, avec une force telle que le ministre se vit obligé de s'interposer.

- Susanne, je vous en prie, laissez-moi faire mon travail !

- Non, vous n'allez emmener ma fille nulle part ! C'est à cause de vous si elle est malade !

- Susanne, allons, calmez-vous ! dit le ministre en la retenant. »

Elmsley porta Priya jusqu'à l'infirmerie où il avait refermé la blessure du ministre, et réapparut quelques minutes plus tard.

« Elle va mieux, dit-il en regardant Susanne. Une simple intoxication alimentaire. Après une bonne nuit de sommeil, elle sera rétablie.

- Une intoxication alimentaire après avoir dîné chez vous.

- Les périodes d'incubation durent parfois plusieurs jours, Susanne. Votre fille m'a confié qu'elle avait mangé de la viande au marché ce midi.

- Ça m'est égal. C'est terminé. Je ne veux plus rester ici un jour de plus. Je veux rentrer chez moi. Est-ce que c'est clair ? » dit-elle en se tournant vers le ministre.

Le ministre haussa les épaules, ne sachant que répondre.

« Ai-je été assez claire ?

- Je vous ai donné ma parole, Susanne. J'en parlerai à Yuri demain et monsieur Elmsley préviendra Sa Majesté », dit-il en regardant le médecin du roi qui secouait la tête d'un air désolé.

Comme tous les jours, Habib quitta la place de l'église en traînant les pieds. Il commençait à se demander si Priya reviendrait un jour. Il s'assit sous le grand châtaignier et regarda le ciel. Avait-elle oublié le nom des étoiles qu'il lui avait montrées ? Voyait-elle les mêmes constellations que lui là où elle se trouvait ? Il aperçut au loin la camionnette du poissonnier stationnée devant une maison. Il se rappela leur conversation à propos des saumons. Le poissonnier avait l'air de savoir beaucoup de choses, peut-être pourrait-il l'aider à retrouver Priya.

« Ça fait plaisir de voir la clientèle venir jusqu'à moi ! » dit le poissonnier qui sortait de la maison en comptant quelques billets.

Habib regarda à gauche et à droite, comme pour s'assurer que personne ne les écoutait.

« Eh bien ? Que puis-je faire pour toi ?

- Vous vous souvenez de moi ?
- Bien sûr. D'ailleurs, je me demande ce qu'est devenue ton amie, la blonde qui habite un peu plus haut.

- Priya ?
- Priya, c'est cela. La fille des Goodwill. Je ne les ai pas vus depuis plusieurs semaines. J'espère qu'il ne leur est rien arrivé, ce sont des gens charmants. »

Un timide sourire se dessina sur le visage du garçon.

« Vous savez quand reviendront les cigognes ? »

- Les cigognes ? Je ne sais pas pourquoi les cigognes vous intéressent autant, vous m'avez posé la même question la dernière fois.

- Vous aviez dit qu'elles reviendraient au printemps.

- C'est vrai, elles reviennent toujours au printemps. Tu as peur qu'elles ne reviennent pas ? Je crois que c'est cette petite, Priya, qui te préoccupe plus que les cigognes. Pas vrai ? »

Le garçon ne répondit rien.

« C'est bien ce que je pensais. Moi aussi, j'espère qu'elle reviendra. »

Habib rentra chez lui, les yeux noyés de larmes. Il caressa son chien et s'assit sur l'herbe en repensant au jour où Priya l'avait emmené voir les cigognes.

« Tout va bien, Habib ? »

- Oui, je crois. »

Son père fronça les sourcils en voyant les yeux rouges de son fils. Il déposa le râteau de jardinage contre le mur et s'assit à ses côtés.

« Je n'ai pas voulu t'en parler avant, mais je vois que quelque chose ne va pas depuis plusieurs semaines. Depuis que Priya et sa mère sont parties. Elle te manque ? »

- Un peu.

- Le jour où j'ai vu cette petite pour la première fois, j'ai su qu'elle te plaisait. Et quand elle s'est présentée, je me suis dit que c'était un signe.

- Un signe ?

- Tu ne le sais probablement pas, mais Priya signifie *bien-aimée*.

- Comme mon prénom ?

- Oui, comme Habib. Vos deux prénoms signifient *bien-aimé* dans une langue différente. N'est-ce pas une drôle de coïncidence ? »

Le garçon réfléchit un instant, puis se tourna vers son père.

« Papa, c'est toi ou maman qui a décidé de m'appeler Habib ? »

L'homme leva les yeux au ciel en souriant, comme s'il était en train de revivre de doux souvenirs.

« Ta mère. Cela m'a paru une très bonne idée, comme toutes ses idées, je dois dire.

- Elle te manque beaucoup ?

- Il ne se passe pas un jour sans que je ne pense à elle. Comme toi, j'imagine, non ? »

Le garçon acquiesça sans rien dire.

« Habib, je te mentirais si je te disais que Priya reviendra. Je l'ignore tout comme toi. Ce qui est sûr, c'est que quoi qu'il arrive, la vie continuera. Un des secrets de la vie est de ne jamais s'étonner de sa condition. Même si tu as un jour la chance de vivre dans un somptueux palais, d'épouser la plus belle des femmes et d'exercer le métier dont tu rêvais, garde toujours à l'esprit que tout peut s'arrêter comme ça, dit-il en claquant des doigts. La meilleure des choses que tu puisses faire, c'est conduire ton bateau vers les rivages que tu désires. Mais n'oublie pas que même le plus grand des navires n'est jamais à l'abri d'une tempête.

- Crois-tu que je devrais cesser de penser à elle ?

- Je ne crois pas qu'oublier soit la solution. D'ailleurs, je ne suis pas certain que tu puisses y arriver. Ta mère est présente chaque seconde dans mon cœur. Mais il ne faut pas que cela t'empêche de vivre.
- Elle m'a dit qu'elle reviendrait avant les cigognes.
- Alors sois patient. »

Lorsque Yuri Lehmann chantait *Colchiques dans les prés* dans son jacuzzi privatif en remuant ses orteils, il était loin d'imaginer que Priya était victime d'un malaise et qu'au lieu de l'été, c'était la mission dont il était responsable qui touchait à sa fin.

Ajuster ses lunettes pour voir à travers le verre avec l'œil gauche et par-dessus la monture avec l'œil droit fut sa première réaction en écoutant le ministre, une technique qui lui offrait deux angles de vue simultanément. Après une brève analyse de la situation, il regarda le ministre avec gravité et prononça une de ces phrases que les employés attendent toujours dans un moment critique, et que seuls les leaders sont capables de dire pour lever le moral de leurs troupes :

« Allons déjeuner. »

Le malaise de Priya survenu après un dîner chez les Elmsley faisait du médecin personnel de Sa Majesté le premier suspect aux yeux de l'expert, une accusation immédiatement rejetée par le ministre.

« Pourquoi ferait-il une chose pareille ? Eliot Goodwill lui a sauvé la vie. Il a fait venir sa fille jusqu'ici pour la soigner, pas pour la tuer. J'étais là quand il est arrivé à l'hôtel, il était aussi terrifié que nous.

- Vous avez sans doute raison. Il n'empêche que cet Edward Elmsley nous cache quelque chose, j'en suis persuadé.

- C'est le médecin personnel du roi, il baigne constamment dans la confidentialité. Cela ne veut pas dire qu'il a essayé d'empoisonner Priya.

- Oui, la confidentialité, répéta Lehmann en songeant à la visite du ministre au palais du roi. »

Ils s'accordèrent à suivre de près l'état de santé de Priya, l'humeur de Susanne et le retour de la botaniste avant de prendre une décision.

« Savez-vous si Bao a trouvé quelque chose ?

- J'ai parlé avec elle avant-hier, dit Lehmann. Elle n'avait toujours rien. Il lui restait quelques guérisseurs à voir mais à en juger par sa voix, elle n'y croyait pas vraiment. »

Une fois dans sa chambre, l'expert décrocha le téléphone et composa le numéro de la chambre de Susanne.

« Priya va mieux, elle est en train de dormir. Je suppose que monsieur Solème vous a dit que je voulais rentrer.

- Oui, Susanne, il me l'a dit. Bao devrait être de retour aujourd'hui ou demain. Je vais faire les gestions nécessaires pour repartir dès qu'elle sera de retour, d'accord ?

- Merci Yuri. »

Sachant qu'il allait devoir rédiger un nouveau rapport plus consistant que le premier, Lehmann fit couler l'eau de son jacuzzi. Il n'avait plus envie de chanter.

« Elle va bien, je viens de parler avec Susanne, dit Edward Elmsley.

- Tu crois que c'est à cause de ce qu'elle a mangé ici ? demanda madame Elmsley qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

- Je ne crois pas, nous aurions probablement tous été malades.

- Où vas-tu ? Je t'accompagne si tu vas voir Priya.

- Elle dort, il faut la laisser se reposer. Je vais prévenir le roi. »

Elmsley se dirigea vers le dzong. Il connaissait bien les habitudes du monarque. Il savait qu'il aimait être seul les premières heures de la matinée pour traiter les affaires de la couronne.

« Sa Majesté est réunie avec son Conseil privé, lui dit-on à son arrivée.

- Dites-lui que je désire lui parler et que cela ne peut pas attendre. »

L'homme, peu habitué à voir le médecin du roi aussi autoritaire, traversa la cour intérieure. Il échangea quelques mots avec un garde posté devant le bâtiment où se trouvaient les bureaux du souverain.

Quelques minutes plus tard, les quatre membres du Conseil privé sortirent des bureaux du monarque. Ils dévisagèrent Elmsley, se demandant quelle affaire si urgente l'amenait au palais.

Le souverain était assis à son bureau, en train de lire les documents qu'on venait de lui remettre.

« Votre Majesté, Priya a été victime d'un malaise hier soir. »

Le monarque écarta les documents d'un geste de main. Elmsley relata les faits et se montra rassurant en précisant que la petite était déjà rétablie.

« Edward, je t'ai demandé cent fois si tu savais ce que tu faisais, et tu viens me dire que Priya est tombée malade après avoir dîné chez toi !

- Votre Majesté, il s'agit d'une simple intoxication alimentaire.

- En es-tu certain ? »

Le souverain se leva, défit les plis de son *gho* et fit quelques pas, les mains derrière le dos.

« Comment a réagi Susanne ?

- Elle veut rentrer, elle refuse d'aller voir Sangyé. Ils repartiront dès que mademoiselle Yandong sera de retour. D'après Lehmann, elle n'a rien trouvé de nouveau.

- Quand reviendra-t-elle ?

- Demain, probablement, à moins qu'elle ne soit retardée par une tempête. »

Le visage du monarque se ferma en mesurant les conséquences de cette nouvelle. Les pourparlers avec l'Inde avaient repris sous l'impulsion du ministre de la Santé pour résoudre la question des bodos, chose impensable quelques semaines auparavant. Le départ du ministre fragiliserait les discussions pour trouver une solution à un conflit qui durait depuis des années.

« Je ne vois qu'un seul moyen de convaincre Susanne, dit Elmsley.

- Lequel ?

- Lui dire la vérité.

- Tu sais aussi bien que moi que ceci est hors de question, Edward. Assure-toi que sa fille est hors de danger. J'ai besoin d'être seul pour réfléchir. »

Le président fronça les sourcils en voyant deux sièges vides. Depuis que le ministre de la Santé avait évoqué l'affaire Valdeck, il se demandait combien de personnes connaissaient l'existence de ces enregistrements qui, livrés à la presse, l'obligeraient à tirer des ficelles qui ne supporteraient probablement pas un poids aussi lourd.

« Les ministres de la Défense et de l'Intérieur ne sont pas encore arrivés, monsieur le Président », dit le ministre de l'Éveil.

Le chef du gouvernement se tourna vers le ministre de la Justice pour déceler un éventuel complot, mais ne vit rien d'alarmant. L'ancien juge affichait son regard habituel d'homme lassé de tant de réunions, lui qui s'était réuni ces dernières semaines avec les meilleurs experts en droit international pour établir un nouveau cadre légal relatif aux endormissements.

Comme toutes les catastrophes, la léthargie avait révélé la meilleure et la pire version de l'humanité. Aux endormissements, étaient venus s'ajouter d'autres menaces à l'ordre public telles que les manifestations et les prises d'otages. Cette dernière menace prit une tout autre dimension le jour où des individus non identifiés prirent un colonel en otage et exigèrent comme rançon des vaccins contre la léthargie.

Les ministres de la Défense et de l'Intérieur entrèrent dans la salle, la mine sérieuse.

« Ont-ils accepté de relâcher le colonel ? s'inquiéta le président.

- Ils ne veulent rien entendre, rétorqua le ministre de l'Intérieur.

- Voilà ce que nous allons faire », dit le ministre de la Défense agacé par tant de conversations triviales.

Il étala un plan de la ville sur la table. De grandes flèches rouges venant de toutes parts convergeaient vers un cercle, rouge également, au centre duquel se trouvait l'école où les malfaiteurs retenaient le colonel. D'après le discours du ministre de la Défense, maîtriser les terroristes sans mettre en péril la vie du colonel était un jeu d'enfant. Armé d'une règle, il montra par quelles portes et fenêtres entreraient ses troupes, oubliant qu'il y avait aussi dans l'école des centaines d'endormis.

« Poursuivez les discussions, se contenta de dire le président, un massacre est la dernière chose dont nous avons besoin. »

La question du ramassage des ordures manquait d'émotion comparée à la prise d'otage du colonel. La ministre de l'Environnement se félicita du travail effectué par les fonctionnaires désignés par le ministère de l'Intérieur pour prêter main forte aux éboueurs. Des tonnes de déchets avaient été retirées des grandes villes et déplacées à quelques kilomètres, dans une zone abandonnée où personne ne se plaignait.

La ministre de l'Éducation et de la Culture ajouta que des milliers d'enseignants qui s'ennuyaient chez eux depuis la fermeture des écoles avaient été mis à la disposition des municipalités.

« Cette expérience servira aux enseignants en vue de la nouvelle matière que nous voulons introduire l'an prochain dans les collèges.

- Quelle matière ? demanda le chef du gouvernement.
- Sciences et vie de la mer.
- Je ne vois pas le rapport.
- Les océans renferment plus de déchets que de poissons. L'étude de ces espèces sera l'objet de cette nouvelle matière.
- Je vois. Où en êtes-vous avec vos statues ? »

La ministre de l'Éducation et de la Culture se réjouit de l'engouement provoqué par cette initiative. Les maires, séduits par la formidable idée du ministre de l'Éveil, réussirent à convaincre les délinquants de mettre leurs talents au service de la nation en échange d'un nettoyage de leur casier judiciaire.

Une fois lâchés au milieu d'une carrière remplie de canettes et d'objets métalliques, les jeunes créèrent des statues aux formes inextricables que personne ne comprenait, mais que tout le monde appréciait. Certains conducteurs faisaient jusqu'à six tours de rond-point pour les admirer. Les anciens s'asseyaient sur les bancs pour les contempler des heures entières, avec le même intérêt qu'un bulldozer sur un chantier.

« En voilà une bonne nouvelle. Je dois reconnaître que vous avez eu là une excellente idée, dit le président en regardant le ministre de l'Éveil.

- Merci, monsieur le Président.
- Où en êtes-vous avec le transfert des endormis vers leurs familles ?
- Le ministère des Transports a mis à notre disposition plusieurs trains de marchandises pour acheminer les endormis dans les gares les plus proches de leurs villages en cas de réveil massif.
- J'ai insisté pour que le ministère de l'Éveil nous fasse parvenir la liste des passagers avant que les trains n'entrent en gare afin de limiter l'accès aux quais, précisa le ministre de l'Intérieur.

- Pouvez-vous nous en dire plus à propos de la mission du ministre de la Santé ? demanda le ministre de l'Intérieur. Je ne veux pas être indiscret, mais je vous avoue que sa disparition me préoccupe.

- C'est vrai, j'oubliais. Je ne peux hélas rien dévoiler sur le sujet, je n'en sais d'ailleurs pas beaucoup plus que vous. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il sera bientôt de retour parmi nous. »

Le chef de l'État clôtura la réunion et rappela le ministre de la Défense qui avait des difficultés à replier son plan.

« Je sais que cette prise d'otage est hautement prioritaire, mais vous devez savoir que le ministre de la Santé et les autres membres de la mission reviendront les jours qui viennent. J'ai autorisé l'atterrissage de leur avion sur notre territoire. Je vous ai envoyé les détails du vol. Inutile de vous dire que ces informations sont hautement confidentielles.

- Entendu, monsieur le Président. »

De retour à son bureau, le ministre de la Défense ouvrit l'email du président et consulta les pièces jointes. Il décrocha son téléphone et appela le ministre de l'Intérieur.

« Devine ce que vient de m'envoyer l'imbécile. »

Il faudrait inventer un nouvel instrument pour mesurer la vitesse à laquelle le visage de Lehmann changea de couleur lorsqu'Edward Elmsley lui annonça qu'il venait chercher Susanne et le ministre à la demande du roi.

« Comment se fait-il que je n'aie pas été convoqué ? Je suis le chef de cette mission, combien de fois devrai-je le rappeler ? »

- Monsieur Lehmann, je ne fais qu'obéir à un ordre direct de Sa Majesté.

- Je comprends. De toute façon, la mission est terminée. Nous rentrerons dès que Bao sera de retour. J'ai prévenu le directeur général, l'avion est déjà en route. »

L'expert retourna dans sa chambre, sortit son petit ordinateur et le referma aussitôt, il s'était promis de ne plus rédiger de rapport en état de contrariété. Il enfila sa tenue de sport, descendit les escaliers deux par deux et arriva essoufflé à la salle de sport. Il souleva quelques altères, pédala trois minutes et une seconde, courut un kilomètre à 3 km/h et termina par quatre pompes. Épuisé, il resta allongé dix minutes sur le carrelage du vestiaire, la langue dehors, une serviette humide sur le front, comprenant enfin que la joie et la douleur s'épousaient à merveille lorsqu'on repoussait ses limites.

Dans la voiture, Elmsley sentit que la relation amicale qu'il avait tissée avec Susanne autour du thé s'était brutalement brisée depuis le malaise de Priya. La petite était déjà rétablie, mais l'incident avait fait voler en éclats le crédit du médecin aux yeux de Susanne.

Sa Majesté sortit à leur rencontre et les accueillit sur le perron du palais. Edward Elmsley joua un rôle bien différent du jour des présentations. Son assurance et son charisme semblaient éclipsés par la gravité de la situation, car ce fut un homme discret et empli de doutes qui ferma la marche ce jour-là.

Les premiers mots du souverain furent pour Priya. Il se félicita de sa guérison et de son optimisme. Il observa chaque réaction de Susanne. La main posée sur le genou de sa fille, elle souriait en l'écoutant parler. *Elle est venue par courtoisie, parce qu'elle ne peut refuser l'invitation du roi, mais sa décision est prise.*

« Monsieur Elmsley m'a fait part de votre désir de partir. C'est une triste nouvelle, surtout après l'information qu'on m'a fait parvenir ce matin, dit le monarque en saisissant un document qui se trouvait devant lui. Le ministre de la Défense vient de m'informer que le dernier camp bodo avait été détruit. Les derniers rebelles ont déposé les armes, ceux qui tentaient de s'échapper ont été capturés par l'armée indienne de l'autre côté de la frontière.

- C'est une excellente nouvelle, dit le ministre.

- Ceci est le fruit de votre contribution, dit le roi en regardant le ministre. Notre gouvernement et moi-même vous sommes infiniment reconnaissants. Le chemin de la réconciliation est encore long, mais il s'agit là d'un pas décisif vers la stabilité de la région.

- Cela veut dire que la zone est maintenant hors de danger, dit Elmsley.

- Et que vous pourriez partir dès demain si vous changiez d'avis, dit le roi en se tournant vers Susanne.

- Je regrette, Votre Majesté. Ma décision est prise.
- Et je n'ai d'autre choix que de la respecter, bien qu'elle me peine profondément. »

Le monarque remercia à nouveau le ministre pour son rôle de médiateur, Susanne pour sa patience et Priya pour lui avoir amené un rayon de soleil à chacune de ses visites. Sur le perron, il demanda à Priya si elle voulait se faire photographier sur les marches du palais. L'enfant accepta avec joie et posa pour Elmsley sous le regard paternel du monarque.

« Je ne sais pas si Edward vous a dit comment nous nous sommes rencontrés, dit le souverain resté aux côtés de Susanne.

- Madame Elmsley m'a confié qu'il vous avait opéré lorsque vous étiez enfant. »

Le roi acquiesça sans détacher son regard de Priya.

« Vous savez, lorsque quelqu'un vous sauve la vie, vous lui en êtes reconnaissant le reste de vos jours. Je donnerais ma vie aujourd'hui pour sauver celle d'Edward. »

Le souverain marqua une pause et posa sur Susanne ce regard pénétrant qui l'avait tant frappée lors de sa première visite.

« Edward ferait la même chose pour votre mari. Il donnerait sa vie pour sauver la sienne ou celle de votre fille. Si vous l'aviez vu me supplier pour faire venir Priya quand il a découvert la lettre de votre mari, vous n'auriez jamais pensé une seule seconde qu'il puisse être responsable de sa crise. Susanne, vous avez fait tant de chemin pour arriver devant une porte que vous refusez désormais d'ouvrir. Ne trouvez-vous pas cela dommage ?

- Qu'y a-t-il exactement derrière cette porte, Votre Majesté ?
- Un véritable trésor. »

Certaine désormais que ses heures au Bhoutan étaient comptées, Susanne emmena sa fille au marché nocturne. Priya était fascinée par ces longues allées illuminées par des centaines d'ampoules colorées suspendues aux barres de fer qui soutenaient les toiles. Elles s'arrêtèrent devant les étalages de fruits pour acheter quelques litchis, une papaye et deux goyaves. En voyant la vendeuse ouvrir un coffret et en retirer deux billets, Susanne se rappela les paroles du monarque et de son médecin. *Les trésors ignorés sont les mieux gardés*, lui avait dit Edward Elmsley. À quel trésor faisaient-ils allusion ?

« Ma chérie, veux-tu aller voir le guérisseur ? »

Priya s'arrêta et regarda sa mère. Susanne crut voir une lueur dans ses yeux.

« Je commençais à croire que tu ne me poserais pas la question. Oui, j'aimerais bien. Je sais qu'il peut me guérir.

- Comment peux-tu en être aussi sûre ?
- Parce que je crois qu'il est le trésor que nous allons chercher dans mes rêves. Maman, te souviens-tu du jour où je t'ai demandé si tu croyais aux trésors ?

Je crois que les trésors existent pour ceux qui les cherchent.

- Bien sûr. C'est juste que je ne sais plus quoi penser, ma chérie.

- Moi, je sais que je vais guérir. Monsieur Elmsley le sait aussi. C'est pour cela qu'il m'ausculte chez lui et qu'il s'intéresse à mes rêves.

- Je ne savais pas qu'il t'avait auscultée ! »

À l'hôtel, le réceptionniste remet une enveloppe à Susanne. À l'intérieur, une note écrite au stylo : PLEASE CALL KATRINN. Son cœur s'accéléra dans l'ascenseur. Elle attendit que Prya soit sous la douche pour téléphoner à son amie. La journaliste décrocha aussitôt.

« Katrin... Si c'est au sujet d'Eliot, je préfère le savoir tout de suite.

- Non, Susanne. Son état est stationnaire. J'ai parlé avec les médecins ce matin, personne n'ose faire de pronostic. Je t'appelle pour autre chose. J'ai reçu un appel étrange ce matin. Un anonyme qui prétendait détenir des informations confidentielles.

- Quel genre d'informations ?

- C'est au sujet de la mission confiée au ministre de la Santé. Selon lui, cela a un rapport direct avec la léthargie. Il n'a pas voulu m'en dire davantage au téléphone, je suis allée le rencontrer.

- Pourquoi me racontes-tu tout cela, Katrin ?

- Parce que ton nom et celui de Priya apparaissent dans un email qu'il m'a montré, ainsi que celui du ministre de la Santé.

- Qui t'a remis ces informations ?

- Je ne le connais pas personnellement et il n'a pas voulu me révéler son identité, mais un de mes contacts a localisé l'appel. C'est un sujet sérieux, Susanne. L'appel a été réalisé depuis le ministère de l'Intérieur.

- Le ministère de l'Intérieur ?

- Susanne, j'ai été très patiente jusqu'à présent mais je crois qu'il est grand temps que tu m'expliques où vous êtes, ce que vous faites et pourquoi ton nom apparaît sur une liste avec celui du ministre de la Santé.

- Katrin, ce que je vais te dire doit rester entre nous. »

Elle lui raconta tout. Sa conversation avec le ministre, la lettre d'Eliot, sa rencontre avec le roi du Bhoutan.

« Je le savais ! Je savais qu'on nous cachait quelque chose !

- Katrin, écoute-moi. Pourquoi cette personne t'a contactée ?

- Parce que tout le monde connaît ma réputation, je suppose. Ils savent que je suis la personne idéale pour révéler ce genre d'affaire et faire en sorte que ça éclabousse. Mais dis-moi, comment est-ce possible qu'il existe une zone non affectée par la léthargie ?

- Je ne peux pas parler de cela maintenant, Katrin. Et sincèrement, je n'en ai aucune idée, le ministre est en train d'étudier le phénomène avec d'autres experts.

- C'est incroyable... Absolument incroyable. As-tu une idée de ce qui va se passer lorsque tout cela sera rendu public ?

- C'est la dernière des choses à faire.

- Comment ? C'est l'affaire de ma vie, le scandale dont rêve tout journaliste d'investigation.

- Katrin, je t'en prie. Attends que j'informe le ministre avant d'agir.

- Très bien, répondit la journaliste en soupirant. Quand allez-vous revenir ?
- Le ministre et les autres rentreront demain ou après-demain probablement. Ils attendent une dernière personne.
- Et vous ?
- Je vais emmener Priya voir un guérisseur.
- Susanne, si je fais attendre mon informateur trop longtemps, il contactera quelqu'un d'autre qui sera enchanté de publier ces informations.
- Je consulte le ministre et je t'appelle.
- Entendu, répondit la journaliste d'une voix résignée.
- Merci infiniment, Katrin. »

Susanne raccrocha et composa le numéro de la chambre du ministre. Personne. Elle l'aperçut au bar en compagnie de l'expert. Les deux hommes se levèrent en la voyant approcher d'un pas rapide.

« Tout va bien ? demanda Lehmann.

- Il faut que je vous parle, dit-elle en regardant le ministre.
- Eh bien, parlez ! » dit l'expert irrité, ne supportant plus d'être toujours mis à l'écart des conversations.

Le ministre s'excusa auprès de Lehmann et demanda à Susanne de le suivre.

« C'en est trop ! Cette fois-ci, c'en est trop ! » explosa l'expert qui fila à la salle de sport sans même passer par sa chambre et pulvérisa son record de distance sur tapis roulant au grand air climatisé : 2,2 kilomètres en une demi-heure.

Le ministre écouta attentivement les révélations de Susanne. Il savait qu'il devait penser et agir rapidement.

« Le ministère de l'Intérieur, vous en êtes sûre ?

- C'est ce qu'elle m'a dit et je lui fais confiance.
- Moi aussi. Je ne pensais pas que vous aviez des amis aussi célèbres, Susanne.
- Que pensez-vous faire ?
- Je ne peux hélas pas faire grand-chose pour le moment. Dites-lui de gagner du temps jusqu'à notre retour. Nous irons lui parler.
- Il y a une autre chose que je voulais vous dire. Je vais emmener Priya voir le guérisseur. »

Malgré la gravité de la situation, Susanne crut entrevoir un léger sourire se dessiner sur le visage du ministre.

Edward Elmsley et sa femme buvaient le thé sans échanger un mot. Leur fille avait cessé de leur demander quand Priya et sa mère reviendraient chez eux. Leur présence leur avait apporté tous les jours un rayon de soleil, une chaleur à laquelle ils s'étaient habitués sans s'en rendre compte.

Madame Elmsley renversa son thé en entendant quelqu'un frapper à la porte.

« J'y vais, dit son mari en se levant. Susanne ! Priya ! » s'exclama le médecin en les voyant.

Madame Elmsley accourut à son tour. Elle embrassa Priya et prit les mains de Susanne entre les siennes.

« Entrez, je vous en prie, dit Elmsley en les invitant à passer.

- Merci Edward, répondit Susanne pour décliner poliment l'invitation. Je venais juste vous informer que j'avais changé d'avis. Nous voulons aller voir le guérisseur.

- Quelle bonne nouvelle ! Je vais tout de suite prévenir Sa Majesté, nous partirons dès demain.

- *Nous ?*

- Bien sûr. Je serai votre guide. J'ai déjà emmené ma femme une fois, je connais le chemin. »

Susanne remercia le médecin et repartit quelque peu perplexe. À aucun moment, Elmsley avait précisé qu'il serait leur guide.

« Edward, je me souviens, dit madame Elmsley en regardant son mari rassembler quelques affaires.

- De quoi parles-tu ?

- Cette odeur de thé. »

Le médecin se redressa et regarda sa femme en soupirant.

« Pas maintenant, s'il te plaît. Je te promets de tout t'expliquer à mon retour. »

Tout le personnel de l'hôtel savait que Yuri Lehmann, membre du comité d'experts sur les spécifications des produits pharmaceutiques, attendait un appel important. Le bagagiste fut le premier à remarquer que l'expert portait son costume traditionnel (chemise blanche et cravate rouge), celui avec lequel il l'avait vu déambuler devant la réception en hurlant « *Internet no working ! Internet no working !* ».

Lehmann était serein. Certes, il avait échoué dans la délicate mission qu'on lui avait confiée. Il n'était pas parvenu à trouver le cinquième élément, le Saint Graal, l'élixir qui aurait sauvé l'espèce humaine. Cependant, il s'en allait avec un sentiment du devoir accompli, la certitude d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour essayer de ramener le navire de l'humanité vers un rivage plus sûr.

Il n'eut même pas le temps de relire ses notes. Il venait tout juste de se connecter lorsqu'il vit la face bronzée du directeur général, tout juste rentré d'un week-end au ski.

« Bonjour, monsieur le Directeur.

- Bonjour Lehmann, répondit Hensberg en se balançant dans son fauteuil en cuir.

- Avez-vous reçu mon dernier rapport ?

- Bien sûr que je l'ai reçu. Je n'ai pas changé d'adresse depuis la dernière fois, à ce que je sache.

- Comme vous ne m'avez fait aucun commentaire, je supposais que...

- Cessez de supposer, Lehmann. Savez-vous combien de rois ont été renversés pour avoir supposé ?

- Vous avez raison, monsieur le Directeur. »

L'expert avait un profond respect pour son supérieur. Il le voyait comme son mentor, celui qui l'aiderait à gravir toutes les marches de l'échelle invisible qu'il aurait aimé apercevoir quelquefois.

« Avez-vous entendu parler de ce philosophe qui disait qu'il fallait se connaître soi-même ? demanda Hensberg.

- Cela me dit quelque chose, répondit prudemment Lehmann.

- J'ai oublié son nom mais peu importe. Je ne sais pas s'il a eu besoin de s'enfermer trois ans dans une grotte ou d'ouvrir des mers pour arriver à cette conclusion, mais il avait fichtrement raison.

- Monsieur le Directeur, j'ai peur de ne pas bien vous suivre.

- Excusez-moi, Lehmann, je m'égare, c'est ce qu'il m'arrive lorsque je sais que je n'ai pas d'autre vidéoconférence programmée. Tout cela pour vous dire que je crois me connaître moi-même.

- Je m'en réjouis.

- Un de mes principaux défauts est d'être dur avec mes employés. J'ai tendance à ne voir que les choses négatives.

- Je qualifierais cela comme de l'exigence, monsieur le Directeur.

- Lehmann, ce n'est pas la peine de ramper devant moi à chacune de nos conversations, bien que je doive reconnaître que je ne m'en lasse jamais. Je tenais juste à vous dire que le dernier rapport que vous m'avez remis était à la hauteur de l'homme à qui j'ai confié cette mission. Consistance, concision, sens critique, clarté, objectivité, tout y est. Je vous avoue que j'avais certains doutes quant à vos capacités après avoir lu votre premier rapport, mais je suis fier de constater que vous avez fait tout ce qui était à faire dans la zone non affectée.

- Hélas, nos efforts ont été vains, monsieur le Directeur.

- Ne dites pas cela, les victoires se construisent sur les défaites. Nos experts sont en ce moment en train d'analyser toutes les informations que vous et mademoiselle Yandong nous avez fait parvenir ces dernières semaines, il ne faut pas perdre la foi. D'ailleurs, est-elle revenue ?

- La foi ?

- La botaniste.

- Non, monsieur le Directeur. Les tempêtes de neige l'ont fortement ralentie, mais je suppose... Pardon, j'ai l'intime conviction qu'elle sera de retour avant la nuit et que nous pourrons rentrer demain.

- Bien. Pourvu qu'elle n'ait pas été emportée par le yéti.

- Monsieur le Directeur, je ne pense pas que le yéti existe.

- Pouvez-vous le prouver ?

- Non, je ne crois pas pouvoir démontrer une telle chose.

- Vous voyez ? Vous supposez, encore une fois.

- Sauf respect que je vous dois, monsieur le Directeur, en mentionnant le yéti, vous supposez aussi qu'il existe.

- Allons, Lehmann, ne jouez pas avec les mots, laissons cette tâche aux poètes et à votre vieille tante passionnée de mots croisés.

- Bien, monsieur le Directeur.

- Qu'est-il finalement arrivé à cette gamine et à sa mère ?

- Susanne Goodwill ? Elle est partie ce matin avec sa fille et le médecin personnel du roi pour aller voir un guérisseur.

- Elle ne rentre pas avec vous ?

- Non, Sa Majesté s'est engagée à prendre en charge son retour.

- Dites-moi, Lehmann, vous l'appellez réellement *Votre Majesté* ?

- Oui, quand je m'adresse à lui directement. »

Hensberg imagina son employé agenouillé devant lui, son heaume dans les mains, en train de lui baiser les pieds.

« Monsieur le Directeur, puis-je vous poser une question ? »

Hensberg regarda sa montre avant de répondre.

« Faites vite, n'employez aucun mot inutile.

- À votre avis, que va-t-il se passer ?

- Soyez plus clair, Lehmann.

- Si les experts internationaux sont incapables de résoudre la crise sanitaire mondiale, qui le fera ?

- C'est la meilleure question qu'on m'ait posée depuis le jour où on m'a proposé le poste de directeur général. Je ne sais pas quoi vous dire, Lehmann, et je ne veux pas supposer.

- Bien sûr, je comprends.

- Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un bon voyage. Sacré veinard, vous allez rajeunir de plusieurs heures.

- Ce sont les heures que j'ai perdues à l'aller, monsieur le Directeur.

- Allons, cessez de vouloir toujours avoir le dernier mot, Lehmann. Si vous saviez combien d'humiliations j'ai dû subir avant d'occuper ce fauteuil, vous comprendriez à quel point je le mérite.

- Je m'en souviendrai, monsieur le Directeur. À bientôt, monsieur le Directeur.

- Lehmann ?

- Oui, monsieur le Directeur.

- Pouvez-vous rapporter quelque chose de typique qui plaira à ma femme ? Je ne sais pas, moi, un tapis, un bouddha, un sac en peau de yak, ce qui vous passe par la tête.

- J'y réfléchirai, monsieur le Directeur.

- C'est cela, réfléchissez-y, vous m'enverrez la facture.

- Ce ne sera pas nécessaire, monsieur le Directeur, ce sera pour moi un plaisir de faire plaisir à votre épouse. »

Hensberg effaça la face de son employé de son écran et regarda par la fenêtre en se demandant ce que sa femme allait préparer pour le dîner.

À l'autre bout du monde, Lehmann referma son petit ordinateur en soupirant et fila au marché. La compagnie de Susanne ou de Bao lui aurait été très utile pour avoir une opinion féminine. Il acheta deux articles sur la base du principe d'intuition masculine, en pensant à tort qu'exotisme rimait avec esthétisme.

Il rentra à l'hôtel et réalisa l'ébauche de son rapport final en attendant la botaniste. Bao arriva peu après minuit. L'expert l'informa que la mission était officiellement terminée et qu'ils rentreraient le lendemain.

« Il faut que je parle à Edward Elmsley avant de partir, dit la botaniste. J'ai le sentiment qu'il en sait plus qu'il n'en dit.

- Je crains que ce soit impossible. Le médecin du roi a quitté Thimphou ce matin avec Susanne et Priya. Ils sont allés voir le guérisseur.

- Personne ne les accompagne ? Ils ne sont que tous les trois ?

- Oui. Où est le problème ?

- Mon dieu ! »

Après avoir écouté le récit de Bao, l'expert et le ministre se consultèrent du regard et arrivèrent à la même conclusion : la botaniste avait une imagination débordante et son voyage dans la vallée de Bumthang l'avait rudement éprouvée.

« Elmsley a fait venir Susanne pour guérir sa fille, dit Lehmann. Le fait qu'un guérisseur l'ait aperçu dans la vallée de Bumthang n'a rien d'étonnant. Je vous rappelle qu'il est médecin traditionnel, lui aussi.

- Ce n'est pas sa présence qui a frappé le guérisseur, mais son comportement. D'après lui, il faisait tout pour ne pas être vu. Pour quelle raison ? Est-il vraiment la personne que l'on croit ? Après tout, Susanne ne connaissait pas Edward Elmsley avant de venir ici, son mari ne lui en avait jamais parlé.

- Qu'est-ce que vous insinuez ?

- La seule façon de savoir si Elmsley dit la vérité serait d'interroger le mari de Susanne, et nous savons tous que c'est impossible.

- Mais enfin, il lui a montré la lettre que son mari lui a écrite.

- Et si on avait trompé Susanne ? Peut-être qu'Eliot Goodwill n'a jamais envoyé de lettre à personne. »

La ministre mit le doigt sur une question importante.

« Bao, êtes-vous consciente qu'en doutant de la parole d'Elmsley, vous mettez également en doute celle du roi ?

- Je le sais. Mais il y a autre chose. J'ai découvert un vieux manuscrit dans un monastère qui mentionne le lotus des dieux. Il s'agit d'une plante sacrée qui, dit-on, a le pouvoir de guérir tous les maux.

- Cette fois, c'en est trop, intervint Lehmann. Je préfère croire avant au yéti plutôt qu'à un tel complot. Susanne Goodwill est une parfaite anonyme. L'unique raison pour laquelle elle est venue est celle que nous connaissons. Je vous rappelle que Sa Majesté aurait pu la faire venir seule avec sa fille et que rien ni personne ne l'obligeait à nous recevoir. Il a autorisé la venue d'une équipe d'experts sur son territoire afin de déterminer pourquoi le Bhoutan n'était pas affecté par la léthargie et, si possible, trouver un antidote. Nos églises regorgent de manuscrits mentionnant le Léviathan, parbleu ! Cela ne veut pas dire qu'il existe ! Reposez-vous, je crois qu'une bonne nuit de sommeil vous ramènera à la raison. Nous partirons dès demain, le directeur général nous attend pour poursuivre les recherches. Peut-être qu'avec un matériel digne de notre expertise, nous trouverons quelque chose. »

Ce fut au dzong, dans son bureau, que le monarque reçut l'expert, le ministre et la botaniste. Il était en compagnie du Premier ministre, du ministre des Affaires étrangères et du ministre de la Santé. Il les remercia de la valeur ajoutée apportée par leur équipe, et regretta qu'aucun élément permettant d'éradiquer la léthargie n'eût été découvert.

Le souverain remercia particulièrement le ministre, grâce à qui une nouvelle voie venait d'être tracée pour sortir du chemin de la discorde sur lequel étaient enlisés les gouvernements bhoutanais et indien pour résoudre la question des bodos. Il appartenait désormais aux autorités de bâtir ensemble l'édifice qui garantirait paix et stabilité dans la région.

Enfin, comme il ne pouvait en être autrement, Sa Majesté leur offrit à chacun un habit traditionnel.

« J'espère que vous porterez le *gho* pour aller travailler », plaisanta le monarque en regardant Lehmann.

Dans la cour intérieure du dzong, les ministres de la Santé parlèrent des derniers arrangements au sujet du garçon malade qui allait voyager avec l'équipe.

« J'ai parlé avec le directeur de l'hôpital ce matin, ils étaient sur le point de le transférer.

- Merci.
- Merci à vous, Charles. Le directeur m'a également prié de vous remercier, il dit que le garçon s'est remis à parler depuis votre visite.
- J'en suis ravi. J'espère que nous pourrons le guérir.
- Je vous rejoins à l'hôtel, glissa Bao au ministre pendant que Lehmann remerciait le Premier ministre.
- Où allez-vous ?
- Dire au revoir à un vieil ami avant de partir. »

Cela faisait quarante-quatre ans que Sherab Chidambaram venait tous les jours boire son thé et lire le journal au même café, à deux rues de l'Institut des services de médecine traditionnelle. À la retraite depuis deux ans, l'ex-directeur de l'Institut avait maintenu cette habitude. Il y rencontrait les employés du lieu où il avait travaillé toute sa vie.

Comme tous les jours, Sherab Chidambaram était plongé dans son journal. Il n'avait pas remarqué la femme assise à côté de lui qui le regardait avec insistance.

« Bonjour monsieur le Directeur. »

Chidambaram leva la tête et ouvrit de grands yeux.

« Mademoiselle Yandong !

- Vous ne changez pas vos bonnes habitudes, à ce que je vois.
- Je vous avoue que vous êtes bien la dernière personne que je m'attendais à voir ici. Je ne savais même pas que vous étiez à Thimphou ! Vous venez d'arriver ?
- Hélas, non. Je suis sur le départ.

- Et vous ne venez me voir que maintenant ? dit Chidambaram avec un brin de déception.

- J'étais en mission officielle. Je suis allée à l'Institut à mon arrivée, je pensais vous y trouver. J'ai rencontré monsieur Wangshuk.

- Quelle opinion avez-vous de lui ? demanda l'ex-directeur qui s'était longtemps demandé s'il avait fait le bon choix en le nommant à la tête de l'Institut.

- Il s'est montré très coopératif. Il sait ce qu'il fait. »

Le vieil homme hocha la tête.

« Votre présence est liée à la léthargie, je me trompe ?

- En effet, répondit la botaniste. Monsieur Chidambaram, j'aimerais converser longuement avec vous, mais le temps presse. Je suis venue vous poser deux questions.

- Je vois que vous n'avez pas changé, dit Chidambaram en la fixant. Je me souviens du jour où vous êtes entrée dans mon bureau pour me remettre votre rapport sur les espèces de plantes les plus vulnérables. La première chose que vous m'avez dite, c'est de retirer le poster qui était au mur car il comportait plusieurs erreurs.

- Ce poster est toujours à la même place, si cela peut vous rassurer. Monsieur Wangshuk ne l'a pas enlevé.

- Et il a raison. Il est magnifique, ce poster. Bien, dites-moi ce qui vous amène ici.

- Que pensez-vous d'Edward Elmsley ?

- Le médecin de Sa Majesté ? Un homme savant et loyal, sans l'ombre d'un doute. Il aurait aussi fait un excellent directeur pour l'Institut. Y a-t-il quelque chose en lui qui vous gêne ?

- Ce ne sont que des impressions, rien de plus. Une amie est partie voir un moine guérisseur au sud du pays. Elmsley l'accompagne et je vous avoue que je ne suis pas très rassurée.

- Ils sont allés voir Sangyé ?

- C'est cela, Sangyé. Vous le connaissez ?

- Pas personnellement, mais on raconte que cet enfant est extraordinaire. Écoutez, votre amie est entre de bonnes mains, je vous le garantis. Elmsley est plus qu'un collaborateur ou le médecin du roi, c'est aussi un très bon ami. »

La botaniste consulta sa montre.

« Vous aviez une autre question ?

- Monsieur Chidambaram, que savez-vous du lotus des dieux ?

- Selon les écrits, le lotus des dieux est une plante aux pouvoirs extraordinaires réservée aux dieux.

- Pensez-vous qu'elle existe ?

- Je serais enchanté de vous dire oui. Malheureusement, ce n'est pas le cas, répondit Chidambaram d'une voix catégorique. Si cette plante existait, on m'aurait informé de son existence.

- Je n'en doute pas. Je suis heureuse de vous avoir revu.

- Tout le plaisir est pour moi, mademoiselle Yandong. La prochaine fois, n'attendez pas le dernier jour pour venir me voir. »

En tant qu'Orientale, je crois en beaucoup de choses, avait confié Bao à Susanne pendant les célébrations de la fête nationale. Le langage corporel en faisait partie. Or le langage corporel de Chidambaram venait de lui indiquer que l'ex-directeur de l'Institut ne savait pas mentir.

Priya se sentit minuscule à l'arrière du 4 x 4 d'Edward Elmsley. Elle admira les champs en terrasse, la vallée de Thimphou en contrebas et les montagnes enneigées derrière, des montagnes aux dents acérées. Au loin, les reflets dorés d'un monastère niché sur une falaise semblaient lui indiquer qu'elle partait vers la lumière, vers son trésor.

La route était bordée de rizières, de champs de maïs, d'orangers et de bananiers. Le médecin du roi leur expliqua que le nord du Bhoutan abritait des sommets et des glaciers himalayens culminant à plus de sept mille mètres d'altitude tandis que le sud renfermait des plaines, des jungles et des montagnes de moins de mille cinq cents mètres d'altitude.

« Il faudra que vous reveniez au printemps ou en automne pour visiter la vallée de Bumthang, c'est quelque chose d'exceptionnel.

- Vous y êtes allé souvent ? demanda Susanne.
- Pas autant que je ne le désirerais.
- J'espère qu'il n'est rien arrivé à Bao.
- Bao connaît très bien la vallée, elle est habituée aux conditions extrêmes. Une tempête de neige l'aura certainement ralentie. À l'heure qu'il est, elle doit être à Thimphou.

- J'aimerais téléphoner à l'hôtel lorsque nous nous arrêterons. Pourrez-vous me prêter votre téléphone ?

- Bien sûr. À condition qu'il y ait du réseau. »

Elmsley s'arrêta au milieu de la route et klaxonna devant un petit sanctuaire. Un moine apparut d'un pas tranquille et s'approcha du véhicule, une coupe de cuivre à la main. Il échangea quelques mots en dzongkha avec le médecin qui lui remit quelques billets. Le moine plongea son doigt dans sa coupole et traça une ligne rouge sur le front d'Elmsley. Il traça la même ligne sur les fronts de Susanne et de Priya, puis sur le capot du véhicule. Enfin, il agita une cloche et hocha la tête en souriant.

« Je ne savais pas qu'il existait des péages par ici.

- La marque qu'il a déposée sur notre front et sur la voiture est une protection, dit le médecin. On ne sait jamais, vous pourriez en avoir besoin.

- Pourquoi il a sonné la cloche ? demanda Priya.

- Pour avertir les dieux que nous avons payé et obtenir leur bénédiction. »

Après trois heures de route, ils arrivèrent à un petit village fleuri pour déjeuner. Quelques hommes assis sur un muret les dévisagèrent. Ils s'étonnèrent de voir une plaque d'immatriculation rouge et jaune, couleurs des véhicules bhoutanais.

Priya écarquilla les yeux à la vue du plateau qui arriva sur leur table : jus de pomme, thé au beurre de yak, omelette, crêpes au sarrasin, assiettes de piments et riz rouge. Plusieurs femmes entrèrent dans le local en parlant bruyamment. Elmsley fit un commentaire et elles éclatèrent de rire.

« Elles cherchent une voiture et aimeraient voyager avec nous, expliqua le médecin. Mais nous n'allons pas dans la même direction.

- C'est ce qui vous fait rire autant ?
- Deux d'entre elles ne sont pas mariées. Vous voyez où elles veulent en venir ?
- Je crois, oui, répondit Susanne en regardant les plus jeunes, âgées d'à peine vingt ans. »

Elmsley consulta son téléphone en ouvrant la porte du véhicule et regarda Susanne d'un air désolé. Il n'y avait pas de réseau, elle devrait attendre le prochain village pour téléphoner.

« Je ne savais pas que vous aviez examiné Priya, dit Susanne une fois sa fille endormie.

- C'est vrai, je l'ai auscultée deux ou trois fois. J'ai vérifié sa tension et son rythme cardiaque. Votre fille semble très saine, Susanne. Sans son teint bleuté provoqué par la cyanose, personne ne soupçonnerait qu'elle nécessite une opération. Elle m'a d'ailleurs confié qu'elle se sentait mieux depuis qu'elle était au Bhoutan, elle dit qu'elle respire plus facilement.

- Oui, je l'ai aussi remarqué. C'est à croire que ce pays a vraiment quelque chose de magique. »

Vers seize heures, ils entrèrent dans un village composé d'une vingtaine de maisons avec des murs de boue et des toits de chaume. Elmsley les informa qu'ils y passeraient la nuit.

« J'ai un ami qui tient un bar ici, il organise souvent des karaokés. Si vous n'êtes pas trop fatiguées, nous pouvons aller y faire un tour. Je vous promets que vous n'allez pas vous ennuyer. »

Après une douche rapide et une sieste d'une demi-heure, Susanne et Priya retrouvèrent le médecin du roi à l'entrée de l'auberge. Ils entrèrent dans un bar éclairé par deux faibles ampoules sur le point de rendre l'âme. Quelques tables basses et tabourets en bois étaient disposés dans un coin de la pièce. De l'autre côté, un homme monté sur une petite scène chantait les yeux fermés un air que reprenaient ses amis assis au bar avec leurs bouteilles de *chang*. Un d'entre eux reconnut le médecin et se leva pour le saluer. Tous les clients se tournèrent vers les étrangers excepté un groupe d'adolescents vêtus de jeans et d'une casquette. Assis par terre face à un petit écran de télévision, ils regardaient un documentaire sur les volcans.

Wangdi, le propriétaire du bar, les invita à s'asseoir. Il revint avec deux bouteilles de vin dans les mains, suivi de deux autres hommes.

« Ce sont ses frères, expliqua Elmsley.

- Il en a beaucoup ? » demanda Susanne.

Le médecin traduisit la question à son ami. L'homme réfléchit pendant un long moment avant de répondre.

« Huit, mais il ignore si ce sont ses frères ou ses cousins. Il est originaire du Bumthang, la polygamie y est encore très présente. »

Les trois frères entamèrent une vive discussion liée aux bouteilles de vin. Ils les prirent tour à tour avant de les reposer. Susanne comprit le motif de la dispute en voyant le propriétaire du bar revenir avec un stylo. L'ouvre-bouteille était introuvable et les trois frères débattaient sur la meilleure façon de les ouvrir.

Un jeune saisit le micro et entonna un air de Bon Jovi. Un des frères du propriétaire invita Susanne à monter sur scène, ce qu'elle refusa poliment. L'homme vexé dit quelque chose qui fit rire ses frères et que le médecin refusa de traduire.

« Ton frère aîné a l'air toujours aussi timide », dit Elmsley à son ami en regardant vers le bar.

Priya se retourna et aperçut un homme aux cheveux longs en *gho* assis au coin du bar, le regard vide, une guitare sur ses genoux. Wangdi secoua la tête. Son frère économisait chaque jour pour quitter le Bhoutan : il rêvait de connaître l'Amérique. Susanne passa un moment si agréable en compagnie des Bhoutanais qu'elle oublia d'appeler l'hôtel.

Je tiens à m'excuser, Edward. Je me demande encore comment j'ai pu douter de vous », dit Susanne tandis que le 4 x 4 roulait paisiblement vers les jungles du Sud.

- Votre réaction était naturelle. Vous ne me connaissiez pas vraiment et votre fille a eu un malaise après avoir dîné chez moi. »

Après une journée de pluie incessante, ils s'arrêtèrent dans une ferme auberge. Quelques vaches étaient assises devant une grande maison à deux étages, surmontée de larges toits soutenus par des piliers. Au rez-de-chaussée, quelques poules picoraient des grains de maïs dispersés sur le sol. Les petites fenêtres sculptées du premier étage, présentes uniquement sur les façades orientées vers le sud, attirèrent l'attention de Susanne. Elles lui rappelaient des vitraux de cathédrale.

Elmsley lui expliqua que cette auberge était très connue dans le pays. La plupart des Bhoutanais qui voyageaient vers le sud s'y arrêtaient pour dormir. Ils furent reçus par deux adolescents en *gho*. Les garçons multiplièrent les gestes de courtoisie, s'inclinèrent poliment et insistèrent pour porter leurs bagages jusqu'aux chambres.

Susanne et Priya contemplèrent avec admiration les motifs peints sur les murs de leur chambre : spirales, fleurs de lotus, tigres, dragons... Leur visage passa de l'admiration à la stupeur en découvrant les peintures près des portes et des fenêtres.

« Edward, qu'est-ce que cela signifie ? » demanda Susanne qui osait à peine désigner les peintures.

Le médecin éclata de rire en voyant d'énormes pénis en érection à côté des motifs végétaux. Certains étaient ornés de fleurs, saisis par des mains ou enlacés par des dragons.

« Ils repoussent les mauvais esprits. Je suis surpris que vous n'en ayez pas encore vus. On en trouve partout au Bhoutan. Dans les maisons, dans les temples et parfois dans les cabines des postes de police sur les routes.

- Très bien, très bien. S'ils sont là pour repousser les mauvais esprits, laissons-les à leur place », répondit Susanne en tournant la tête.

La pluie cessa peu avant la tombée de la nuit. Priya vit depuis la fenêtre des filles de son âge qui riaient autour d'un feu. Quelqu'un frappa à la porte.

« Tu veux prendre un bain bhoutanais ? demanda le médecin du roi en regardant Priya. Les filles de la dame sont en train de le préparer. »

Intriguées, Susanne et Priya descendirent et traversèrent la route pour rejoindre les enfants penchés sur le feu. Leur père était en train de remplir une énorme cuve abritée par une planche de bois. Il sourit en voyant Susanne et Priya et leur dit quelque chose en leur montrant la baignoire. Avec une grande pince de métal, l'homme saisit les pierres qui étaient sur le feu et les plongea dans la baignoire, dans un compartiment prévu à cet effet, puis tapota sur son poignet avec son index pour leur indiquer qu'il ne restait plus qu'à attendre. Susanne comprit que la fonction des pierres était de réchauffer l'eau du bain. Elle ignorait cependant que ce système de chauffage naturel requérait plusieurs heures de préparation.

Pendant le dîner, l'homme raconta une anecdote au médecin qui le fit rire aux éclats au point de s'étouffer.

« Avant que je vous traduise son histoire, vous devez savoir comment débutent les relations amoureuses au Bhoutan. Cela se passe en trois étapes. Vous avez sans doute remarqué que les fenêtres des maisons étaient séparées par des panneaux de bois, et que l'espace entre ces panneaux permettait à une personne de s'y glisser.

- C'est vrai, répondit Priya en revoyant les habitations de la rue principale de Thimphou.

- Ceci n'est pas un hasard. Autrefois – et encore aujourd'hui – les femmes recevaient leurs amants par la fenêtre. C'est pourquoi on laissait toujours un espace suffisamment grand entre les panneaux. »

Susanne, qui pensait que plus rien ne la surprendrait après les phallus sur les murs, ouvrit de grands yeux.

« Au début de la relation, le garçon escalade au premier étage et passe par la fenêtre pour rejoindre la fille qui l'attend avec des œufs et de l'*arra*, comme le veut la tradition. Parfois, le garçon étourdi ou trop ivre se trompe de chambre ou est reçu par le père caché sous les draps qui le chasse à coups de bâton. Disons que ceci est la première étape de la relation. Jusqu'au jour où l'un des parents surprend le garçon en train de rejoindre la chambre de sa fille mais le laisse faire, ce qui constitue la deuxième étape. Enfin, la relation s'officialise le jour où la mère qui surprend une nouvelle fois le garçon lui demande pourquoi il ne passe pas par la porte. »

Susanne imagina la tête du garçon en franchissant la porte avec la bénédiction du père qui l'avait chassé auparavant à coups de bâton.

« Notre ami, poursuivit Elmsley, vient de me raconter une histoire que j'ignorais et que tout le monde connaît apparemment à Thimphou. Un haut fonctionnaire avait une

maîtresse qui habitait à un troisième étage. Un jour, il entendit le mari rentrer et se précipita vers la fenêtre. Il sauta du troisième étage et se brisa les deux jambes. »

Elmsley éclata de rire à nouveau, bientôt suivi de Susanne et de leurs hôtes.

Le lendemain, Elmsley se montra beaucoup moins bavard. Il avait l'air inquiet. Il parla uniquement après deux heures de route, lorsque Priya lui demanda quels animaux vivaient dans la jungle qu'ils étaient en train de traverser.

« On trouve des éléphants, des tigres, des singes, des rhinocéros et des léopards dans ces régions.

- On ne verra pas de takin ? demanda Susanne.

- Non, les takins vivent dans les régions montagneuses.

- C'est quoi, un takin ?

- Une sorte de bœuf qui habite dans l'Himalaya, répondit le médecin en regardant Priya dans le rétroviseur intérieur du 4 x 4. C'est l'emblème du Bhoutan. »

Ils passèrent plusieurs contrôles et s'aventurèrent au cœur de la jungle. Elmsley s'arrêta à un carrefour, coupa le moteur sans rien dire et consulta sa montre.

« Pourquoi nous arrêtons-nous ? » demanda Susanne.

Le médecin ne répondit rien. Il ouvrit sa portière et se dirigea vers l'arrière du véhicule. Susanne observa à travers le rétroviseur chacun de ses mouvements. Elle le vit ouvrir le coffre et se pencher en avant comme s'il cherchait quelque chose. Autour d'eux, pas l'ombre d'une habitation. Uniquement d'épaisses forêts, un milieu hostile et toujours interdit aux civils sans autorisation.

« Maman, qu'est-ce qu'il fait ?

- Ma chérie, enlève ta ceinture et fais exactement ce que je te dis », dit calmement Susanne sans quitter des yeux le rétroviseur.

Elmsley referma le coffre. Il tenait une carte routière dans la main.

« Il faut que je vérifie quelque chose », dit-il en dépliant la carte.

Susanne lâcha le stylo qu'elle avait trouvé dans la boîte à gants.

« Il existe deux routes pour rejoindre notre destination, dit le médecin en regardant la carte. Celle-ci est la plus courte mais aussi la moins sûre. Celle de droite est plus sûre mais suppose un détour de plus d'une heure.

- Je ne vois pas pourquoi vous hésitez. Prenons la route la plus sûre.

- Le problème, c'est qu'il va bientôt faire nuit. Les routes sont moins sûres la nuit, les bodos perpétreraient la plupart de leurs attaques une fois la nuit tombée. Et pour être honnête, je ne suis pas certain de pouvoir m'orienter de nuit. Si nous nous perdons, nous n'aurons pas assez d'essence pour revenir sur nos pas. »

Susanne regarda sa fille dans le rétroviseur, puis Elmsley dont le silence lui indiquait que c'était à elle de prendre la décision.

« Prenons le raccourci. »

Le 4 x 4 roula à vive allure. Les routes étaient désormais d'infinies lignes droites. Elmsley et Susanne retinrent leur souffle, guettant le moindre fourré par peur de voir surgir des hommes armés.

Après quelques kilomètres, ils virent au loin les phares d'une voiture immobilisée sur la route. Elmsley jeta de brefs regards sur les côtés mais n'aperçut aucun sentier. Le 4x4

ralentit et s'arrêta à une dizaine de mètres du véhicule. À côté des phares aveuglants qui les empêchaient de voir, ils ne distinguaient que des silhouettes.

« Mon dieu ! » s'exclama Susanne en voyant des hommes armés dans la lueur des phares.

Deux hommes s'approchèrent du véhicule en braquant leurs puissantes lampes sur le pare-brise. Priya, terrorisée, se cacha derrière le siège de sa mère et ferma les yeux.

« Levez vos mains ! » ordonna Elmsley.

Les deux hommes s'arrêtèrent en voyant le médecin sortir ses mains par la fenêtre. Le premier éclaira la plaque d'immatriculation, le second les visages du conducteur et des passagers. Le médecin cria quelque chose en dzongkha en présentant ses mains ouvertes. Il ouvrit sa portière, sortit lentement du véhicule et leur tendit une accréditation. Les deux hommes se tranquilliserent à la vue du document.

« Ce n'est rien, Susanne. Ce sont des soldats bhoutanais. »

Susanne se retourna. Priya pleurait en silence à l'arrière de la voiture. Un des militaires fit le tour du 4x4 pendant que l'autre maintenait son fusil braqué sur le médecin. Ils ordonnèrent à Elmsley d'ouvrir le coffre et plongèrent leurs lampes à l'intérieur. Ils crièrent quelque chose. La jeep qui leur barrait la route démarra et s'écarta pour les laisser passer.

Aucun mot ne fut échangé jusqu'à la maison d'hôtes où ils comptaient passer la nuit, une vingtaine de kilomètres plus loin.

Le lendemain, lorsqu'elles descendirent dans la cuisine pour prendre leur petit-déjeuner, Susanne et Priya trouvèrent une table remplie de nourriture, de jus de fruits frais, de thé et de café.

« Vous tombez à pic, l'omelette est prête ! » lança Edward Elmsley.

Il les pria de s'asseoir, remplit leurs assiettes et leur servit le thé, désireux d'oublier au plus vite l'incident de la veille.

« Tu es déjà montée à cheval ? »

Priya hocha la tête.

« Ça tombe bien, car nous devons effectuer le reste du voyage à cheval. Le monastère n'est accessible qu'à travers de petits sentiers. Nous devrions arriver demain avant midi.

Trois chevaux étaient déjà attelés et attachés à une corde clouée au sol. Le médecin chargea les sacs en passant de grosses cordes sous le ventre des chevaux. Les équidés ne montrèrent aucun signe d'énervement.

« Je ne savais pas que vous étiez aussi caravanier, dit Susanne.

- J'aime voyager seul lorsque je me rends à la vallée de Bumthang. »

Le soleil perça les nuages lorsqu'ils quittèrent le village. Le sentier longeait une rivière aux eaux tumultueuses et cristallines avant de pénétrer dans une épaisse forêt.

« Je ne pensais pas que le Bhoutan abritait autant de forêts, dit Susanne.

- Les Bhoutanais ont toujours su préserver leur nature. La famille royale est consciente que le Bhoutan abrite une faune et une flore uniques. Un article de la Constitution stipule que le gouvernement doit s'assurer que les forêts représentent toujours au moins soixante pour cent du territoire national.

- Vraiment ? C'est incroyable.

- Il y a quelques années, la reine en personne a déclaré que les couloirs biologiques du Bhoutan étaient un cadeau de la Terre au peuple bhoutanais.

- Un bel exemple que devraient suivre tous les pays.

- Le Bhoutan a la particularité de s'être ouvert au monde récemment. Ceci présente bien sûr des avantages et des inconvénients. Les Bhoutanais ont pris conscience qu'ils ne pouvaient pas vivre de la sorte éternellement à l'heure de la mondialisation. Ils ont cherché et cherchent toujours la meilleure façon de s'ouvrir tout en préservant leur culture à laquelle ils restent très attachés. C'est une mission extrêmement délicate, mais ambitieuse et réfléchie. Tenez, par exemple, il n'y a qu'à regarder le Népal pour se rendre compte de la différence de gouvernance. Le Népal a vite compris que ses montagnes pouvaient être une grande source de revenus et l'industrie du tourisme s'y est aussitôt implantée. Ce qui est bon pour l'économie du pays. Mais je suis triste de voir que les Népalais perdent peu à peu leur identité. Le Bhoutan a la chance de pouvoir éviter les erreurs commises par d'autres pays. Il a su résister à l'étau du tourisme et ne permet qu'un nombre limité de visiteurs sur son territoire chaque année. Beaucoup voient dans ces mesures un protectionnisme démesuré, d'autres une préservation de la culture et un développement progressif nécessaire. Mais n'allez pas croire pour autant que vous vous trouvez au paradis. Le Bhoutan a aussi ses problèmes. Celui des bodos datait de plusieurs années et n'est pas encore complètement résolu. L'immigration est également un des talons d'Achille du gouvernement. De nombreux réfugiés népalais ont été expulsés ces dernières décennies à la suite d'un décret royal visant à éviter une immigration massive. La préservation d'une culture a aussi son prix, et il est élevé. »

Ils franchirent un pont suspendu par des chaînes rouillées, au-dessus duquel flottaient des drapeaux de prières. Les chevaux avancèrent d'un pas hésitant, leurs sabots martelant les planches de bois. Elmsley s'efforça pour maintenir son cheval au centre du pont. Non sans peine, ils rejoignirent l'autre rive. Au sommet d'une petite montagne, le médecin descendit de cheval.

« Vous voyez cette forêt ? dit-il en désignant l'horizon. Le monastère se trouve là-bas, dans la jungle. Nous passerons la nuit dans ce hameau en contrebas et nous repartirons à l'aube. »

La descente soulagea les chevaux qui repartirent sans rechigner, comme s'ils savaient qu'ils étaient sur le point d'arriver.

« Elle ne dit rien mais je crois qu'elle est un peu angoissée à l'idée de rencontrer le guérisseur, confia Susanne lorsque Priya fut endormie.

- Je la comprends, répondit le médecin en préparant deux tasses de thé. La fameuse peur de l'inconnu. Et vous, comment vous sentez-vous ?

- Plus sereine que je ne l'imaginais. Je vous l'ai déjà dit, Edward, j'ai vécu tant d'années de déception en déception dans les hôpitaux que je n'attends plus rien. Je veux juste repartir en étant sûre d'avoir tout tenté pour guérir ma fille.

- Susanne, il faut que je vous parle de l'enfant que nous irons voir demain. Sangyé est extraordinaire à plus d'un titre, cela va au-delà de ses pouvoirs de guérison. »

Susanne but une gorgée de thé en fronçant les sourcils, se demandant ce qu'avait bien pu lui cacher le médecin.

« Sangyé est issu d'une famille modeste originaire de l'est du Bhoutan. À l'âge de trois ans, il a manifesté sa volonté de vivre dans un monastère. Chose étonnante pour un enfant de trois ans, n'est-ce pas ? Un jour, le roi s'est rendu dans sa ville natale pour des célébrations. L'enfant s'est approché et lui a dit qu'il voulait venir ici. Ce monastère est un haut lieu de méditation, de nombreux maîtres y ont vécu au cours des siècles. Le roi croyait qu'il plaisantait et lui a demandé pourquoi il tenait tant à venir ici. Le garçon lui a dit qu'il y avait oublié quelques affaires, dont un chapelet et un *vajra*⁵. Le roi lui a demandé son nom. Le garçon a affirmé qu'il s'appelait Tenzin Rabgyé. Tenzin Rabgyé fut le quatrième roi du Bhoutan, il fonda au dix-septième siècle le monastère où nous irons demain. »

Susanne aurait eu besoin d'une nouvelle tasse de thé pour digérer une telle histoire.

« Le roi a commencé à s'intéresser au garçon. Il lui a posé plusieurs questions auxquelles l'enfant a su répondre. Ce qui est extraordinaire, c'est que le garçon s'exprimait en dzongkha. Les habitants de l'Est parlent une autre langue et ses parents ne parlaient pas dzongkha, ils se demandaient eux-mêmes où leur fils avait appris cette langue. Le garçon ne s'est pas seulement contenté de répondre aux questions. Il a donné des détails précis sur l'aspect du monastère où il n'était jamais allé. Le roi a été si frappé par son récit qu'il a désigné une commission de lamas afin d'étudier son cas. Selon les bouddhistes, les grands maîtres sont capables de se réincarner pour terminer leur mission sur Terre et aider les hommes à atteindre le nirvana. La commission avait pour mission de déterminer si cet enfant était effectivement une réincarnation de Tenzin Rabgyé. Une nouvelle fois, le garçon a répondu à plusieurs questions. Il a reconnu parmi divers objets qui lui ont été présentés ceux qui appartenaient à Tenzin Rabgyé et a même précisé la couleur de son cheval, un détail que les lamas ont dû aller vérifier dans les manuscrits. Ils ont accompagné l'enfant au monastère. Il a reconnu le chemin et les a lui-même guidés. Une fois arrivé au monastère, le garçon est monté au premier étage, a désigné une pièce en affirmant que c'était là qu'il vivait autrefois. Pour comble, il s'avère que son prénom, Sangyé, signifie *l'Éveillé*.

- Edward, êtes-vous en train de me dire que nous sommes sur le point d'aller voir le quatrième roi du Bhoutan réincarné ?

- C'est en tout cas ce qu'a officiellement déclaré le chef spirituel du Bhoutan. »

Edward Elmsley se leva avant l'aube et s'étonna de voir un rai de lumière derrière la porte de Susanne. Il frappa trois coups discrets et leur annonça qu'ils devaient partir.

⁵ Petit objet utilisé pour les rituels

« Il vaut mieux rencontrer Sangyé de bonne heure. Il est de meilleure humeur le matin. »

Peu avant neuf heures, ils aperçurent au sommet d'une vallée un chörten entouré de drapeaux à prières et, un peu plus loin, le monastère. Un porche doré se dressait devant le bâtiment. Quelques moines les regardèrent franchir le porche et attacher leurs chevaux, intrigués. Le médecin du roi demanda à voir le Principal. Un des moines pénétra dans le monastère. Il réapparut au bout de quelques minutes et leur fit un signe de la main pour les inviter à entrer.

Ils traversèrent une cour dallée aux murs ornés de peintures de saints et de scènes retraçant l'histoire du monastère.

« Qui est le Principal ? demanda Susanne.

- Le tuteur de l'enfant. »

Après avoir gravi quelques marches, ils franchirent un rideau et découvrirent une pièce destinée à recevoir les visiteurs. Le moine leur fit signe de s'asseoir sur un des canapés disposés contre les murs. Susanne vit des photos du monarque, du chef spirituel du Bhoutan et d'autres personnages, probablement des grands maîtres. Le moine déposa un plateau de biscuits et du thé sur une table basse en s'excusant. Le Principal était en train de terminer un rituel dans un temple.

Un quart d'heure plus tard, le Principal apparut. Le médecin l'informa du but de leur visite et lui remit une autorisation signée de la main du souverain. L'homme hocha la tête, dévisagea tour à tour Priya et Susanne puis frappa dans ses mains. Un autre moine accourut, écouta les consignes qu'on lui donnait puis disparut derrière le rideau.

Le Principal invita Elmsley, Susanne et Priya à le suivre. Au bout d'une galerie aux murs multicolores, une porte s'ouvrit. Ils pénétrèrent dans une vaste salle lumineuse. Sur la gauche, un enfant assis en lotus sur un trône doré.

Susanne et Priya n'osèrent pas lever les yeux. Elles regardèrent humblement le sol et imitèrent le médecin. Elles se prosternèrent trois fois devant le trône doré, firent quelques pas en avant et s'inclinèrent pour recevoir la bénédiction du jeune moine. Un frisson parcourut le corps de Priya en sentant une petite main se déposer sur sa tête et se retirer délicatement. Une main, disait-on, capable de miracles. Elle leva lentement la tête. Elle vit les pieds du trône, les jambes repliées de l'enfant, un *kesa* rouge couvrant son petit corps et une partie de son visage. Le jeune moine, le front fièrement levé, était en train de l'observer à travers de grosses lunettes.

Comme s'il avait lu l'étonnement sur le visage de Susanne, le Principal précisa que Sangyé était atteint de cataracte.

« Une cataracte ? À son âge ?

- Sangyé a l'aspect d'un enfant mais c'est un véritable adulte, expliqua le Principal. Son intelligence est intacte mais son corps a beaucoup vécu. C'est la raison pour laquelle il souffre de maladies normalement réservées aux adultes.

- Qui c'est ? demanda l'enfant.

- Des amis de Sa Majesté. »

Elmsley adressa quelques mots en dzongkha au jeune moine. Il l'écouta attentivement et répondit d'une voix posée.

« Cela fait longtemps qu'il n'a pas vu d'enfant de ton âge, dit le médecin en se tournant vers Priya. Les moines s'ennuient trop vite lorsqu'ils jouent avec lui. »

Le jeune guérisseur dit quelque chose au Principal, lequel acquiesça avec soumission.

« Sangyé désire être seul avec Priya ».

Susanne embrassa sa fille, se prosterna devant le jeune moine et se retira en silence, suivie d'Edward Elmsley et du Principal.

« Le médecin de Sa Majesté m'a dit que ton cœur était malade. »

Priya ouvrit de grands yeux, surprise d'entendre le garçon s'exprimer dans sa langue.

« Oui, je suis née avec une cardiopathie congénitale.

- C'est quoi ?

- Mon cœur ne fonctionne pas comme celui des autres.

- Ça fait mal ?

- Parfois, oui. Il m'arrive d'avoir des crises et de m'évanouir. J'ai été opérée plusieurs fois mais je ne suis toujours pas guérie.

- Je suis souvent malade, moi aussi. Le Principal dit que c'est normal. Tu aimes notre pays ? »

Priya hocha la tête.

« Pourquoi ? Il est différent du tien ?

- Complètement. Chez moi, les montagnes ne sont pas aussi grandes et il n'y a pas autant de forêts. Et les gens sont toujours pressés.

- C'est comme dans les films que je regarde. Tu n'as qu'à rester ici.

- J'aimerais bien, mais mon père me manque. Mon chat aussi.

- La prochaine fois, viens avec ton chat. »

La petite promit et remarqua que l'expression du jeune moine venait de changer. Son air bienveillant avait disparu. Son visage était désormais fermé et ses petits yeux noirs la regardaient fixement.

« Assieds-toi et ferme les yeux », ordonna l'enfant d'une voix autoritaire.

Elle sentit que le jeune guérisseur était près d'elle. Soudain, elle l'entendit murmurer des paroles incompréhensibles. Sa voix était transformée. Son timbre devenu grave lui rappelait celui des vieux moines qu'elle avait entendus dans les temples.

Priya sursauta en sentant les petites mains du guérisseur se poser sur sa tête et parcourir son visage, tâtant ses yeux, son nez, ses joues puis sa bouche, tout en prononçant ces paroles qui ressemblaient à des prières. Les mains descendirent jusqu'aux épaules, longèrent les bras avant de se déposer délicatement sur son cœur.

La voix du garçon s'interrompit. La pression sur le cœur de Priya cessa et elle ne sentit plus le contact de ses mains. Elle ouvrit les yeux. Le jeune moine était assis en lotus sur son trône doré, comme s'il n'avait pas bougé.

« C'est gentil d'être venue me voir, dit-il avec sa voix d'enfant. Mais je ne peux rien faire pour toi.

- Tu ne peux pas me guérir ? demanda Priya qui sentait le monde s'écrouler autour d'elle.

- Mais tu es guérie. »

Le monarque portait le masque des bons jours lorsque le Premier ministre entra dans son bureau. Les deux hommes parlèrent longuement du rapport remis par la délégation envoyée en Inde. Les promesses verbales étaient désormais écrites noir sur blanc et constitueraient bientôt une base légale.

« Le ministre des Affaires étrangères m'a chargé de transmettre ses amitiés à monsieur Solème.

- Je pense que tu auras l'occasion de les lui transmettre toi-même.
- Je ne suis pas sûr de bien vous comprendre, Votre Majesté.
- Le ministre de la Santé a beaucoup aimé notre pays. Quelque chose me dit que nous le reverrons bientôt par ici. »

Un messenger annonça l'arrivée de madame Goodwill et de sa fille.

« Qu'elles entrent », dit le roi.

Priya portait sa *kira* préférée, celle aux bandes rouges et noires avec des motifs blancs brodés sur les manches. Derrière elle, Susanne vêtue d'une *kira* bleue. Elles firent trois pas en avant et exécutèrent une révérence parfaite.

Le souverain vint à leur rencontre et les invita à s'asseoir pour partager leur expérience au monastère. Une fois leur récit achevé, il se tourna vers Priya et lui demanda ce qu'elle pensait du guérisseur. La petite se dit surprise de son jeune âge.

« C'est ce qui arrive à beaucoup de gens lorsqu'ils me voient pour la première fois, dit le monarque. Ils s'imaginent que tous les rois sont vieux et barbus. Dis-moi, comment te sens-tu à présent ?

- Je suis guérie. »

La spontanéité de l'enfant frappa tout le monde.

« Comment le sais-tu ?

- Je sens que je peux respirer normalement. Avant, j'étais essoufflée en montant les escaliers.

- Sangyé est vraiment extraordinaire », murmura le souverain presque pour lui-même.

Susanne ne partageait pas la joie de sa fille. Malgré une amélioration apparente, elle doutait au fond d'elle qu'un enfant ait réussi au seul contact de ses mains ce que les meilleurs cardiologues étaient incapables de réaliser avec des équipements ultramodernes.

Le téléphone sonna. En voyant l'expression du monarque, le Premier ministre comprit qu'il s'agissait d'un message de la plus haute importance.

« C'est incroyable, dit le roi en raccrochant. Les premiers endormis viennent de se réveiller. »

Aux quatre coins du monde, on assista au même phénomène. Des centaines, des milliers, des millions d'endormis ouvrirent subitement les yeux, sortirent de la léthargie dans laquelle ils étaient plongés depuis plusieurs semaines. Ils

regardèrent, ébahis, les autres corps qui reposaient autour d'eux dans les lieux de dépôt, assistèrent au réveil de leurs voisins. Tous avaient le même regard, le regard de personnes revenues de nulle part, ignorant où ils se trouvaient et ce qu'il leur était arrivé.

Les premiers témoins de cet éveil collectif, les soldats postés devant les lieux de dépôt, restèrent muets à l'ouverture des portes des hangars, des écoles, des salles de théâtre dont on leur avait confié la garde, d'où sortait un flot de réveillés tout juste vêtus d'un drap blanc. Certains soldats prirent la fuite, croyant voir sortir des fantômes. D'autres braquèrent leur fusil, leur ordonnant de ne plus avancer.

Les proches qui campaient devant les lieux de dépôt se levèrent tel un seul homme à la vue des premiers éveillés. Des éveillés qui, d'abord aveuglés par la lueur du jour, avancèrent lentement en examinant chaque soldat, chaque arbre, chaque détail qui les entourait. Les militaires s'écartèrent au passage du cortège blanc, bientôt imités par la foule silencieuse qui se fendit pour les laisser passer.

Une voix provenant de la foule vint rompre le silence. « C'est mon fils ! » cria une femme en voyant un petit garçon agenouillé à côté d'un vieillard. L'enfant se laissa couvrir de baisers. Puis, comme si le contact des lèvres de sa mère lui avaient redonné la mémoire, il se mit à pleurer.

S'ensuivirent des scènes similaires, des milliers d'éveillés qui regardèrent les photos qu'on leur tendait avant de s'abandonner dans les bras de leurs proches, la mémoire retrouvée. Au milieu des retrouvailles poignantes, beaucoup d'éveillés restèrent immobiles, les bras ballants, attendant qu'on vienne les chercher.

En apprenant la nouvelle, des millions de réfugiés se bousculèrent pour rentrer chez eux. Les bateaux levèrent l'ancre précipitamment et des kilomètres de bouchons se formèrent sur les routes. Les gares et les aéroports, désertés depuis des mois, se remplirent à nouveau. Les voyageurs luttèrent pour obtenir un billet et revenir à l'endroit qu'ils avaient fui comme la peste.

Les autorités, débordées de toutes parts par ce réveil massif, activèrent les mécanismes mis en place. Des trains de marchandises acheminèrent les éveillés vers les grandes villes. Leurs proches se ruèrent vers les gares et envahirent les quais malgré la présence des forces de l'ordre.

L'invasion des quais et des voies obligea les trains à s'arrêter avant d'entrer en gare. Les sifflets des contrôleurs et des policiers ne purent contenir la foule en liesse qui courait vers les trains. Des bras se tendirent par les fenêtres des wagons, des mains se touchèrent, des mouchoirs s'agitèrent, des baisers furent envoyés et emportés par le vent. On aurait dit un convoi de soldats revenus de l'enfer.

Policiers, militaires et contrôleurs furent encerclés par des cœurs inquiets qui voulaient savoir si leurs proches se trouvaient à bord du prochain train. Personne ne savait rien, il fallait attendre. Des milliers de personnes, n'en pouvant plus, marchèrent le long des rails dans l'espoir d'intercepter le train qui transportait les leurs.

On frôla parfois la catastrophe, certains refusèrent de quitter la voie et furent tirés par le bras au dernier moment. Les trains ne cessèrent d'entrer en gare les uns après les autres, transportant avec eux autant de bonnes nouvelles que d'éveillés. Des trains venus du ciel, disait-on, certains les baptisèrent les trains de Dieu.

Les gares se vidèrent peu à peu. Les grilles des commerces fermés depuis longtemps se relevèrent soudain, les bars et les restaurants se remplirent à nouveau. Les patrons bénirent le ciel et appelèrent leurs employés pour les prier d'accourir à leur lieu de travail.

Frères, sœurs, oncles, tantes, cousins et grands-parents arrivèrent au restaurant avec leurs paniers remplis de nourriture qu'ils avaient gardé pour une grande occasion ou en cas de nécessité. Les éveillés en blouse blanche, que l'on s'étonnait de voir si sains, voyaient leurs assiettes se remplir sans savoir quoi penser. « Mange, tu dois prendre des forces ! » entendaient-ils autour d'eux. Certaines mères inquiètes insistèrent pour emmener le petit à l'hôpital, mais les grands-pères s'y opposèrent. « Qu'il mange d'abord » disaient-ils en regardant les petits dévorer tout ce qu'on leur tendait.

Les cous s'allongèrent lorsque les télévisions et les radios s'allumèrent. Les journalistes avaient sorti leur arsenal de correspondants pour couvrir ce réveil sans précédent. Des hélicoptères filmaient la marée humaine envahissant les rues qui, vue du ciel, ressemblait au delta d'un fleuve blanc.

Le maire de la capitale, qui n'avait même pas eu le temps de relire le discours qu'on lui avait préparé, passa sur toutes les chaînes en attendant l'intervention du président. Il se félicita du réveil des endormis, invita ses citoyens à se rendre chez leur médecin traitant dans les prochains jours et salua le travail des forces de l'ordre et des employés de la Compagnie nationale des chemins de fer.

« Le réveil des endormis, conclut le maire, est à n'en pas douter l'annonce du printemps, le retour des cigognes avant l'heure. »

Rien n'aurait pu rendre le ministre de la Santé plus heureux que l'appel qu'il venait de recevoir. Le jeune Bhoutanais était tiré d'affaire, l'opération s'était bien déroulée. Cette bonne nouvelle expliqua pourquoi il arriva au palais présidentiel avec une décontraction insolente. L'édifice lui parut l'œuvre d'un architecte dépourvu de goût, comparé aux toits en pagode et aux couleurs vives du dzong de Thimphou. Le plateau de fruits et le thé au beurre de yak lui manquaient déjà, une tradition qu'il aurait instaurée s'il avait été président.

Un messager en habit traditionnel – costume noir, chemise blanche, cravate rouge, chaussures cirées – l'informa que le chef du gouvernement était prêt à le recevoir. Le président feignit la surprise en voyant entrer son ministre. Il se leva énergiquement, s'assura que sa veste était correctement boutonnée et tendit la main, non pas pour la lui serrer, mais pour l'inviter à s'asseoir.

« Je viens de recevoir le rapport final des experts, dit le président. Hensberg et Lehmann n'ont que des propos élogieux à votre égard. J'avoue que le directeur général avait raison. Ce Lehmann semble écervelé à première vue mais il a la tête bien vissée.

- Oui, il a fait un excellent travail.
- Vous aussi, Charles. Nous ne serons peut-être jamais en mesure d'expliquer l'origine de la léthargie ni le réveil soudain des endormis, mais l'éradication du fléau

restera à jamais associé à votre travail aux yeux de la poignée de personnes qui connaissaient l'existence de la zone non affectée.

- Hélas, je ne suis pas sûr que le secret soit gardé bien longtemps. J'ai persuadé cette journaliste, Katrin Herrmann, de ne rien dévoiler, mais j'ignore combien de personnes ont été informées.

- Ne vous en faites pas pour cela, il n'y aura aucune fuite. »

Une fois identifiée l'origine de la fuite, le président avait immédiatement convoqué le ministre de l'Intérieur et l'avait menacé de révéler au grand jour une affaire qui aurait ruiné sa carrière politique. Une heure plus tard, le ministre de l'Intérieur avait ordonné au ministre de la Défense d'oublier le dossier qu'il tenait entre les mains.

Le ministre de la Santé remit une lettre au président.

« Je suis désolé de devoir en arriver là, Charles.

- Entre nous, je ne vous ai pas vraiment laissé le choix. »

Soulagé de voir son ministre si compréhensif, le président lui demanda comment s'était passé son séjour au Bhoutan et s'intéressa aux différences culturelles.

« J'allais oublier. Qu'est-il arrivé à cet enfant que vous avez ramené avec vous ?

- Ils sont parvenus à le guérir.

- Quelle joie ! J'imagine avec quelle émotion l'accueilleront ses parents lorsqu'il rentrera chez lui.

- Il est orphelin.

- Je suis navré, je l'ignorais. Y'a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ? demanda le président en se levant.

- Asseyez-vous, je vous prie. »

Le ministre sourit en apercevant sa femme assise au piano. Elle l'aperçut dans le miroir et cessa de jouer. *La quantité exacte*, se dit-il en la voyant verser le whisky dans son verre.

« Es-tu sûr de ne pas regretter cette décision ?

- Certain. J'ai envie d'une vie différente, dit-il en l'embrassant.

- As-tu des nouvelles du garçon ?

- Il va bien. Il faudra maintenant lui trouver une famille. »

Elle connaissait ce regard et lut les pensées de son mari.

« Tu ne penses pas sérieusement ?

- Pourquoi pas ? C'est un enfant, Rose. Un enfant qui a besoin de parents. Et nous avons toujours désiré fonder une famille. N'est-ce pas là une occasion unique de rendre trois personnes heureuses ?

- Je ne sais pas, Charles. Tu m'annonces tout ça si brusquement. Nous sommes si différents. Notre pays est si différent. Crois-tu vraiment qu'il serait plus heureux ici qu'au Bhoutan ?

- Qui a parlé de vivre ici ? »

Le cortège de ministres entra dans les couloirs du palais présidentiel avec une joie d'écoliers. Le ministre de la Justice, d'habitude aussi inexpressif qu'un yak, se permit même de rire en voyant son collègue chargé des Affaires sociales imiter un célèbre humoriste. Les ministres avaient le droit d'être ainsi satisfaits. L'heure de la remise des médailles était arrivée, et ils ne les avaient pas volées.

« Je tiens à vous féliciter pour avoir contribué à résoudre une crise sans précédent, ce mal, ce virus, ce fléau, ce monstre à dix têtes sorti des ténèbres et qui a fait trembler la Terre entière au point de menacer l'espèce humaine », dit le président.

Premiers applaudissements et hochements de tête.

« Je suis fier d'avoir aujourd'hui réunie devant moi une équipe qui a su faire preuve d'une abnégation et d'un professionnalisme exemplaires. On reconnaît toujours les grandes équipes dans les moments difficiles. Je sais, et nos citoyens le savent également, que ce gouvernement est à la hauteur de la mission pour laquelle il a été désigné. »

Le chef de l'État leva les mains pour éteindre l'incendie d'applaudissements provoqué par le ministre de l'Éveil.

« J'ai reçu ce matin le dernier rapport des experts internationaux. Plus de quatre-vingt-dix pour cent des endormis se sont déjà réveillés. »

Une nouvelle vague d'applaudissements déferla dans la salle, on n'arrêtait plus le ministre de l'Éveil.

« Les experts déclarent cependant, je cite, « n'être en possession d'aucun élément de preuve scientifique pour expliquer l'origine ou le mode de transmission de la léthargie ni le réveil des endormis ». Autrement dit, ils n'en savent pas plus que vous et moi, les milliards investis dans la Science ont été aussi inutiles qu'un épouvantail dans une serre.

- Monsieur le Président, je tiens à préciser que les experts internationaux viennent d'inventer un robot très prometteur, lança le ministre des Sciences.

- J'allais y venir, mais j'apprécie votre intervention pour défendre vos collègues chercheurs. Cela en dit long sur votre loyauté. Effectivement, les chercheurs viennent d'inventer une plateforme de criblage à haut débit robotisée. Ne m'en demandez pas davantage, je n'ai compris que la moitié de ce que m'a expliqué le directeur général. Pour résumer, près de trente mille molécules vont être testées jusqu'à ce que l'une d'entre elles présente l'activité attendue. Ce robot arrive un peu tard, je vous l'accorde, mais vous connaissez les chercheurs. Ils veulent une réponse à tout, la léthargie est devenue pour eux une question d'honneur. Quoi qu'il en soit, l'analyse de ces molécules est un vrai travail de fouine. Il faut avoir des gènes de rongeurs pour passer ses journées la truffe dans un microscope.

- Et des gènes d'Hannibal Lecter pour passer ses journées à lire des livres », plaisanta le ministre des Affaires sociales en état de grâce humoristique.

Sa boutade fit rire tout le monde excepté la ministre de l'Éducation et de la Culture par respect envers le ministère qu'elle représentait, le ministre de la Justice qui venait de sombrer dans une micro-léthargie et le ministre de la Défense qui ne voyait pas où était la plaisanterie.

« Allons, reprenons-nous, dit le président en cessant de rire, n'oubliez pas la conférence de presse. Il nous faut quelque chose de consistant, je n'ai pas l'intention de m'attarder une demi-heure sur le robot des experts. »

Le ministre des Affaires étrangères ricana une dernière fois en voyant le ministre des Affaires sociales lever les bras et tourner la tête par à-coups pour imiter le robot des chercheurs.

« Ne parlons plus de la léthargie, répondre aux questions sera un jeu d'enfants. Je renverrai la balle dans le camp des experts internationaux. Je m'attends à quelques questions concernant les récentes prises d'otages, poursuivit le chef du gouvernement en regardant les ministres de la Défense et de l'Intérieur.

- Le sauvetage du colonel a été un franc succès, affirma le ministre de la Défense.
- Je devrai modérer mes propos, il y a tout de même eu cinq morts et huit blessés graves. »

Le ministre de la Défense haussa les épaules, le ministre de l'Intérieur vola à son secours.

« Il s'agissait d'individus armés et dangereux, monsieur le Président. Parmi les cinq victimes, quatre avaient un casier judiciaire aussi rempli que les boîtes aux lettres des endormis.

- Intéressant. Mais il me faut une comparaison plus poignante que celle des boîtes aux lettres, dit le président d'un air pensif. Je crois que le ministre de l'Éveil mérite aujourd'hui une mention spéciale. L'acheminement des réveillés s'est effectué dans un contexte difficile mais je peux vous dire que nous avons fait mieux que nos voisins dans ce domaine. J'ai d'ailleurs reçu de nombreux messages de félicitations. »

Hochements de tête, éloges, chuchotements, consultations d'agenda pour poser ses prochaines vacances.

« J'ai également décidé de procéder à un remaniement du gouvernement. »

Silence. Têtes rentrées dans les épaules.

« Le premier changement concerne le ministère de la Santé. Le ministre et moi-même avons eu une longue discussion à son retour au cours de laquelle nous avons abordé divers sujets. Je ne peux rien vous dévoiler à propos de la mission à laquelle il a participé, il s'agit d'un dossier confidentiel (Regard échangé entre les ministres de l'Intérieur et de la Défense). Charles a décidé d'abandonner ses fonctions.

Les ministres se tournèrent horrifiés vers leur collègue.

« Je suis évidemment le premier attristé par la nouvelle, poursuivit le président. J'ai essayé de le persuader, mais il m'a exprimé son désir de tourner une nouvelle page. »

Des murmures interrompirent l'intervention du président qui se vit obligé de frapper dans ses mains.

« J'ai également décidé de dissoudre le ministère de l'Éveil. Presque tous les éveillés ont désormais été identifiés et ramenés chez eux, il n'a plus de raison d'être. »

Le ministre de l'Éveil crut qu'il allait s'évanouir.

« Allons, je ne vais pas vous torturer plus longtemps, dit le président amusé par la mine dépitée de son jeune ministre. Vous nous avez prouvé que vous pouviez être à la tête d'un vrai ministère. Je vous nomme dès aujourd'hui ministre de la Santé. Vous serez personnellement chargé du suivi de la léthargie.

- Merci ! Merci monsieur le Président ! s'exclama le nouveau ministre de la Santé qui amorça lui-même la vague d'applaudissements à son égard.

- Bien. Quelle heure est-il ?

- Midi et trente-trois minutes, répondit le ministre des Sciences.

Précis comme un microscope.

- Je n'ai qu'une heure de retard, faisons-les attendre une demi-heure de plus. Avec un peu de chance, quelques journalistes abandonneront les lieux. Quoique les pires d'entre eux, les fouines incorrigibles, soient capables de planter leurs tentes dans la salle de presse si nécessaire.

- Ou de se construire un abri dans les greniers du palais, lança le ministre des Affaires sociales en se mordant la lèvre inférieure, les narines frémissantes. »

Ah ! Qu'il est drôle, le ministre des Affaires sociales ! Même le président peina à se contenir en voyant son ministre allonger le cou et froncer les sourcils pour imiter la fouine. La ministre de la Culture et de l'Éducation, qui souffrait d'incontinence urinaire, le supplia d'arrêter. Le ministre de la Justice, que les rires avaient tiré de sa micro-léthargie, se demanda quel diable avait poussé le ministre des Affaires sociales à imiter le ministre des Transports.

Après dix bonnes minutes de cacophonie chronométrées par le ministre des Sciences, le chef du gouvernement annonça deux ou trois autres mesures de moindre importance et rappela à l'ordre le ministre des Affaires sociales qui imitait un hippocampe.

« Riez, riez, mais n'oubliez pas de penser aux mécanismes à mettre en place pour reboucher le cratère de la sécurité sociale. »

Le président clôtura le Conseil des ministres par de nouvelles félicitations. Il venait de rater le dernier numéro du ministre des Affaires sociales, une formidable imitation d'Haroun Tazieff au sommet du Stromboli.

Même dans ses rêves les plus fous, ceux dans lesquels il se voyait défier sans armure le Chevalier noir de l'autre côté du gué, Yuri Lehmann était loin d'imaginer l'accueil que lui réserveraient ses collègues. Le tapis rouge et les roulements de tambour manquaient à l'appel mais tous les autres ingrédients étaient réunis pour recevoir le héros qui avait ramené le navire de l'humanité à bon port.

Vêtu de sa chemise blanche et de sa cravate rouge, l'expert se racla la gorge et ajusta ses lunettes avant d'entrer dans l'immeuble qui l'avait vu gravir marche après marche l'échelle invisible qui le mènerait un jour à la cime du monde.

Il serra les mains tendues, répondit aux applaudissements en se pliant en deux, légèrement de profil, afin que les dames puissent apprécier les résultats d'intenses sessions au gymnase de l'hôtel. « Voici notre sauveur ! » crut-il entendre ça et là. Une haie s'ouvrit devant lui, les cous et les bras s'allongèrent à son passage, tout le monde voulait toucher le messie.

Au bout du couloir, l'expert aperçut une lumière vive, presque aveuglante. Une silhouette se dessina devant la lumière et il parvint peu à peu à en discerner les formes. Peter Hensberg, les mains sur les hanches, regardait fièrement arriver l'homme qu'il

avait lui-même désigné. Lehmann libéra une dernière poignée de baisers et pénétra dans le bureau qui, à n'en plus douter, lui appartiendrait un jour.

« Lehmann, vous rappelez-vous notre conversation à propos de ce philosophe qui disait qu'il fallait se connaître soi-même ?

- Oui, monsieur le Directeur. D'ailleurs, j'ai effectué des recherches et je peux vous dire de qui il s'agit.

- Peu importe, répondit Hensberg en agitant la main. Je vous disais que j'avais plutôt tendance à toujours voir le côté négatif des choses et des personnes. Je vous garantis que j'ai beau regarder l'ensemble de votre travail au Bhoutan sous tous les angles que mon cou me le permet, je ne vois que du positif mis à part votre premier rapport. Vous avez été à la hauteur des espoirs placés en vous.

- Merci, monsieur le Directeur.

- Je ne sais pas si vous êtes conscient de ce que vous venez de réaliser. Nous vous avons envoyé pour trouver une piste quelconque sur la léthargie, vous revenez et le fléau disparaît comme un cafard dans une cuvette.

- Pour être honnête, je ne suis pas certain que l'éradication du fléau ait un lien direct avec nos recherches mais...

- Allons, Lehmann, gardez votre fausse modestie pour notre conférence de presse. Il faut bien que la médaille pende à un cou et je compte tout faire pour que ce soit le vôtre.

- Je ne sais comment vous remercier, monsieur le Directeur.

- Bien sûr, je compte aussi en ramasser une au passage pour ajouter à ma collection.

- Ô combien méritée. Vous avez été l'artisan de ce panier à succès. »

Hensberg se leva, s'écarta de son fauteuil en cuir noir et fit un signe de la tête que Lehmann n'osa croire.

« Allons, ne vous faites pas prier.

- Vous êtes sérieux ?

- Très sérieux. Vous l'avez mérité. N'attendez pas que je change d'avis. »

L'expert se leva, fit le tour du bureau et passa devant le directeur général qui lui adressait un sourire approbateur. Il caressa d'abord les accoudoirs et le dossier, sous le regard attentif d'Hensberg qui ne voulait rien perdre de cette grande rencontre.

Lehmann s'arma de courage et déposa son arrière-train sur le fauteuil pour lequel il travaillait d'arrache-pied chaque jour de son existence. Le cuir, habitué à la chair généreuse du directeur général, épousa peu à peu ce postérieur musclé sorti tout droit du gymnase.

« Qu'en dites-vous ? demanda Hensberg impatient de recevoir l'avis d'un connaisseur.

- Il n'y a pas de mot.

- Après le succès de cette mission, vous pouvez être sûr que vous en êtes le prince héritier.

- Puis-je me permettre une boutade, monsieur le Directeur ?

- Si vous croyez qu'elle est drôle, je vous en prie. Ce n'est pas ma secrétaire qui va me faire rire, elle est aussi sérieuse qu'un Français dépressif.

- Je comprends mieux maintenant pourquoi vous n'êtes pas allé personnellement dans la zone non affectée. »

Lehmann était trop occupé à examiner les coutures du fauteuil pour voir la réaction de son supérieur.

« Lehmann, ce n'est pas parce que vous venez de sauver l'humanité que vous avez le droit d'être insolent.

- Je vous demande pardon, monsieur le Directeur, je plaisantais.

- Savez-vous combien de rois ont été renversés pour avoir plaisanté ?

- Vous avez raison, monsieur le Directeur, cela ne se reproduira plus, répondit l'expert qui avait déjà rejoint la place qui lui correspondait, de l'autre côté du bureau.

- N'en parlons plus », dit Hensberg en gesticulant dans son fauteuil pour l'obliger à recevoir son arrière-train.

Lehmann sortit de son cartable deux paquets enveloppés et les tendit au directeur.

« Qu'est-ce que c'est ?

- Un cadeau pour votre femme, monsieur le Directeur. Et le deuxième est pour vous.

- Il ne fallait pas ! »

Le directeur général saisit les cadeaux identifiables grâce aux petites notes qui les accompagnaient, *Pour Monsieur le Directeur Général* et *Pour l'épouse de Monsieur le Directeur Général*.

« Je peux ?

- Bien sûr. J'espère qu'ils vous plairont, monsieur le Directeur. Je ne suis pas certain de pouvoir les échanger.

- Cela n'a aucune importance, c'est l'intention qui compte. »

Lehmann guetta la réaction de son supérieur et croisa les doigts en espérant marquer quelques points supplémentaires dans la course au trône. Le directeur fronça les sourcils et se tourna vers Lehmann avec la tête de quelqu'un qui regarde un tableau rempli de formules mathématiques.

« Qu'est-ce que c'est ?

- Une boîte sculptée par un artisan local, expliqua Lehmann. Vous pouvez y mettre ce que vous voulez, des clefs, des pièces de monnaie...

- Je vois bien que c'est une boîte, dit Hensberg en la retournant, mais pourquoi a-t-elle la forme d'une tête de renard ?

- Ce n'est pas un renard, monsieur le Directeur. Il s'agit d'un panda roux. On en trouve beaucoup au Bhoutan.

- Vraiment ? Je ne savais pas qu'il existait des pandas roux.

- Moi non plus, c'est pourquoi j'ai songé qu'il s'agissait d'un cadeau original.

- Croyez-moi, vous avez atteint votre objectif. C'est le cadeau le plus original depuis les pantoufles en peau de chèvre que m'a offerts ma femme.

- Ils devaient être confortables.

- Incroyablement confortables. Jusqu'au jour où Mary eut la mauvaise idée de les déchiqeter.

- Votre fille ?

- Non, la chienne de ma femme.
- Je suis navré, monsieur le Directeur.
- Pas autant que moi. Enfin, n'en parlons plus. Vous permettez si... ?
- Je vous en prie, monsieur le Directeur.
- Ce n'est pas que je ne vous fasse pas confiance, je suis juste très curieux.
- Je ferais la même chose, monsieur le Directeur. Un homme averti en vaut deux.
- Voilà le Lehmann que j'aime ! s'exclama Hensberg en déballant le cadeau de sa femme. »

Son enthousiasme se volatilisa à la vue d'une *kira*.

« C'est un vêtement de grande qualité. Vous pouvez en juger par les broderies et les motifs, expliqua l'expert.

- Cela fera plaisir à ma femme, n'ayez aucun doute. »

Le directeur général remercia Lehmann du fond du cœur et l'informa d'une réunion prévue peu avant midi. Il lui conseilla de descendre à la cafétéria pour se forger sa propre opinion des croissants de la nouvelle boulangerie, un vrai régal.

Une fois sorti, Lehmann se rappela un détail important.

« Entrez !

- Monsieur le Directeur, j'ai oublié de vous dire... »

L'expert resta sans voix en apercevant la tête de panda roux dans la poubelle et la *kira* jetée dans un coin de la pièce. Hensberg, plongé dans ses documents, ne prit même pas la peine de regarder son employé.

« Oui, Lehmann ?

- Je voulais juste vous dire que la *kira* de votre femme devait être lavée à la main.

- Très bien, je lui transmettrai le message. »

Au bord des larmes, Lehmann descendit à la cafétéria. Il commanda un double expresso et un panier de croissants qu'il arracha par les bras et dévora avec rage, en se disant qu'il ferait subir les mêmes humiliations aux membres du comité d'experts sur les spécifications des produits pharmaceutiques lorsqu'il serait directeur général.

Susanne et Priya attendaient en silence les résultats des dernières analyses, main dans la main. L'anesthésiste aux ongles verts apparut au fond du couloir. Elle embrassa Priya sur le front en lui disant combien elle lui avait manqué, puis se tourna vers Susanne.

« Le docteur Chapot est dans le bloc opératoire, il devrait sortir d'une minute à l'autre. »

Le cardiologue se présenta une demi-heure plus tard avec un sourire radieux.

« Voici ma patiente préférée ! »

Il embrassa Priya comme il avait embrassé ses filles en se réveillant, puis regarda Susanne droit dans les yeux.

« Susanne, je ne vais pas attendre une seconde de plus pour vous annoncer ce que je rêve de vous dire depuis dix ans. J'ignore où vous êtes allées et quel médecin vous avez

rencontré, mais vous lui direz de ma part que je tiens à me prosterner devant lui. Les deux cathétérismes concordent : la cyanose de votre fille a pratiquement disparu.

- Comment expliquez-vous cela ?

- C'est au médecin que vous avez consulté qu'il faut poser cette question. Nous devons cependant rester prudents. Nous réaliserons d'autres examens au cours des prochaines semaines pour suivre l'évolution de la cyanose. Mais je peux vous dire d'ores et déjà qu'une intervention n'est plus nécessaire.

- Merci infiniment, docteur.

- Merci à vous, Susanne. Merci de m'avoir apporté une si bonne nouvelle. »

Les paysages défilèrent sous les yeux de Susanne. La cadence du train lui rappela celle des chevaux bhoutanais. Elle chercha au loin les drapeaux à prières, un dzong ou un monastère.

Elle descendit du train et vit que la gare fonctionnait normalement. Chose à peine croyable une semaine plus tôt, lorsque les quais étaient occupés par des milliers d'endormis. Elle suivit les instructions qu'on lui avait données. Porte sud, la cafétéria en face des arrêts de taxis, à l'angle de la rue. Elle ouvrit la porte et regarda toutes les tables. Elle vit celle qu'il lui avait décrite, près de la fenêtre. Elle s'assit et consulta sa montre. Lorsqu'elle releva la tête, il se tenait en face d'elle.

« Bonjour Susanne.

- Bonjour Charles.

- Pardonnez mon retard, je reviens de l'hôpital.

- Rien de grave, j'espère ?

- Non, rassurez-vous. Je suis allé voir le garçon bhoutanais que nous avons ramené avec nous.

- Comment va-t-il ?

- De mieux en mieux. Il est hors de danger. Nous avons décidé de l'adopter.

- Quelle bonne nouvelle ! Je suis si heureuse pour vous.

- Il s'agit à n'en pas douter du plus grand défi qui m'ait été proposé.

- Que dit votre épouse ?

- Rose ? Elle est comblée. Susanne, gardez cela pour vous car ce n'est pas encore officiel, mais dans quelques jours je ne serai plus ministre de la Santé.

- Vous vous retirez de la vie politique ?

- Pas exactement. Disons que j'ouvre une nouvelle page. Et j'espère que vous viendrez me rendre visite.

- Vous quittez la capitale ?

- C'est le moins qu'on puisse dire. Je viens d'être nommé ambassadeur au Bhoutan.

- C'est fantastique ! Mais je ne savais pas que nous avions une ambassade au Bhoutan.

- Nous n'en avons pas. J'ai convaincu le président et le ministre des Affaires étrangères. Nous avons beaucoup à échanger et à apprendre d'eux.

- Je vous envie, vous savez ? Le Bhoutan me manque déjà. »

Le ministre s'intéressa à la santé de Priya.

« C'est extraordinaire. Cet enfant a réellement soigné votre fille ?

- Je ne vois pas d'autre explication.

- Vous savez, il y a tout de même une chose étrange. Sa Majesté et Edward Elmsley nous ont menti au moins sur un point. Lorsque le roi nous a annoncé que le dernier camp bodo venait d'être détruit, cela faisait en réalité deux semaines que le conflit était terminé.

- Vous en êtes sûr ?
- Absolument sûr, le ministre des Affaires étrangères me l'a confirmé.
- Dans ce cas, pourquoi ne m'ont-ils pas autorisé à aller voir le guérisseur avant ?
- Par prudence, je suppose.
- Ou pour gagner du temps.
- Gagner du temps ? Dans quel but ? »

Le monarque se leva et ajusta son *kabné* jaune safran. Il s'approcha de la fenêtre pour laisser son regard se perdre au sommet des montagnes, puis se tourna vers son interlocuteur.

« Est-elle vraiment consciente de l'importance du secret qu'elle détient ?

- Oui, Votre Majesté. Elle ne dira rien, elle m'a donné sa parole.

- Je suis le premier à vouloir que le monde entier bénéficie de ses vertus, mais nous savons tous les deux que cela est impossible. Du moins pour le moment.

- Je le sais, Votre Majesté. Nous avons nous-mêmes du mal à nous en procurer. Je compte d'ailleurs me rendre à la vallée de Bumthang au printemps. »

Le souverain hocha la tête pour approuver la décision de son médecin.

« Que sais-tu de Priya ?

- J'ai reçu cette lettre hier. Elle est aussi adressée à vous. »

Le roi saisit la lettre. Un sourire radieux illumina son visage.

« Priya n'a plus besoin d'être opérée, dit le médecin.

- C'est extraordinaire. Nous avons réussi.

- J'aimerais en être aussi sûr que vous, Votre Majesté. Il est possible que ce soit Sangyé qui l'ait guérie.

- Non, Edward. J'ai parlé avec le Principal. Sangyé affirme que Priya était déjà guérie lorsqu'elle est arrivée au monastère.

- Le traitement a fonctionné, murmura Elmsley.

- Ceci est le résultat d'années de recherche.

- Nous ne pouvons cependant pas crier victoire trop vite, Votre Majesté. Hélas, tous les patients ne répondent pas au traitement de la même façon. Ma femme a recouvré la vue grâce à Sangyé, le traitement n'a eu aucun effet sur elle.

- Que pense Chidambaram ?

- Que la plante possède des propriétés qui nous échappent encore aujourd'hui. Il m'a assuré qu'il continuerait à m'assister dans mes recherches.

- Bien.

- Il m'a également informé que la botaniste était allée le voir. Elle l'a interrogé sur le lotus des dieux.

- A-t-il parlé ?

- Non. Mais il pense qu'elle reviendra.

- Nous en reparlerons le moment venu. J'ai moi aussi une nouvelle à t'annoncer.

Charles Solème va bientôt revenir à Thimphou.

- Le ministre de la Santé ?

- Il vient d'être nommé ambassadeur au Bhoutan.

- Je suis heureux de l'apprendre.

- Moi aussi. C'est un homme bon, ses conseils nous seront précieux. »

Elmsley se dirigea vers la sortie.

« Edward ?

- Oui, Votre Majesté.

- En tant que médecin, que penses-tu de la léthargie ?

- Il y a dix ans, je vous aurais dit que les chercheurs fourniraient tôt ou tard toutes les réponses à nos questions.

- Et aujourd'hui ?

- Aujourd'hui, je sais qu'il y a des choses qui dépassent l'entendement. Nous ne saurons probablement jamais comment la léthargie est apparue ni pourquoi la plupart des endormis se sont subitement réveillés. Encore moins pourquoi le Bhoutan a été épargné par la léthargie.

- Sur ce point, je ne suis pas d'accord avec toi, Edward. Toi et moi savons pourquoi le peuple bhoutanais a été épargné.

- Votre Majesté, vous connaissez mon opinion sur la question.

- Oui, je la connais. Je regrette parfois que tu sois aussi occidental. Vous ne croyez que ce que vos yeux vous disent. Cela me peine, vous ne devez pas croire en beaucoup de choses.

- Pas au fait qu'un peuple soit immunisé contre la léthargie simplement parce qu'il est le plus heureux sur Terre, je regrette.

- Tu étais aussi sûr de toi le jour où nous avons parlé pour la première fois du lotus des dieux », dit le roi en souriant.

Pour la première fois en trois ans, Bao Yandong accepta de prendre des vacances. Elle fit tourner son globe et posa son index sur la Nouvelle-Zélande.

À son arrivée à Wanaka, elle commença ses recherches sur le lotus des dieux. Tous les documents mentionnant la plante la décrivaient de la même façon. Selon la légende, elle avait le pouvoir de guérir toutes les maladies. Seuls les dieux savaient où la trouver et comment l'utiliser.

Après plusieurs heures de recherches infructueuses, elle referma son ordinateur et s'allongea sur son lit. Elle ressentit le besoin de s'aérer et de faire le vide. Elle sauta en

parachute et loua un VTT pour faire le tour du lac. Plus la journée avançait, plus elle avait l'impression qu'un détail important lui échappait. La sensation désagréable d'avoir un trousseau entre les mains et de ne pas trouver la clef qui ouvrirait la porte devant laquelle elle se trouvait.

La botaniste se réveilla en sursaut avant l'aube. La pièce qui lui manquait lui était apparue en rêve. Le manuscrit. Le manuscrit du monastère affirmait que l'odeur du lotus des dieux était proche de celle du gingembre. *Comment n'y ai-je pas pensé avant ?* Elle consulta sa montre, hésita un instant puis décrocha son téléphone.

« Allo ?

- Susanne ? Je suis ravie de vous entendre.
- Bao ! Quelle bonne surprise. Comment allez-vous ?
- Très bien, merci. Susanne, Priya est-elle près de vous ?
- Oui, elle est dans sa chambre.
- Pourrais-je lui parler un instant ?
- Bao, êtes-vous sûre que tout va bien ?
- Oui. J'aimerais juste poser une question à votre fille. Ce ne sera pas long.
- Très bien, je vais la chercher. »

La botaniste entendit des bruits de pas dans l'escalier, quelques mots échangés entre Priya et sa mère.

« Bao !

- Priya, tu n'imagines pas à quel point tu m'as manqué ces derniers jours... Comment te sens-tu ? Yuri m'a dit que tu étais presque guérie.

- Oui, le cardiologue dit que je n'ai plus besoin d'être opérée.

- C'est une merveilleuse nouvelle. Priya, j'aimerais te poser une question importante. Lorsque je suis revenue de la vallée de Bumthang, le ministre et monsieur Lehmann m'ont dit que ta mère et madame Elmsley étaient devenues amies et que vous alliez tous les jours boire le thé chez eux.

- Oui, ils étaient très gentils avec moi.

- Je suppose que tu buvais du thé, toi aussi, n'est-ce pas ?

- Oui. Monsieur Elmsley insistait pour que j'en boive, il disait que le thé était très bon pour la santé.

- Sais-tu de quel thé il s'agissait ?

- Je ne me souviens plus du nom, répondit l'enfant d'une voix désolée.

- Ton plat préféré, celui que tu commandais tout le temps à l'hôtel. C'était du riz au poulet, aux légumes et au gingembre, pas vrai ?

- Oui, c'est cela. C'était du thé au gingembre, monsieur Elmsley me l'a dit. »

Je le savais !

Madame Elmsley regarda son mari préparer le thé en se demandant comment il avait pu garder un tel secret tant d'années.

« Nous avons parlé de toi avec le roi, dit le médecin. Le fait qu'une nouvelle personne connaisse l'existence du lotus des dieux le préoccupe.

- Oh ! Je ne dirai rien, il peut être tranquille.

- C'est ce que je lui ai dit.

- Ce thé est excellent, mais je préfère celui au gingembre », dit madame Elmsley avec un demi-sourire.

Edward Elmsley termina sa tasse de thé et s'enferma dans son bureau. Il passa sa main derrière les livres de sa bibliothèque et en ressortit une boîte métallique portant l'inscription *Gingembre*. Il composa la combinaison qu'il était le seul à connaître et ouvrit délicatement la boîte. *Il est grand temps de retourner dans la vallée de Bumthang*, se dit le médecin du roi en la refermant.

Tu es sûre de ne pas vouloir rester plus longtemps ? demanda Susanne en voyant Katrin fermer sa dernière valise.

« J'aimerais bien, mais il faut vraiment que je retourne au bureau. Je me demande d'ailleurs pourquoi ils ne m'ont pas encore mise à la porte.

- Parce que tu es la meilleure. »

La journaliste acquiesça en souriant.

« Katrin, es-tu fâchée ?

- Fâchée ? Pas du tout. Bon, d'accord. Je t'avoue que je n'ai pas encore complètement digéré le fait d'avoir laissé filer la plus grosse affaire de ma carrière, mais je ne t'en veux pas. Je dois dire que le ministre de la Santé a été très convaincant. J'ai besoin de temps, c'est tout. Ou d'une autre affaire.

- Et ton roman ?

- J'ai jeté l'éponge, j'ai tout effacé.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas. Ça m'a pris comme ça, après avoir relu les premières pages. Elles m'ont paru ridicules à côté de la léthargie.

- C'est dommage.

- Au contraire, ça m'a ouvert les yeux. J'ai une autre histoire. J'ai déjà l'intrigue et le portrait du personnage principal.

- Laisse-moi deviner... Un peintre qui part chercher les plus belles aurores polaires en Antarctique ?

- Non. Une mère qui se bat pour sauver sa fille. »

Susanne serra son amie dans ses bras et l'accompagna jusqu'à sa voiture.

« J'aurais aimé que Priya te dise au revoir.

- Elle a des choses plus importantes à faire », répondit la journaliste en souriant.

Un soleil printanier annonçait l'arrivée de la belle saison. Celle du renouveau, du retour des cigognes. Un écureuil traversa le chemin et monta se réfugier dans un châtaignier en entendant des pas. Une petite fille déposa son vélo contre l'arbre.

« Tu as tenu ta promesse. »

Deux émeraudes sortirent de la pénombre.

« Je t'avais dit que je reviendrais avant les cigognes.

- C'est pour toi », dit Habib en lui tendant un livre.

Priya saisit le livre, ses doigts effleurèrent ceux du garçon.

« Comme ça, tu connaîtras les constellations mieux que moi. Et si tu dois repartir un jour, nous pourrons communiquer à travers les étoiles. »

Ils décidèrent d'aller voir les cigognes et se promirent de revenir au pied de leur châtaignier une fois la nuit tombée. Le marché animait la place de l'église. Ils levèrent les yeux et virent les cigognes tourner autour du clocher. Priya aperçut Susanne au milieu de l'allée principale, devant la camionnette du poissonnier. Elle s'approcha et vit un petit garçon qui tirait sa mère par la manche.

« Où est le monsieur qui m'a sauvé ? »

Susanne se retourna et reconnut le petit Clément, un enfant de cinq ans que son mari avait sauvé des flammes un an plus tôt.

« Clément, je te cherchais partout ! » dit sa mère en le saisissant par le bras.

Le garçon ignore sa mère et planta ses yeux dans ceux de Susanne.

« Où est le monsieur qui m'a sauvé ? »

- Je suis désolée, Susanne. Mon fils a un comportement bizarre depuis que... »

Susanne leva la main pour l'interrompre. Elle se pencha en avant et sourit tendrement au garçon.

« Clément, le monsieur qui t'a sauvé ne reviendra pas. »

L'enfant cligna plusieurs fois des yeux et une larme perla sur sa joue. Sentant tous les regards tournés vers elle, Susanne fit demi-tour et disparut derrière l'église. Priya lâcha la main d'Habib et partit rejoindre sa mère.

« Cela prendra du temps mais elles apprendront à vivre sans lui, dit le poissonnier en voyant la mine désolée d'Habib.

- Je le sais, répondit le garçon en pensant à sa mère. Toutes les cigognes ne reviennent pas. »

FIN